

*Le Libertin moraliste*

**Une pièce historique en deux actes précédée d'un essai critique  
traitant du contexte de production et de réception des  
*Liaisons dangereuses* (1782) de Choderlos de Laclos**

by

Brendan Stehouwer

A thesis  
presented to the University of Waterloo  
in fulfilment of the  
thesis requirement for the degree of  
Master of Arts  
in  
French Studies

Waterloo, Ontario, Canada, 2017

© Brendan Stehouwer 2017

## AUTHOR'S DECLARATION

I hereby declare that I am the sole author of this thesis. This is a true copy of the thesis, including any required final revisions, as accepted by my examiners.

I understand that my thesis may be made electronically available to the public.

## RÉSUMÉ

Cette thèse de maîtrise prend la forme d'un travail de création littéraire – une pièce de théâtre (*Le Libertin moraliste*) traitant de la vie de Laclos et de son projet d'écriture des *Liaisons dangereuses*, précédée d'un essai critique abordant le contexte de réception et de production de ce chef-d'œuvre épistolaire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le choix de produire une pièce de théâtre sur cet auteur majeur du siècle des Lumières découle de quelques questions initiales : comment expliquer qu'un individu connu avant tout pour ses fonctions militaires et ses contributions dans le domaine de l'artillerie, ait produit un roman unique aussi marquant et à la réception aussi phénoménale ? En quoi son statut de militaire, ses expériences de la société mondaine de l'époque, enfin sa philosophie morale ont-ils, chacun à sa façon, contribué au ton et à la forme des *Liaisons dangereuses*, en particulier à la représentation de l'amour et du libertinage ? Que signifie, à l'époque, prendre sa place au sein de l'institution littéraire par le biais d'un « scandale », celui d'un roman épistolaire poussant le libertinage à des sommets inégalés à travers les personnages du vicomte de Valmont et de la marquise de Merteuil ? Notre thèse tente, sous la forme d'un essai et d'une fiction théâtrale, d'apporter quelques réponses à ces questions.

## REMERCIEMENTS

Je souhaiterais tout d'abord remercier ma directrice de thèse, Catherine Dubeau, qui n'arrêtait jamais de m'encourager : Catherine, ta patience, ta soutien et ton enthousiasme ne passaient pas inaperçus – merci mille fois.

Je remercie aussi mes collègues, notamment Megan Talbot, Emily Runstedler, Christine Henstridge, Vanessa Dias, Rosanne Abdulla et Julien Defraeye pour leur amitié et leur soutien inconditionnels au cours de l'écriture de cette thèse. De plus, je remercie les membres du Département d'études française pour la passion qu'ils inculquent à chacun de leurs étudiants.

Finalement, je remercie mes amis et ma famille qui, en dépit de leur perplexité devant le nombre d'heures passées en compagnie de mes livres et de mon ordinateur, m'ont toujours accordé leur soutien et leurs encouragements.

## TABLE DE MATIÈRE

<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<b>Partie I : Du contexte de production et de réception des <i>Liaisons dangereuses</i> (1782) de Choderlos de Laclos</b>	<b>5</b>
I. Choderlos de Laclos et la société française d’Ancien Régime	6
I.1. L’apparition d’une nouvelle classe : le cas curieux de la bourgeoisie	7
I.2. La mobilité sociale et ses tensions	9
I.3. Une carrière dans l’armée française : Laclos artilleur	11
I.4. Les salons au XVIII <sup>e</sup> siècle	14
II. Choderlos de Laclos et la littérature du siècle des Lumières	18
II.1. Les hommes de lettres et leur littérature	19
II.2. L’épistolaire	20
II.3. Le roman épistolaire : le genre <i>des Liaisons dangereuses</i>	21
II.4. La moralité et le libertinage au sein <i>des Liaisons dangereuses</i>	23
III. Choderlos de Laclos et la célébrité	28
<b>Partie II : Du processus dramaturgique au <i>Libertin moraliste</i> suivi de <i>Le Libertin moraliste</i></b>	<b>32</b>
<i>Pourquoi le théâtre ?</i>	33
I. Des annales à la scène : le rôle de l’histoire	34
II. Du fait à la fiction : la liberté artistique et la création enracinée	35
<i>Le Libertin moraliste</i>	38
Plan de la pièce	38
Personnages	39
<i>Le Libertin moraliste</i>	40
Notes	109
<b>Bibliographie</b>	<b>113</b>

*Son cœur s'échauffe, son imagination s'allume,  
un frémissement délicieux coule dans ses veines,  
l'enthousiasme le saisit ; sur des ailes de feu, son esprit s'élançe,  
il franchit les limites du monde, il plane au haut de Cieux...*

Louis-Sébastien Mercier, *Le bonheur des gens de lettres* (1766)

Je dédie cette thèse  
à mes parents – mes moralistes,

*À Arnold et Sonya...*

## **Introduction :**

Cette thèse de maîtrise en création littéraire est divisée en deux parties. La première est consacrée au parcours de Laclos et à la présentation des conditions historiques de production et de réception des *Liaisons dangereuses*. La seconde est constituée de notre projet de création, une pièce de théâtre intitulée *Le Libertin moraliste*, précédée d'une préface : « Du processus dramaturgique au *Libertin moraliste* ».

### *Pourquoi Laclos ?*

Général. Écrivain. Libertin. Voilà peut-être les premiers mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on entend le nom de Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses* (1782), roman épistolaire qui a scandalisé la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant (Pomeau 4). Figurant, sous la forme d'une correspondance, les exploits de deux nobles libertins – la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont – Laclos peint avec vivacité les mœurs immorales qu'il a observées de la société française. Tels des rapaces, la marquise et le vicomte sont toujours en concurrence afin de multiplier les conquêtes amoureuses et d'agrandir leur collection de proies. Tôt dans l'intrigue, la marquise lance un défi au vicomte de séduire la jeune Cécile de Volanges, une séduction qui a pour but d'humilier le comte de Gercourt à qui Cécile est destinée et avec qui la marquise a un compte à régler. Le vicomte accepte son défi, tout en révélant sa propre entreprise de séduire la présidente de Tourvel, une dévote réputée. Leurs machinations malveillantes suscitent une série de catastrophes ainsi que la formation de véritables liaisons dangereuses.

Pour la plupart des lecteurs, la perception de Pierre Ambroise Choderlos de Laclos se limite à la connaissance de son roman épistolaire ; il reste un romancier notoire célébré par quelques-uns, condamné par quelques autres. En vérité, il y a beaucoup plus à étudier de Laclos que *ses Liaisons dangereuses*. Il a vécu une vie marquée par des événements dont l'influence s'est fait sentir non seulement sur son propre parcours, mais sur l'Histoire de la France. Provenant d'une famille récemment anoblie, Laclos se trouve dans une situation sociale particulière. À la fin de l'Ancien Régime, la puissance grandissante de la bourgeoisie estompe la stratification sociale qui divisait la population française en deux parties : la noblesse et les roturiers. Les tensions sociales créées par les individus acquérant une fortune par le biais des affaires et du commerce (ce qu'Elinor Barber désigne comme des « self-made men », 9) se propage dans toutes les sphères de la société, y compris la religion, les mœurs, la structure de l'armée et la vie quotidienne en ville et à la province. La société de l'époque de Laclos est une société au bord d'une révolution ; le public critiquait, la philosophie évoluait, la primauté de la monarchie et de la noblesse s'effondrait, les hommes de lettres devenaient les guides du sentiment, en un mot l'opinion publique gagnait en puissance. En 1782, juste quelques années avant l'ouverture des États généraux de mai 1789, les *Liaisons dangereuses* paraissent.

Ces conditions sociologiques et historiques sont essentielles à la compréhension complète de cette œuvre éclatante et de son auteur. Étudié sans tenir compte de son contexte de production et de réception, le roman de Laclos reste une énigme. Doit-on le lire comme un roman érotique d'un auteur libertin ? Un roman moraliste d'un auteur sentimental ? Le roman présente de multiples facettes : une condamnation des fausses

mœurs, une peinture honnête de l'aristocratie, une critique de l'armée française et, peut-être, un tremplin vers la Révolution.

Étant donné le grand intérêt que présente ce roman, la critique littéraire sur *Les Liaisons dangereuses* est très vaste, et comprend des ouvrages incontournables tels que ceux de Roger Vailland (*Laclos par lui-même*, 1953), Dorothy Thelander (*Laclos and the epistolary novel*, 1963), Laurent Versini (*Le roman épistolaire*, 1979), Michel Delon (*P.A. Choderlos de Laclos, les Liaisons dangereuses*, 1986), Marie-Claire Grassi (*Lire l'épistolaire*, 1998) et Jean-Luc Seylaz (*Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*, 1998). Par ailleurs, dans le domaine théâtral, l'œuvre de Laclos a inspiré un certain nombre de pièces qui consistent essentiellement en adaptations, notamment celles de Christopher Hampton (*Les Liaisons dangereuses*, 1986) et Christine Letailleur (*Les Liaisons dangereuses*, 2016). De ce point de vue, notre projet est tout à fait neuf. Au lieu de critiquer le roman ou de l'adapter, nous comptons présenter sa genèse, tenant compte des conditions biographiques, historiques et sociologiques qui ont influencé la production et la réception de cette œuvre éclatante au théâtre.

Afin de mieux apprécier *Les Liaisons dangereuses* et de préparer le lecteur à la pièce qui suit, il importe dans un premier temps de revenir sur le parcours de Laclos et sur la société à qui son roman était destiné. Dans cette première partie, nous donnerons les repères biographiques essentiels de la vie de Laclos tout en analysant au passage la société d'Ancien Régime dans laquelle il évoluait (société des trois ordres, tensions relatives à la mobilité sociale propre au XVIII<sup>e</sup> siècle), les conditions associées à une carrière militaire en France dans la seconde moitié du siècle (Laclos était d'abord artilleur), l'importance des salons, le contexte littéraire et la place du roman épistolaire

dans la France des Lumières, le courant du libertinage et ses heurts avec la morale, enfin la question de la célébrité littéraire à la fin du siècle. Cette étude préalable permettra de mieux peindre le monde dans lequel la vie de Laclos s'est déroulée, et de saisir au plus près les conditions qui ont permis l'émergence d'une œuvre telle que *les Liaisons dangereuses*.

La deuxième partie sera consacrée à la pièce de théâtre *Le Libertin moraliste*. Sa préface traitera du processus dramaturgique menant à la création de la pièce, ayant pour but d'expliquer le rôle de l'Histoire dans la conception de l'intrigue, du lieu et des personnages, et de souligner l'importance de l'équilibre entre respect des faits et initiative artistique dans la genèse d'une fiction historique.

**Partie I :**

**Du contexte de production et de réception *des*  
*Liaisons dangereuses* (1782) de Choderlos de Laclos**

## **Du contexte de réception et de production** *des Liaisons dangereuses*

### **I. Choderlos de Laclos (1741-1803) et la société française d'Ancien Régime**

Fils de Jean-Ambroise Choderlos de Laclos et Marie-Catherine Gallois, Pierre Ambroise Choderlos de Laclos naît à Amiens en 1741. La position sociale de la famille Laclos au XVIII<sup>e</sup> siècle était le résultat d'une mobilité sociale de plus en plus souple. En 1683, le grand-père de Laclos, Jean-Baptiste Choderlos de Laclos, avait acheté une charge de valet du Roi (Dard 3-4). En achetant cette charge, il avait été anobli et il a pu ainsi épouser une demoiselle noble (Pomeau 16-17). Par conséquent, Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, né deux générations plus tard, appartient à une famille provenant de la *petite noblesse*, c'est-à-dire une noblesse relativement récente. C'était le rang social au bas de la noblesse française, souvent confondue avec la haute bourgeoisie émergente. Bien que la petite noblesse fût une position sociale estimée, elle était néanmoins victime du mépris et de l'indignation subtils de la *noblesse d'épée*, les descendants des premiers seigneurs féodaux qui s'opposaient avec force à cette mobilité sociale qui permettait à des individus d'élever leur statut en écartant leur hérédité.

L'époque de Laclos, la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est une des périodes les plus controversées de toute l'Histoire française. C'est à la fin de ce siècle que la Révolution française a eu lieu, bouleversement politique qui ne marque pas seulement la fin d'un siècle, mais la fin d'un Régime. Pour mieux comprendre la Révolution, il importe d'examiner dans un premier temps le statut de la société française prérévolutionnaire, société dont Laclos est issu.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la noblesse était composée de 17 000 familles, environ 120,000 individus, soit un nombre très réduit par rapport à la population nationale, comprenant environ 26 millions de Français (Bluche 12). Néanmoins, cette minorité était une minorité influente qui « gouvern[ait] et administr[ait] le royaume de France, domin[ait] la vie de société, [et qui] orient[ait] la culture du XVIII<sup>e</sup> siècle » (12). À cette époque, la noblesse restait toujours très estimée bien que, dans plusieurs cas, son aisance et son influence politique eussent été diminuées dans les siècles précédents (Barber 8). La noblesse était néanmoins le pilier du pouvoir dans l’Ancien Régime.

Bien que la noblesse occupait une position sociale élevée, il existait une hiérarchie au sein même de cette classe. Pour la noblesse, l’hérédité était essentielle. L’ascendance noble la plus ancienne, supposant le sang le plus *pur*, méritait davantage l’estime sociale. En plus de l’ancienneté, le lieu de vie avait aussi une grande influence sur l’estime dont jouissaient les nobles. Croyant qu’il n’existait jamais de *bon ton* qu’à Versailles ou à Paris, la noblesse de province faisait l’objet de moqueries ou de dénigrement de la part de la noblesse de cour ou de ville (Bluche 202). Par exemple, les gentilshommes campagnards éloignés de la vie urbaine étaient désignés comme des *hobereaux*, « leur mise, leurs manières, leur langage, tout [était] moqué » (202).

### **I.1. L’apparition d’une nouvelle classe : le cas curieux de la bourgeoisie**

La société française de l’Ancien Régime existait dans un système de castes qui distinguait les nobles des roturiers, les influents choyés du peuple abusé. Cependant, au cours des siècles, la société s’était modernisée par l’influence grandissante de l’industrie et du commerce. Au lieu d’insister sur les rôles politiques, militaires et religieux, la

société moderne insistait sur les affaires (Barber 4). Puisque *vivre noblement* impliquait essentiellement une vie paresseuse, c'était aux roturiers d'occuper les nouveaux rôles professionnels, devenant des marchands et des négociants. Semblable au chevalier médiéval, le nouvel homme d'affaires était considéré un autodidacte. Tandis que la noblesse était renommée pour son oisiveté et sa vie basée sur le luxe, ces hommes d'affaires étaient travailleurs et frugaux. Il y en avait beaucoup qui réussissaient en affaires, devenant ce qu'on appelle *les nouveaux riches* et fondant cette classe moyenne désignée par le terme de *bourgeoisie*.

À la différence de la majorité de la noblesse, les bourgeois appréciaient l'éducation (138). Bien qu'ils fussent une classe économe, ils n'hésitaient pas à dépenser leur argent afin de faire éduquer leurs enfants, croyant que c'était un investissement sage. Un des ordres sociaux qui bénéficiait le plus de l'intérêt des bourgeois pour l'éducation était l'armée, plus précisément l'artillerie, une lignée militaire qui nécessitait de la part des officiers une excellente connaissance des mathématiques ; la noblesse, de façon générale, n'avait pas le goût pour ce type d'études (119).

Bien éduquée et travailleuse, la bourgeoisie accédait de plus en plus aux fonctions sociales importantes. En plus des carrières militaires, plusieurs bourgeois occupaient des postes de médecin, d'avocat, de négociant et du bas clergé (les rôles du haut clergé restaient toujours occupés par la noblesse) (21). De plus, la bourgeoisie qualifiée occupait souvent des rôles intellectuels très estimés (20-21). Dans certains cas, les bourgeois qui occupaient ces rôles étaient même anoblis, non pour le service militaire comme les chevaliers du système féodal, mais pour les services politiques et légaux exceptionnels rendus à la monarchie (16). Ce groupe, appelé *la noblesse de robe*, avait un statut social

précaire, ne s'apparentant complètement ni à la noblesse ni à la bourgeoisie. Cette incertitude sociale marquait aussi un autre groupe bourgeois, les gros négociants ou financiers. Jouissant de fortunes considérables, les financiers faisaient l'objet d'un respect teinté de méfiance, car on les estimait louches et avides, et on les qualifiait quelquefois péjorativement de « fripons » (29-30). Les membres de la haute bourgeoisie, les magistrats et les financiers, établissaient souvent des relations sociales avec la noblesse et des mariages mixtes avaient même lieu (10-11).

À bien des égards, le bourgeois se distinguait du noble ; à d'autres, il essayait de l'imiter. Le bourgeois, appelé dédaigneusement le *roturier parvenu* par le noble (142), pouvait imiter la vie des nobles, s'il le souhaitait. Beaucoup de ces bourgeois étaient des propriétaires fonciers, possédant des domaines et des maisons semblables à ceux de la noblesse. Quelques bourgeois, notamment les *financiers*, imitaient même les habitudes luxueuses des grandes familles de la noblesse (11). En plus d'acquérir une apparence d'égalité sociale, il était possible pour le bourgeois d'acheter une égalité légale (10) ; autrement dit, un bourgeois pouvait être légitimement anobli pour les services *financiers* rendus au Roi. Le roturier propriétaire-foncier et le bourgeois anobli mettent en péril le système des classes dans lequel la mobilité sociale avait été interdite. Le résultat est une hiérarchie sociale en mouvement et l'apparition d'une distinction fondée non plus seulement sur la naissance, mais aussi sur le talent et le mérite personnels.

## **I.2. La mobilité sociale et ses tensions**

Cette transition d'un système de castes fermées excluant toute mobilité vers un système plus souple n'a pas été une transition paisible. La mobilité sociale dont la

bourgeoisie bénéficiait était condamnée par la majeure partie de la noblesse qui la considérait destructrice d'un ordre et d'une préséance dont ils jouissaient depuis plusieurs siècles. En plus de craindre la contestation de son autorité, la noblesse était aussi réticente à l'idée de partager son statut social supérieur avec ces roturiers parvenus. De cette répugnance est née une discrimination importante qui se traduisait de différentes manières.

La répugnance des nobles envers la mobilité sociale n'était pas un sentiment passif. En fait, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la noblesse tenta à plusieurs reprises d'étouffer l'élan bourgeois ; les plus notables prirent la forme de réformes militaires. Les bourgeois entraient davantage dans les carrières militaires car ils pouvaient offrir à l'armée française une richesse nouvelle ; contrairement à la majeure partie de la noblesse, ces roturiers parvenus pouvaient se financer, une aptitude attirante pour une armée endettée. L'infiltration grandissante de l'armée par ces roturiers, cette institution historiquement noble, causait la fureur de la noblesse, comme on peut le constater en feuilletant *Le soldat parvenu, ou mémoires et aventures de M. de Vernal dit Bellerose* (1753) de Mauvillon. En plus du mépris dont ils faisaient l'objet, plusieurs officiers roturiers étaient victimes d'ostracisme et de persécution aux mains des officiers nobles (Barber 120-121). Le maréchal de Belle-Isle et le maréchal de Ségur, en 1758 et en 1782 respectivement, ont signé des règlements qui avaient pour but de limiter l'entrée des roturiers dans l'armée française ou d'éliminer leurs occasions de promotion (Bluche 233). En limitant l'avancement professionnel des roturiers, le gouvernement essayait d'apaiser la noblesse. Néanmoins, l'intelligence et la compétence des officiers roturiers ne pouvaient pas être négligées ; en dépit des efforts faits pour limiter leur rôle dans l'armée, il est estimé que

les officiers roturiers occupaient un tiers des postes lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763) (Barber 120). Ces tensions sociales dans l'armée française sont restées très importantes jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

L'évolution des classes et de la hiérarchie sociale au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle ont préparé le terrain pour une mobilité accrue et un système plus ouvert dans lequel un individu était estimé non seulement pour l'ancienneté de son ascendance et la pureté de son sang, mais aussi pour ses aptitudes et son intelligence.

Noble qu'aux trois quarts, Laclos n'avait pas l'ascendance suffisante pour poursuivre une carrière militaire d'officier de l'armée française (Osman 505). Par conséquent, il est entré à l'*École royale d'artillerie de La Fère* pour poursuivre une carrière d'artilleur, une division militaire qui restait toujours ouverte aux hommes du peuple et suffisamment éduqués. Sa carrière militaire dans l'artillerie était donc en partie le résultat de sa position sociale.

### **I.3. Une carrière dans l'armée française : Laclos artilleur**

Objet d'admiration européenne (Dard 6-7), l'artillerie française s'est raffinée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, particulièrement sous le commandement de Vallière et de Gribeauval qui ont inculqué à la division discipline et recherche du travail bien fait (6-7). En plus de leurs réformes éthiques et administratives, Vallière et Gribeauval ont établi plusieurs écoles militaires qui ont produit de nombreux soldats exceptionnellement bien instruits et dynamiques. (6-7)

L'école militaire deviendra une partie constituante de l'armée du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'académie la plus notable (à l'origine) était l'*École de Mars*, fondée en 1736 à Paris par

M. de Lussan pour un corps étudiant de jeunes nobles aisés (Bluche 122). Ayant pour but d'améliorer la qualité des officiers et de perfectionner l'infanterie, le nombre de collèges militaires a augmenté dramatiquement à la suite de la guerre de Sept Ans. En 1764, *La Flèche* a été fondée, désignée comme collège militaire pour les nobles moins aisés (125). Au cours des deux ans qui ont suivi, le ministre de la Guerre, le comte de Saint-Germain, a fondé onze collèges militaires de plus, assurant une éducation militaire répandue pour un corps étudiant en croissance constante. (125). Ces collèges créés au cours de la deuxième moitié du siècle visaient à fournir une instruction comparable à celle qui était offerte dans les académies militaires coûteuses (126). Il y avait aussi deux écoles spécifiquement désignées pour les cadets doués en dessin ou en mathématiques (125) : *l'École royale du génie de Mézières* et *l'École royale d'artillerie de La Fère*, l'alma mater de Laclos.

L'armée dans laquelle Laclos a fait sa carrière était une armée humiliée, en proie à l'ennui et aux tensions sociales à la suite de la guerre de Sept Ans. Cette institution se trouvait néanmoins au début d'un processus de réforme. Laclos est entré à l'armée française en qualité d'artilleur en 1763 après avoir obtenu sa licence de *l'École royale d'artillerie de La Fère* au rang de sous-lieutenant. Cependant, l'élan de sa carrière a été ralenti par le Traité de Versailles en 1763, qui marquait la fin de la guerre de Sept Ans et par extension l'annulation anticipée du service d'outre-mer de son corps, *La Brigade des Colonies* (Pomeau 17, Dard 6). Par conséquent, la carrière de Laclos s'est déroulée dans cette période de malaise et de monotonie intrinsèque à la dernière moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dans laquelle le besoin de réforme militaire est devenu un point de discussion répandu.

Pour la majeure partie de sa carrière, Laclos a servi dans plusieurs garnisons, toujours stationnées en France.

Cela dit, ses expériences et compétences militaires n'ont pas été gaspillées ; elles apparaissent avec évidence entre les lignes de son roman épistolaire, *Les Liaisons dangereuses*. Selon Julia Anne Osman, Laclos avait pour but d'affirmer que toutes les réformes militaires significatives exigeraient des changements sociaux (503). On note aussi chez Osman, par les liens qu'elle fournit entre les personnages principaux du roman et les théories militaires, à quel point les thèmes militaires ont influencé la genèse de l'œuvre de Laclos. Elle affirme que le comte de Valmont est un « spectre de Vauban » qui utilise ses techniques de siège pour conquérir sa forteresse désirée, la présidente de Tourvel (511). En plus des techniques de siège, Valmont utilise des termes de Vauban (« vaubanian ») pour décrire ses stratégies (516). Cependant, la marquise de Merteuil refléterait la tactique prussienne : comme l'armée prussienne, la marquise est marquée par sa maîtrise de soi, son ingéniosité et par son caractère décisif (507). En particulier, Osman fait référence à la bataille de Rossbach (1757) dans laquelle l'armée prussienne a humilié l'armée française en feignant la soumission – le déroulement de cette bataille reflète presque exactement la victoire initiale que Merteuil a remportée sur Prévan (509-510). Prévan, un personnage qui n'est que mentionné dans *Les Liaisons dangereuses*, voit sa réputation atteinte lorsque la marquise l'accuse faussement de viol ; il ne retrouve son honneur qu'après la publication des lettres de la marquise.<sup>1</sup> Selon Osman, Prévan représenterait une *armée française modernisée* qui, à la suite d'une humiliation, se serait relevée et aurait remporté la victoire finale. Prévan n'a point de voix dans *Les Liaisons*

---

<sup>1</sup> Laclos, *Les Liaisons dangereuses* : lettres LXX, LXXI, LXXIV, LXXVI, LXXIX, LXXXV–LXXXVII, CXIII, CXV, CXVIII, CLXIX et CLXXIII

*dangereuses* — c'est-à-dire qu'il n'est l'auteur d'aucune lettre et que toutes ses actions sont narrées par d'autres — car, selon Osman, cette armée reste toujours une idée utopique (521).

Osman maintient que la position de Laclos est la suivante : la seule façon de moderniser l'armée française, sans adopter la discipline stricte de Merteuil/des Prussiens (ce que les Français considéraient « un affront à l'esprit français » (520)), serait d'abandonner les traditions démodées de Valmont/Vauban pour que l'institution puisse en instaurer de nouvelles.

En plus d'offrir une analyse originale de l'œuvre, l'interprétation d'Osman, en qualité d'exemple, montre l'importance cruciale de la thématique militaire dans *Les Liaisons dangereuses* et, par extension, dans l'esprit de Laclos.

#### **I.4. Les salons au XVIII<sup>e</sup> siècle**

En plus des échecs et des développements internes de l'armée, la popularité croissante des salons littéraires et philosophiques a occupé une place importante dans la carrière littéraire de Laclos. L'analyse du salon au XVIII<sup>e</sup> siècle nous donne l'occasion de représenter cette institution sociale d'une façon précise, soulignant le rôle qu'elle jouait à l'avancement des carrières des intellectuels et à la formation de leur réputation.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la conversation était un art à maîtriser ; les individus qui pouvaient s'exprimer poliment, élégamment, sans aucun risque d'offenser les autres, étaient estimés les plus cultivés (Picard 13). Les salons occupaient donc un rôle « centralisateur », offrant un lieu où exercer cette nouvelle moralité centrée sur la civilité de l'homme (Omacini 39). En plus de nourrir la politesse de la société, les salons

nourrissaient l'esprit critique, qui s'affichait avec un dynamisme croissant. Pour participer de façon significative aux discussions littéraires et philosophiques, un habitué devait être « bien informé et capable de jeter dans l'entretien son mot d'esprit » (Glötz 25-26). Les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle permettaient aux habitués, par le biais de la conversation, de mieux concevoir et mieux critiquer la société dans laquelle ils vivaient. Ces institutions sociales étaient présidées par des femmes, hôtesse de leur salon.

Ainsi, en plus de sa signification historique comme institution sociale, le salon est renommé dans les annales pour le rôle essentiel qu'y jouaient les femmes de l'époque. Bénéficiant de leur statut social et de leur formation dans l'art de la politesse et de la courtoisie, les femmes nobles étaient notamment douées pour leur rôle d'hôtesse (Picard 12). Plusieurs salons bourgeois ont par ailleurs été fondés à l'époque (Barber 134) avec l'émergence d'une bourgeoisie davantage influente au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ayant pour résultat une diversification des participants et une augmentation des cercles en ville et en province.

Responsables de la conversation, les hôtesse devaient veiller au bon déroulement des discussions. Il était nécessaire qu'elles pussent interrompre poliment les conversations trop controversées ou trop obscures, tout en s'assurant que leurs salons restaient toujours un lieu où les invités se sentaient libres de dire ce qu'ils pensaient (Picard 13). C'était à l'hôtesse du salon de gérer la circulation de la parole, de façon à faire respecter l'esprit égalitaire et intellectuel du salon.<sup>2</sup>

En plus de stimuler les conversations intellectuelles et de raffiner la sociabilité, les salons démantelaient petit à petit les barrières sociales, unissant les hommes de diverses

---

<sup>2</sup> Pour explorer davantage le rôle féminin au salon, consultez Antoine Lilti (*Le Monde des salons*, 2005 : chapitre 3, « Sociabilité et hospitalité » (pp. 89-121)).

classes sociales et même de diverses nations ; « gens de lettres et gens de Cour, artistes et savants, hommes de guerre et hommes d'État, bourgeois cultivés et étrangers curieux des réalités sociales de la France, se [retrouvaient] dans les salons parisiens » (Picard 11). Les habitués du salon au XVIII<sup>e</sup> siècle s'occupaient plus de leurs intérêts communs que de leurs statuts sociaux. À l'origine, les habitués du salon étaient les membres de la noblesse d'épée de Paris ou de Versailles, suivie par les simples gentilshommes et les grands seigneurs. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les gens d'affaires et les autres bourgeois se mirent aussi à fréquenter assidûment les salons en ville et en province (Glotz 17-18). Tous les habitués voulaient participer à cette fête intellectuelle quotidienne.

En plus des hôtes et des habitués, les invités occupaient aussi un rôle important dans la composition sociale du salon. Au siècle des Lumières, les hommes de lettres ont gagné en influence et leur participation au salon est devenue, par conséquent, grandement valorisée. Laclos lui-même était un de ces invités au salon : quelques mois après la publication *des Liaisons dangereuses*, il a été invité, en qualité d'homme de lettres célèbre, à un salon à La Rochelle tenu par une jeune bourgeoise estimée, Marie-Soulange Duperré, la fille d'un receveur de taille. Celle-ci deviendra l'épouse de Laclos (Dard 106-108).

En plus des hommes de lettres, les artistes et les scientifiques (chimistes, naturalistes, géomètres et médecins) étaient de plus en plus invités dans les salons (Glotz 21-22) – l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle, la chimie et la médecine devenaient les sujets de discussion enthousiastes selon les habitués, chacune soutenue par la curiosité grandissante d'un public qui voulait découvrir tous les petits détails de la science élémentaire (40). Pas surprenant, donc, que l'*Encyclopédie* (1751-1772) de

Diderot et d'Alembert ait été dévorée au salon (42). Les habitués partageaient leurs idées et leurs connaissances et le salon était un lieu où les nouvelles théories scientifiques étaient vulgarisées, où les œuvres littéraires étaient lues et soumises à une première critique publique. En effet, une des plus grandes occupations du salon était la discussion sur la littérature, incluant non seulement les grandes œuvres mais aussi les chansons, les petits vers, les comédies et les mascarades (28). Au salon on lisait, on critiquait et on partageait ses idées. En plus de la littérature, l'art, précisément la peinture et la musique, était régulièrement discuté.

Les discussions s'étendaient par ailleurs jusqu'aux sciences sociales. La société française du XVIII<sup>e</sup> siècle critiquait ainsi sa propre structure. Sous l'influence des philosophes, le système des trois ordres et la religion chrétienne étaient remis en question publiquement et discutés abondamment au salon (46). En ce qui concerne la politique, les salons s'intéressaient aux divers aspects du gouvernement, y compris l'économie, les systèmes financiers et judiciaires, les réformes sociales et le rôle du souverain (50). Les discussions sociologiques et philosophiques s'étendaient jusqu'aux analyses de l'âme humaine et de sa moralité (33). En somme, peu de sujets ne trouvaient pas leur place au salon. Réputée à travers toute l'Europe, la sociabilité française s'épanouissait en ces lieux qui ont joué un rôle influent dans l'Histoire française et permis aux habitués de partager leurs idées et de porter des jugements sur les arts, les sciences, la philosophie, la moralité et sur la politique du pays dans lequel ils vivaient. Au salon, « une vision nouvelle du monde est née » (32).

## II. Choderlos de Laclos et la littérature du siècle des Lumières

En plus d'être artilleur, Laclos était aussi homme de lettres. Cependant, en dépit de ce que l'on pourrait croire, sa carrière littéraire n'a pas commencé avec la publication *des Liaisons dangereuses* en 1782. En fait, en 1782, Laclos avait déjà publié plusieurs poèmes et épîtres dans l'*Almanach des Muses*, dont le premier, un poème intitulé *À Mademoiselle de Saint-S\*\*\**, a paru en 1767. En plus de ses publications mineures dans l'*Almanach*, dont la parution s'est étalée de 1767 à 1778, Laclos a aussi composé un opéra-comique, *Ernestine*, en 1777, basé sur un roman de M<sup>me</sup> Riccoboni. Pour le projet, il a été le partenaire du célèbre musicien Saint-Georges, « un jeune mulâtre » (Dard 15). L'opéra n'a malheureusement eu qu'une seule représentation – c'était une faillite considérable de la carrière de Laclos. En 1778, Laclos a publié (toujours dans l'*Almanach des Muses*) un de ses contes, *Le Bon Choix*. Un an plus tard, il a composé *l'Épître à M<sup>me</sup> la marquise de Montalembert* en l'honneur de l'épouse du marquis de Montalembert, son supérieur à l'Île d'Aix. Puis, en 1782, Laclos a publié *Les Liaisons dangereuses* à Paris, qui deviendront de loin son chef d'œuvre. La publication de son roman épistolaire n'a pas marqué la fin de sa carrière littéraire. Au cours des années suivantes, Laclos publiera plusieurs essais et épîtres dont les plus connus sont *De l'éducation des femmes* en 1783 et *Lettre à Messieurs de l'Académie française sur l'Éloge de M. le maréchal de Vauban, proposée pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1787* en 1786. Ce qu'il faut noter est que toutes ses publications littéraires ont eu lieu pendant sa carrière militaire. Ainsi, au cours de sa vie, Laclos a combiné ses qualités de soldat et d'homme de lettres.

## II.1. Les hommes de lettres et leur littérature

Les hommes de lettres en général ont joué un rôle majeur dans le développement de la philosophie au XVIII<sup>e</sup> siècle. De plus en plus nombreux et jouissant d'une estime publique croissante, ces philosophes-écrivains représentaient une véritable force sociale, à tel point que le XVIII<sup>e</sup> siècle a été nommé *le siècle des Lumières* en hommage à l'importance cruciale qu'accordaient ces penseurs à l'exercice de la raison. La société comptait sur ces Lumières pour éclairer le chemin vers l'avenir et affronter ces changements sociaux qui se développaient sous leurs yeux.

Grâce à l'importance sociale attribuée aux hommes de lettres, la littérature s'est diversifiée et le nombre de livres en circulation a augmenté. La littérature d'idées (composée d'œuvres théoriques traitant de la politique, de la philosophie, de l'économie, des sciences, de l'histoire) et les œuvres de création (romans, poèmes, pièces de théâtre, essais littéraires) se partageaient le répertoire (Bénichou 48). Ces deux types d'œuvres, théoriques et créatrices, étaient utilisés par les hommes de lettres pour diffuser leurs idées en société, que ce soit explicitement en débattant des faits ou sous le couvert de la fiction et des métaphores. Selon Tocqueville, la littérature des Lumières était devenue un « terrain neutre » sur lequel une « démocratie imaginaire » se fondait (40).

Cependant, il y avait au XVIII<sup>e</sup> siècle des genres littéraires plus estimés que d'autres. Un genre particulièrement critiqué était le roman. Au début du siècle, les romans étaient devenus très populaires auprès du public bien qu'ils fussent toujours décriés par les critiques pour leur fausseté (Calas 19). Néanmoins, le genre romanesque a gagné en influence et a été rapidement investi par la pensée des Lumières (Versini 95). Considérés, selon Mme de Souza, comme « les chefs-d'œuvre de l'esprit humain »

(Omacini 26), les romans modernes soulevaient le voile de la vie privée, permettant au lectorat curieux de participer à la vie intime des personnages – un désir notable à une époque où l'intimité gagnait en importance. En montrant la vie privée, les romanciers avaient l'occasion de démasquer les vraies identités de leurs personnages, d'exposer les squelettes qu'ils cachaient dans leurs placards. En fait, c'est exactement ce que Laclos a fait avec *ses Liaisons dangereuses*, un roman épistolaire dans lequel il démasque la noblesse en exposant ses mœurs perverses à l'aide de la correspondance malveillante entre la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont.

## II.2. L'épistolaire

Une compréhension approfondie *des Liaisons dangereuses* exige une appréciation du rôle social qu'occupait la lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, la lettre était le moyen de communication le plus efficace, jouant un rôle social essentiel et pragmatique. Parallèlement au taux d'alphabétisation accru, la fondation de la Petite-Poste à Paris en 1758 (Thelander 17) est l'un des facteurs qui a facilité la pratique de la correspondance épistolaire, par conséquent plus régulière. Au cours du siècle, la lettre a permis à la société française de se raffiner, car « tous [croyaient] à la dignité des lettres et à leur action sur les mœurs et la civilité » (Bénichou 17).

La lettre au siècle des Lumières était un genre littéraire qui profitait de l'art de la conversation et des codes de la civilité qui lui étaient associés. La lettre reproduisait à l'écrit la politesse développée dans les salons. Ainsi, l'honnête homme français devait être capable de converser poliment et de bien rédiger une lettre (Pomeau 70).

L'importance sociale de la lettre n'est pas passée inaperçue auprès des romanciers du siècle. En utilisant la lettre dans leurs œuvres fictionnelles, les romanciers participaient au développement d'un genre hybride – le *roman épistolaire*.

### **II.3. Le roman épistolaire : le genre *des Liaisons dangereuses***

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le roman existait entre deux pôles : « le mensonge » et « la vérité » (Omacini 17). Le roman était simultanément valorisé pour sa représentation de la vie quotidienne et dévalorisé car cette vraisemblance n'était qu'un mensonge, un simulacre de vérité. Par ailleurs, la lettre à l'époque était très estimée pour son utilité sociale et sa crédibilité. En unissant la lettre au roman, l'authenticité épistolaire infiltrait le genre romanesque et la vérité de la lettre prenait le dessus sur la fausseté du roman.

Le roman épistolaire est devenu un genre ouvrant de nouvelles possibilités. Grâce à la présence de lettres dans son roman, le romancier avait l'occasion de donner la parole à plusieurs personnages, ce qui lui permettait non seulement de créer plusieurs réalités intimes, mais aussi de représenter les différents points de vue associés aux nouveaux courants de la philosophie, de la politique, de la morale, des sciences ou encore de l'esthétique (Omacini 72-73). En publiant *Les Liaisons dangereuses* en 1782, Laclos profitait de la popularité grandissante du roman épistolaire à l'époque et de la nature révélatrice de la lettre. Son roman était une toile sur laquelle il peignait sa vision de la société, dévoilant une critique virulente des mœurs libertines tout en satisfaisant la curiosité des lecteurs.

La lecture d'un roman épistolaire exigeait la formation d'un certain pacte entre le romancier et le lecteur. Tandis que la lettre était attachée à la « sphère du privé » (Calas

8), le lecteur d'un roman par lettres lisait des correspondances privées, intimes et même secrètes, toutes destinées pour un autre et non pas pour lui. C'est donc un « pacte impur » (10) qui se formait entre l'auteur et le lectorat, un pacte dans lequel le lecteur se révélait voyeur. Laurent Versini fait référence à ce pacte voyeur du roman épistolaire dans son analyse *des Liaisons dangereuses*, affirmant que l'érotisme du roman est moins lié à son contenu qu'à la position privilégiée du lecteur, devenu « voyeur » et « arbitre » de toutes les malices qui se déroulent au cours du roman (162). Le roman épistolaire donnait à la société indiscrete du XVIII<sup>e</sup> siècle l'occasion de devenir un « lecteur omniscient » (Pomeau 79).

Cela dit, une analyse du roman épistolaire au XVIII<sup>e</sup> siècle serait incomplète sans tenir compte du pivot du genre : le *péritexte pseudo-éditorial*. Ce terme désigne tout l'apparat textuel entourant les lettres du roman épistolaire, comprenant la préface, les titres, les chapitres et toutes les notes qui apparaissent dans l'œuvre (Omacini 18).

Le premier aspect du péritexte est la *Préface*. Aussi appelée le « prototexte » (Calas 48), la préface établit le « code du texte » et élabore le lien entre le roman et la société (62). Écrite par le romancier, elle jette « un voile ambigu » sur le roman ; le romancier affirme que les lettres à venir sont réelles, qu'il les a trouvées et qu'il n'a pas publié la correspondance au complet (49). Dans le cas *des Liaisons dangereuses*, Laclos soutient que toutes les lettres ont été gardées par les descendants de Madame de Rosemonde, qui les a reçues de Madame de Volanges (51). En ce qui concerne la totalité de la correspondance, la préface *des Liaisons dangereuses* fait la révélation suivante : « Cet Ouvrage, ou plutôt ce Recueil, que le Public trouvera peut-être encore trop volumineux, ne contient pourtant que le plus petit nombre des lettres qui composaient la totalité de la

correspondance dont il est extrait » (Laclos, *Les Liaisons dangereuses* 7). En dépit de telles explications d'origine et d'incomplétude du recueil, la préface n'est pas un mensonge – c'est une comédie de masques, un « imbroglio » (Calas 62).

L'auteur du roman épistolaire joue trois rôles anonymes ; il est à la fois auteur, éditeur et rédacteur. Simplement dit, le romancier est le « Dieu caché » du roman épistolaire (Pomeau 80). Selon Frédéric Calas, l'auteur-éditeur-rédacteur assure les fonctions de découvreur, d'informateur, de publicateur, de copiste, de traducteur, de correcteur, d'organisateur, d'annotateur et de commentateur (52-55), toutes ces fonctions visant à garantir l'authenticité des lettres, à refuser le statut romanesque et à entretenir l'ambiguïté de l'œuvre (Omacini 24-25). Le péri-texte du roman épistolaire est une partie intégrale de la « machine épistolaire » (Calas 110) ; c'est dans le péri-texte que s'amorce la fiction d'authenticité.

#### **II.4. La moralité et le libertinage au sein des *Liaisons dangereuses***

Bien que Laclos ait été influencé par les romans épistolaires de Samuel Richardson (*Clarisse Harlowe*, 1748) et de Jean-Jacques Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*, 1761) (Seylaz 17-18), c'est incontestable qu'il a forgé son propre destin littéraire. Son roman épistolaire a scandalisé la société française, qui pensait que son œuvre était « le contraire d'un roman de la sincérité » (Calas 39), promouvant le libertinage et pervertissant l'authenticité et la vertu de la lettre. Pour la plupart des lecteurs français, *Les Liaisons dangereuses* faisaient de Laclos un romancier libertin et corrompu. Notre objectif n'est pas de trancher cette question, mais plutôt de rendre compte brièvement de la critique dont le roman a fait l'objet.

*Les Liaisons dangereuses* ont été condamnées pour la perversion des lettres échangées entre les deux protagonistes libertins, la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont. En contraste avec *La Nouvelle Héloïse*, les lettres échangées dans *Les Liaisons dangereuses* étaient nées d'une manipulation malicieuse ; l'honnêteté n'avait aucune place chez les libertins de Laclos. Ces lettres marquées par l'hypocrisie et la fausseté devenaient de véritables armes qui trompent, qui dévoilent et qui trahissent les autres. Le lecteur des *Liaisons dangereuses* entrait dans un pacte voyeur spécialement impur et, en un sens, devenait lui-même complice des roueries libertines (Calas 60).

Chez Laclos, la polyphonie épistolaire crée une *mosaïque*, donnant un rythme aux lettres et un tempo au roman (Seylaz 34). Cette mosaïque est construite non seulement des divers personnages mais des diverses tonalités ; en présentant une lettre écrite par une dévote à la suite d'une autre écrite par un libertin, Laclos créait un « rythme binaire » (Pomeau 84-85) par lequel le vocabulaire, les sentiments et les buts des deux personnages sont mis explicitement en comparaison. La mosaïque de Laclos souligne les jugements moraux qui englobent son roman, juxtaposant les mœurs honnêtes aux mœurs libertines.

Souvent critiqué pour sa glorification du libertinage, Laclos subissait une notoriété aux mains de l'opinion publique. Une critique renommée *des Liaisons dangereuses* à l'époque est celle qui se lit dans la correspondance entre Laclos et M<sup>me</sup> Riccoboni, une écrivaine réputée et amie de la famille de Choderlos de Laclos (Dard 46). Leur correspondance polie mais non dénuée de tensions a été commencée par l'écrivaine en avril 1782, quelques jours après la publication *des Liaisons dangereuses*. Se sentant blessée, en qualité de femme et de Française, par le personnage de la marquise de Merteuil (482), Riccoboni a critiqué Laclos pour sa représentation des femmes. En retour,

Laclos lui a dit que, en qualité de romancier, il était « éclairé par une malheureuse expérience » (48). Ce qui a suivi était une correspondance composée en fin de compte de huit lettres qui se centralisent sur une discussion de la moralité présentée dans *Les Liaisons dangereuses*.<sup>3</sup>

Cette correspondance livre bien des informations en ce qui concerne la réception morale *des Liaisons dangereuses*, soulignant simultanément l'esprit de Laclos et le but moraliste de son roman épistolaire. Pour mieux comprendre la position respective de ces deux épistoliers face au roman de Laclos — dont nous livrons plusieurs extraits dans notre pièce — il faut analyser brièvement le développement d'un phénomène philosophique de l'époque qui a eu un impact sur la géographie morale française et sur la genèse *des Liaisons dangereuses* : le libertinage.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'importance de la sincérité, ou, peut-être plus honnêtement, de la sincérité *simulée* est devenue partie intégrale de l'esprit français (Lasowski 18). Tel un comédien au théâtre, l'honnête homme apprenait l'art du dialogue, raffinant ses capacités à convaincre et à émouvoir son public comme il le voulait. Dans le cas des libertins, la politesse est devenue un outil avec lequel ils manipulaient les autres, accumulant les conquêtes amoureuses au gré de leur désir. Ils sont devenus des « rhétoriqueur[s] malade[s] de la civilité » (Lasowski 34).

Le libertinage était un jeu de société dramatique (Vailland 55) dans lequel les libertins ne tenaient aucun compte des règles de la société. Aux siècles précédents, le libertin s'était considéré « libre à l'égard de Dieu et des autorités civiles » tandis que le libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle se considérait « libre à l'égard de l'amour » ; il fallait que « le

---

<sup>3</sup> Pour lire la correspondance entre M<sup>me</sup> Riccoboni et Laclos au complet, consultez l'édition *des Liaisons dangereuses* établie par Catriona Seth (2011), pages 461 à 479.

séducteur ne soit jamais séduit » (55). En plus d'être toujours séducteur, le libertin était toujours le sujet actif et jamais l'objet du jeu ; c'était lui qui choisissait « librement l'objet de sa flamme » (59). Le développement de ses prouesses exigeait une formation continuelle dans la vertu civile, dans l'art du dialogue et dans la sociabilité simulée. Un libertin de talent était un libertin vaniteux.

Le libertinage soutenait toujours l'orgueil. Pour dépeindre cette arrogance, Roger Vailland compare le libertin simultanément au matador et au guerrier :

De même que le matador répugne à livrer combat à une bête veule, de même que le guerrier ne se vante pas d'une victoire remportée sur un ennemi affaibli de l'intérieur par la trahison, de même le libertin ne s'attaque qu'à des forteresses réputées imprenables. (Vailland 81)

Cet extrait rappelle la quatrième lettre *des Liaisons dangereuses*, dans laquelle le vicomte de Valmont montre explicitement l'orgueil libertin en révélant à la marquise sa prochaine proie :

Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense [...] Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'Amour qui prépare ma couronne hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. [...] Vous connaissez la Présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre... (Laclos, *Les Liaisons Dangereuses* 21-22)

Le libertin vaniteux n'entreprend aucun projet qui ne peut pas faire la preuve de sa virtuosité en le surmontant. Il participe au culte de moi dans lequel il est le « champion solitaire » (Pomeau 112), un chevalier moderne (106) ; chaque libertin visait à conquérir une présidente de Tourvel à l'image de Valmont. En plus de son rôle de vainqueur, le

libertin était un grand collectionneur, sa virtuosité qualifiée par le nombre de liaisons et par la vitesse de l'exécution (Lasowski 73-74).

Bien que le libertinage exigeait une « morale de l'immoralité » (Pomeau 104), il s'accompagnait de principes à respecter, de codes inhérents à sa philosophie. Un des codes les plus importants de la moralité libertine était l'indiscrétion (Vailland 112). Pour le libertin, chaque mouvement qu'il faisait était un évènement public – un trait que nous voyons chez le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil. La vie libertine est par conséquent une vie de spectacle, car « l'honneur du libertin demande un public pour de pareils hauts faits » (Pomeau 105). L'indiscrétion, cette obsession libertine du spectacle, atteint son apogée à la fin du jeu libertin. La rupture entre le libertin et sa proie doit être un évènement dramatique – son honneur est en jeu. La gloire du libertin est réalisée dans la ruine de sa victime. (Vailland 111).

Le libertinage possédait, en plus de ses propres codes, une théologie unique. Contrairement à la théologie traditionnelle, la théologie libertine a remplacé Dieu par la Volupté, ce qui permet au libertin de trouver son salut dans son « économie libidinale » (Lasowski 76). Cependant, la libido du libertin entrait en compétition avec la passion intellectuelle. En effet, les libertins cherchaient souvent leur formation dans la littérature ; ils étaient le plus souvent bibliophiles et érudits (97). Par conséquent, la vie libertine était une vie intellectualisée dans laquelle l'humanité était perçue sur un mode mécanique (Pomeau 183, 107). Selon l'esprit libertin, la société était composée d'un engrenage et le libertin se voyait comme celui qui faisait tourner la manivelle. De la même façon, les libertins de Laclos font tourner l'engrenage des *Liaisons dangereuses*. Ils sont rusés et malhonnêtes ; le lecteur est simultanément impressionné par leur intelligence et perturbé

par leur immoralité. En tenant compte de la philosophie libertine, le lecteur du roman de Laclos peut apprécier dans quelle mesure la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont sont les modèles littéraires exceptionnels de ce phénomène philosophique de l'époque.

Tout comme les autres mouvements philosophiques, le libertinage bénéficiait de sa propre littérature, notamment à travers le roman et la correspondance.. La lettre occupait une position importante dans l'évolution de la littérature libertine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Premièrement, les lettres écrites par la victime (fictive ou réelle) étaient une des *preuves* les plus efficaces de l'honneur libertin (Vailland 112). De plus, la *lettre libertine*, différente de la *lettre preuve*, avait ses propres caractéristiques : elle était marquée par les travestissements et les manipulations, prenant la forme d'une lettre ouverte, feinte, volée ou pastichée (Calas 109). Dans la main d'un libertin, la lettre présentait un langage visant toujours à séduire (109). Ces deux types de lettres, la *lettre preuve* et la *lettre libertine*, jouent un rôle intégral dans le déroulement de l'intrigue libertine des *Liaisons dangereuses*.

### **III. Choderlos de Laclos et la célébrité**

Dès sa publication en 1782, *Les Liaisons dangereuses* ont été lues abondamment par la société française ; en seulement un mois, deux milles exemplaires ont été achetés à Paris (Dard 42). Par conséquent, Laclos est devenu une célébrité presque du jour au lendemain. Au sein de sa correspondance avec le romancier, M<sup>me</sup> Riccoboni lui a écrit : « Tout Paris s'empresse à vous lire, tout Paris s'entretient de vous. Si c'est un bonheur d'occuper les habitants de cette immense capitale, jouissez de ce plaisir. Personne n'a pu

le goûter autant que vous » (44). L'analyse de la célébrité au XVIII<sup>e</sup> siècle nous aide à développer une meilleure compréhension non seulement de la réception sociale des *Liaisons dangereuses* mais aussi de celle de leur auteur.

L'évolution de la célébrité à l'époque a été catalysée par certains facteurs sociaux. Un des facteurs les plus influents était la formation de l'opinion publique, le produit du siècle des Lumières. La société du XVIII<sup>e</sup> siècle est devenue plus critique de la gloire des grands hommes du passé. Au lieu de glorifier les exploits militaires, la société préférait glorifier « le héros humanisé des Lumières », renommé pour « le talent intellectuel ou artistique, le dévouement au bien public » (Lilti, *Figures Publiques* 126). En plus de ce héros humanisé, la commercialisation des loisirs jouait un rôle dans l'évolution de la célébrité ; l'opéra et le théâtre prenaient une place essentielle dans la culture urbaine (40). Jamais, auparavant, les interprètes n'avaient reçu une telle renommée publique. La société les traitait comme les personnages de leurs romans, voulant connaître tous les détails de leur vie privée, en faisant d'eux des figures publiques, de véritables célébrités. En plus des vedettes théâtrales, l'étiquette de célébrité désignait aussi les hommes de lettres de mérite. En fait, Laclos peut être considéré comme une des premières grandes célébrités littéraires françaises, partageant cette étiquette avec Voltaire et Rousseau avant lui.

En plus des facteurs sociaux, le développement des technologies médiatiques a contribué à accroître davantage le phénomène de la célébrité au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces technologies se concentraient sur le développement de la publicité, qui stimulait la diffusion sociale des images et des discours (18). La curiosité de la société, produit du genre romanesque, exigeait déjà de connaître les détails de la vie des personnages et, par

extension, des gens célèbres. On répondait à cette exigence en publiant des pamphlets, des révélations traitant des célébrités ; en 1777, les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres* ont été publiés. Il s'agit d'un recueil dans lequel les détails de la vie privée des gens célèbres étaient relatés, et ce, de manière beaucoup plus explicite que dans le *Mercur de France* ou le *Journal de Paris*, par exemple (100-102). La curiosité insatiable du public se métamorphosait en un désir maniaque de tout savoir et de créer une intimité avec la célébrité : c'est la naissance des *fans*.

L'évolution du phénomène était soutenue non seulement par la circulation des médias littéraires mais aussi par l'apparition des médias visuels, notamment sous la forme de portraits des célébrités en médaille ou gravés au burin. (85). À la fin du siècle, grâce aux avancements technologiques des années 1750 et 1770, les figurines en céramique devenaient plus accessibles au public qu'auparavant, n'étant plus des objets de luxes uniquement destinés aux riches. (90) Ces médias publicitaires, du pamphlet aux figurines en passant par le portrait, ont contribué à un nouveau phénomène : la transmutation des figures publiques en marchandises.

Soutenue par une société nouvellement critique, curieuse et bien disposée à dépenser l'argent pour apaiser son indiscretion, la célébrité comme phénomène social s'est raffinée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, devenant un catalyseur de l'opinion publique. La célébrité comme phénomène unissait les individus dans une masse collective qui partageait souvent les mêmes croyances et les mêmes curiosités (17). Par conséquent, les individus ne se sentaient plus isolés ; ils devenaient conscients d'appartenir à un *public*, à une communauté singulière en dépit de la distance géographique. Cette masse bien peuplée est devenue, en empruntant la métaphore de Patrick Wald Lasowski, le « metteur

en scène social », fixant le cours du désir public (76). Le public occupait le poste de critique, évaluant le mérite de ce qu'il observait, que ce soit la monarchie, une nouvelle pièce de théâtre ou une œuvre romanesque comme *Les Liaisons dangereuses*, dont la publication a fait de Laclos d'un même mouvement, une célébrité littéraire et une victime de l'opinion publique.

\*\*\*

Le contexte de production et de réception *des Liaisons dangereuses* étoffé, il est maintenant temps de passer à la deuxième partie de notre thèse, celui *du Libertin moraliste*, une pièce de théâtre mettant en scène Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, l'homme qui ne se réduit plus à ses carrières de général et d'écrivain, ni à sa réputation de libertin. Ces qualificatifs ne sont plus suffisants ; il faut ajouter les substantifs *artilleur, poète, romancier, philosophe, amant, époux et père*, de même que les adjectifs *ambitieux, célèbre et révolutionnaire*. Voilà l'ensemble des mots qui viendront à l'esprit par la mention du nom de Choderlos de Laclos grâce à la mise en scène de la vie du *Libertin moraliste*.

Partie II :

Du processus dramaturgique  
au *Libertin moraliste*

suivi de

*Le Libertin moraliste*

## Préface

### Du processus dramaturgique *Au Libertin moraliste*

#### *Pourquoi le théâtre ?*

Dans le cadre de cette thèse en création littéraire, le théâtre a été choisi parce que ce genre a le pouvoir unique de créer de nouveaux mondes sous nos yeux. Au théâtre, les personnages imaginés prennent corps, les lieux créés deviennent tangibles par le biais de la scénographie. Dans le cadre du *Libertin moraliste*, nous tentons de recréer un monde du passé, réanimant quelques événements de l'Histoire française en la tirant des manuels pour la représenter sur scène. Mais le plus important est que le théâtre nous permet de donner la parole aux figures influentes de l'époque. Par le biais de l'illusion théâtrale, leurs pensées, leurs philosophies, l'élaboration de leurs œuvres deviennent accessibles aux spectateurs. En ce qui concerne Laclos, cela nous donne l'occasion de créer un personnage de substance, de lui donner sa propre voix basée sur les œuvres qu'il nous a laissées, notamment sa correspondance, *les Liaisons dangereuses*, *l'Éloge de Vauban* et *De l'éducation des femmes*.

En plus des avantages stylistiques du théâtre, plusieurs auteurs ont étudié les liens qui existent entre le genre romanesque épistolaire — auquel appartient le roman de Laclos — et le genre théâtral. Calas décrit le roman par lettres comme « l'art du masque » (23), parlant d'une « double énonciation qui constitue l'échange en “spectacle” comme le fait le théâtre » (17). Versini explique que le roman épistolaire et le théâtre partagent tous les deux le statut d'un dialogue de sourds (262), c'est-à-dire une discussion entre deux interlocuteurs qui ne comprennent pas complètement ce que l'autre essaie de

dire. Pomeau fait référence aux similarités qui existent entre l'échange de correspondance épistolaire et le dialogue théâtral (76). En outre, quelle meilleure façon de mettre en scène la vie d'un romancier que par l'utilisation du genre théâtral qui offre un miroir dynamique au genre épistolaire auquel *Les Liaisons dangereuses* sont liées ? La pièce de théâtre que nous proposons rend hommage à l'homme (écrivain, militaire, mondain, époux) de même qu'au processus créateur qui a mené à la rédaction de son chef-d'œuvre.

### **I. Des annales à la scène : le rôle de l'histoire**

En qualité de dramaturge, la première tâche du processus de création dramatique est d'établir une structure temporelle, de trouver les éléments historiques autour desquels la pièce sera construite. Pour les fictions historiques, le rôle de l'Histoire est de donner le cadre, fonctionnant comme le squelette de la pièce. La construction de cette structure factuelle est un processus de recherche que décrit Sam Smiley dans son essai *Playwriting : The Structure of Action (12-17)*. Dans le cas du *Libertin moraliste*, le processus de recherche comportait plusieurs volets. Le premier était de cibler les éléments essentiels de la biographie de Laclos – son éducation, sa carrière militaire, ses œuvres littéraires, sa vie familiale, etc. Le second volet nécessitait des recherches permettant de comprendre le contexte historique, sociologique et littéraire dans lequel Laclos a vécu. Par exemple, en lisant les biographies au sujet de Laclos, le lecteur trouvera que sa famille appartenait à la petite noblesse. Seul, ce fait ne suffit pas, il faut encore comprendre la stratification sociale française au XVIII<sup>e</sup> siècle, les trois ordres (clergé, noblesse, tiers-état) et les tensions qui marquent cette société par rapport à la mobilité sociale. Autrement dit, les faits biographiques ne sont qu'une première étape des

recherches historiques plus approfondies, comme en témoigne par ailleurs la première partie de cette thèse.

Dans le cas du *Libertin moraliste*, l'Histoire agit comme une source d'inspiration essentielle et a été à la source de la création de l'intrigue, des personnages et des lieux. En ce qui concerne les personnages de la pièce, plusieurs correspondent à de vraies figures historiques qui ont influencé la vie ou la carrière de Laclos, y compris Marie-Soulange Duperré, le marquis de Montalembert, M<sup>me</sup> Riccoboni et le Maréchal de Ségur, pour n'en nommer que quelques-uns (l'ensemble des personnages historiques est identifié en tête de la pièce). Les lieux choisis pour le cadre de l'intrigue correspondent à un certain nombre de villes mentionnées dans les biographies de Laclos et reflètent des caractéristiques sociales, morales et philosophiques de la vie quotidienne en France au dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, tous ces éléments constituent l'armature historique d'une création qui ne serait pas achevée sans l'intervention créative du dramaturge. C'est maintenant à l'auteur d'ajouter la chair aux os, de donner vie au corps.

## **II. Du fait à la fiction : la liberté artistique et la création enracinée**

Une des composantes les plus essentielles du travail dramaturgique est aussi l'une des plus difficiles : la liberté artistique. Dans le cas d'une fiction historique, la liberté artistique entraîne, essentiellement, une série de choix. Tout au long des recherches, le dramaturge décide de ce qu'il inclura ou non dans sa pièce. Ce travail de sélection est ardu, mais essentiel. Évidemment, il est impossible d'inclure tous les détails d'une vie et toutes les caractéristiques d'un siècle dans une seule pièce de théâtre. Il faut donc choisir

les éléments les plus saillants sur la base de leur potentiel dramatique et de leur contribution à la vision artistique de la pièce. Ces choix artistiques restent toujours subjectifs et à la discrétion du dramaturge. Bien que *le Libertin moraliste* puise son intrigue dans la biographie de Laclos, il y a plusieurs événements de sa vie qui ne sont pas inclus ; de la même façon, seules les caractéristiques historiques essentielles à notre propos ont été représentées dans la pièce. Ces choix constituent une étape cruciale afin de donner à la pièce sa cohérence.

Pour ajouter plus d'authenticité, nous avons choisi d'inclure des extraits des d'œuvres et de documents réels (roman, correspondance, essai de Laclos etc.) sous la forme de répliques qui apparaissent au cours de la pièce. Ces passages sont indiqués en italiques et les références, données en note. Puisque Laclos était écrivain, il nous a laissé ses pensées dans ses œuvres et dans ses correspondances variées. L'inclusion de ces extraits divers nous permet de créer des personnages plus vifs, plus crédibles et plus fidèles aux vraies figures historiques. Par exemple, en incluant les extraits de la correspondance entre Laclos et M<sup>me</sup> Riccoboni de 1782, la pièce bénéficie d'un effet de réel augmenté.

De plus, la pièce exige une *flexibilité temporelle* afin de couvrir différentes tranches de la vie de Laclos. Cela dit, il n'est pas ici question d'ajuster les dates ou de les réaménager; il s'agit plutôt de faire des ellipses, de créer des bonds temporels afin que l'intrigue ne ralentisse pas trop et pour éliminer les grands intervalles entre les événements influents (Larthomas 147-168). La temporalité *du Libertin moraliste* est prise en charge par un personnage-narrateur, Marie-Soulange, qui apparaît ponctuellement et

remplit les trous chronologiques entre les scènes de la pièce, permettant de représenter plusieurs années de la vie de Laclos..

En plus du processus de sélection des éléments historiques, la liberté artistique inclut également une part d'invention, de création. La création est intrinsèque à toute formulation littéraire – elle existe même dans la littérature jugée *non créative*. La littérature est le véhicule des pensées, la traductrice de l'imagination. Dans les œuvres de création, l'imagination joue un rôle de premier plan. Cette créativité est également présente au sein des fictions historiques, mais avec quelques contraintes : les éléments imaginés doivent autant que possible être vraisemblables et rester fidèle à l'Histoire. Autrement dit, l'Histoire guide l'imagination du créateur. Comme aucune vie (y compris celle de Laclos) n'est entièrement documentée, il faut créer les personnages, les conversations et les événements mineurs pour combler les trous qui émergent au cours des recherches. Dans le cadre du *Libertin moraliste*, toute la part d'invention est en lien étroit avec les données historiques dont nous disposons.

\*\*\*

À titre de dramaturge, la genèse de cette pièce nous a apporté une nouvelle appréciation du parcours de Laclos et une nouvelle vision de la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle. La genèse de la pièce était, à notre avis, semblable à l'acte de rassembler les morceaux du puzzle. Chaque repère biographique, chaque détail historique du XVIII<sup>e</sup> siècle était un de ces morceaux – en les alignant, nous obtenons une vue d'ensemble de la vie de Laclos, de son époque et de *ses Liaisons dangereuses* qui est représentée de manière créative par notre pièce, *Le Libertin Moraliste*.

# *Le Libertin moraliste*

## PLAN DE LA PIÈCE

### ACTE I

*Prologue : Les débuts d'un ambitieux* ..... 40

*Scène I – La Brigade des Colonies* ..... 41

I.1. Le dernier repas à La Rochelle ..... 41

I.2. Les souvenirs de l'École militaire ..... 42

I.3. Le Traité de Paris ..... 45

*Scène II – À Grenoble* ..... 48

II.1. L'amoureux de Grenoble ..... 48

II.2. La sagesse de Dolmieu ..... 52

II.3. L'armée et le roturier ..... 54

II.4. La nuit au théâtre ..... 58

*Scène III – Les fortifications chez Montalembert* ..... 64

III.1. Laclous à l'Île d'Aix ..... 64

III.2. Sous la direction de Montalembert ..... 65

III.3. Une soirée chez les hôtes ..... 68

### ACTE II

*Scène I – L'œuvre éclatante* ..... 76

I.1. La réception des *Liaisons dangereuses* à Paris ..... 76

I.2. La promenade avec Neveu ..... 78

I.3. Les correspondances ..... 79

*Scène II : À La Rochelle* ..... 84

II.1. Les Rochelais ..... 84

II.1. Le retour ..... 87

*Scène III : L'hôtel Duperré* ..... 90

III.1. Les habitués du salon ..... 90

III.2. L'invité d'honneur du salon ..... 95

III.3. Les escaliers souterrains ..... 100

*Épilogue : Le destin de l'ambitieux* ..... 105

## PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

MARIE-SOULANGE\*

LACLOS\*

M. DUPERRÉ\*

-

SONYALE

ARNAUD

TRIVAUD

LANCÉE

CAPITAINE DUBEAU

-

DOLMIEU\*

-

SOLDATS I & II

-

INTERPRÈTE

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT\*

-

UN LIEUTENANT

MONTALEMBERT\*

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT\*

-

PARISIENS I & II

PARISIENNES I & II

NEVEU\*

UN COURRIER

-

M<sup>ME</sup> RICCOBONI\*

M. DE SÉGUR\*

-

ROCHELAIS I & II

ALQUIER\*

-

HABITUÉS I à IV, HABITUÉES I à III

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ\*

LUCE

HABITUÉS V à VIII, HABITUÉES IV à V

-

CHARLES-AMBROISE\*

CATHERINE-SOULANGE\*

ÉTIENNE-FARGEAU\*

*\*Personnages historiques*

# ACTE I

## PROLOGUE

### *Les débuts d'un ambitieux*

*La scène est plongée dans l'obscurité. MARIE-SOULANGE, une femme âgée d'environ quarante ans, est seule sous le projecteur à l'avant-scène du côté jardin, vêtue en noir.*

#### MARIE-SOULANGE

Que veut un homme sinon laisser sa trace? N'être point oublié? Ceci est le désir de tous mais le destin de peu, réservé seulement aux individus les plus remarquables. Notre héros était un de ces individus.

*Pro Deo et Rege, pour Dieu et pour le Roi*, la devise selon laquelle sa modeste famille vivait. Le service du seigneur et du patrimoine était enraciné dans leur ascendance, que ce soit sous la forme de service militaire ou de service à la cour. Il m'a expliqué une fois que son arrière-grand-père avait été secrétaire des Finances de Monsieur à la cour de Louis XIV et que son grand-père avait acheté une charge de valet de chambre du Roi, épousant une demoiselle noble d'une beauté sans pareil. Ses histoires n'étaient jamais des fanfaronnades ; notre héros n'était jamais un homme vaniteux. Il n'était qu'un simple *écuyer* à ses yeux. *(pause)* Ses yeux. Bleu cristal. Accentués par des cheveux blonds ondulés, bientôt infiltrés de mèches grises. Il était beau. Grand, maigre, les épaules étroites. Et il était intelligent, ayant toujours un regard inquisiteur et contemplatif...

*MARIE-SOULANGE est silencieuse. Elle prend son temps avant de continuer.*

Il était depuis longtemps attiré par l'armée. Il est entré à l'École militaire de la Fère à l'âge de 18 ans où il a fait des études en mathématiques et génie, destiné au corps de l'artillerie, comme les autres fils de la petite noblesse qui ne possédaient pas les quatre quarts de noblesse requises d'un officier. Voici les débuts de notre ambitieux.

Au cours des années, il me racontait petit à petit les anecdotes à propos des méandres de sa vie. En l'honneur de notre héros, je vais vous raconter les histoires qu'il m'a le plus répétées pour que vous puissiez mieux comprendre l'homme derrière le nom célèbre.

*Les rideaux s'ouvrent pour révéler les personnages en tableau sur scène. Plusieurs d'entre eux sont des soldats.*

La première anecdote se déroule en 1763. Maintenant âgé de 22 ans, notre héros est un licencié récent de la Fère, stationné provisoirement avec son régiment, *le Brigade des Colonies*, à La Rochelle, destiné au service d'outremer. C'est le début de la carrière militaire de Pierre Ambroise François Choderlos de —

*La scène est allumée et les personnages se mettent à bouger. MARIE-SOULANGE sort. Une petite fille âgée de quatre ans traverse la scène en courant.*

SCÈNE I : Le Brigade des Colonies  
*La Rochelle, 1763.*

**I.1. LE DERNIER REPAS À LA ROCHELLE**

M. DUPERRÉ

— Laclos, cousin ! Attrape-la !

LACLOS *bloque le chemin de la petite fille, souriant.*

LACLOS

(*à la petite fille*) Pourquoi t'enfuis-tu de ton père, ma petite ?

M. DUPERRÉ

Parce qu'elle sait que je ne suis pas aussi rapide qu'elle. Pardonne-moi, cousin. Le rôle de père ne cesse jamais.

LACLOS

Particulièrement quand on a autant d'enfants que vous, monsieur Duperré.

M. DUPERRÉ

Dix-sept enfants et pas un seul regret ! Il n'y a rien de plus important que la famille – tu le comprendras un jour, j'en suis sûr! (*à la petite fille*) Viens Marie, ta grand-mère nous attend. Si tu ne cours point, peut-être elle aura des fruits confits pour toi ! (*à LACLOS*) Bonne journée, cousin.

LACLOS

À vous aussi – bon courage avec la petite.

*M. DUPERRÉ et la fille sortent. SONYALE et ARNAUD entrent, saluant M. DUPERRÉ au passage.*

SONYALE

Laclos, le voilà – pourquoi n'es-tu au repas ? C'est le dernier avant l'annonce des troupes d'expédition !

ARNAUD

C'est peut-être le dernier que nous partagerons ensemble !

LACLOS

Voici une raison suffisante pour célébrer ! Je le sais bien, mes amis – j'ai voulu passer un peu plus de temps en ville avant de la quitter.

ARNAUD

Tu dis que tu *veux* passer plus de temps parmi ses pêcheurs et ses vieilles dames ?

LACLOS

Tu saurais que La Rochelle offre plus que cela si tu passais plus que quelques minutes à la fois hors de la caserne, Arnaud. Les Rochelais ont tous leurs propres histoires ; ils sont plus intéressants que tu ne l'imagines.

SONYALE

Comme ce receveur de tailles avec ses cinquante enfants ? Je détesterais avoir autant d'enfants que ça...

ARNAUD

Et heureusement pour toi, il n'y a aucune femme qui voudrait avoir autant d'enfants avec toi, Sonyale. Mais allons au repas, il est probablement en cours en ce moment même.

SONYALE

Ce qui veut dire que Trivaud et Lancée ont déjà bu plus de leur part d'hydromel. Laclos, tu te joins à nous ?

LACLOS

Avec plaisir, mes frères.

*LACLOS, ARNAUD et SONYALE sortent. La scène change, on se trouve maintenant au mess. Il y a plusieurs soldats assis aux tables. TRIVAUD et LANCÉE sont debout.*

## **I.2. LES SOUVENIRS DE L'ÉCOLE MILITAIRE**

TRIVAUD

Mes frères en armes, mes frères de *la Brigade des Colonies*...

LANCÉE

Levons nos verres ensemble une dernière fois !

SOLDAT I

Asseyez-vous, idiots, et laissez-nous manger en silence !

TRIVAUD et LANCÉE (*en chantant*)

*Frères, courons aux armes!  
[La nation] est en danger.  
Dans ces moments d'alarmes,  
Courons le dégager :  
Tous bouillants d'énergie,  
Tous fiers de nos succès,  
Prouvons à la patrie  
Que nous sommes Français.*

*Lancée dans la carrière,  
De nos chefs belliqueux,*

*D'une noble poussière  
Couvrons-nous à leurs yeux.  
L'amant de la victoire,  
De courage enflammé,  
Pour voler à la gloire,  
Naît soldat tout armé.<sup>1</sup>*

TRIVAUD

Pour la France !

LANCÉE

Et pour nos gueules !

*TRIVAUD et LANCÉE boivent leur hydromel après avoir trinqué. Il y un calme bourdonnement parmi les autres soldats, un mélange d'indignation et d'encouragement. LACLOS, SONYALE et ARNAUD entrent, prenant les chaises à la table de TRIVAUD et LANCÉE.*

TRIVAUD

Mes amis, bienvenue! Vous avez trouvé le sous-lieutenant Laclos, je vois !

LACLOS

Ils n'ont pas besoin de me trouver ; je ne me cachais point. J'étais en ville en pleine vue.

LANCÉE

(à Laclos) Je te jure, si tu n'as pas ta tête dans un livre tu l'as en ville. Il me semble que tu n'aimes pas notre compagnie, mon ami.

SONYALE

Personne n'aime ta compagnie, Lancée. Tu ne cesses jamais de parler.

TRIVAUD

Ce qui t'a rendu très populaire chez les pédants à l'École Militaire de La Flèche, particulièrement auprès de monsieur Dolbeau, si je me souviens bien.

LANCÉE

Euh, monsieur Dolbeau, il me détestait ! Il me faisait porter une bure grossière avec des pantalons et un bonnet chaque fois que je me conduisais mal. Et les souliers lourds ! Puis il me faisait promener devant tous les autres collégiens comme un fripon. Mais Dolbeau était l'objet de mes moqueries. Nous pouvions le faire saigner du nez en l'énervant au milieu de ses leçons ; je ne crois pas qu'il a survécu plus d'une leçon sans saigner du nez. Sa cascade rouge méritait chaque fois la punition de la bure ! (*Il boit*)

ARNAUD

La bure semble être une meilleure punition que celle de la fêrule à Sorèze. Lorsque tu étais délinquant, le pédant t'approchait avec sa fêrule en disant : *Porrige manum, tendez*

*la main* avant de te frapper de toutes ses forces. Peut-être que si tu avais été plus fréquemment frappé tu serais mieux discipliné aujourd'hui, Lancée.

LANCÉE

À la discipline ! (*Il lève son verre avant de boire encore son hydromel*) Et Laclos, as-tu des histoires de délinquance à la Fère?

TRIVAUD

Sais-tu à qui tu parles, Lancée? Il a été promu sous-lieutenant par le mérite seul.

LACLOS

Mes frères, pourquoi regarder en arrière quand nos carrières sont prêtes à commencer ?

TRIVAUD

Autrement dit, il n'a aucune histoire de délinquance. Toujours parmi les meilleurs de sa classe, sans doute.

SONYALE

La Fère est, après tout, réservée aux collégiens les plus intelligents, tous futurs artilleurs habillés dans leurs habits bleus à parements rouges, complétés par les boutons d'or. Ils suivaient les cours en mathématiques et en génie, n'est-ce pas, Laclos? Des cours qui dépasseraient Lancée, c'est sûr.

LANCÉE

Pardonne-moi, es-tu un mathématicien sans pareil, Sonyale? Je ne suis pas aussi bête que tu penses! Pour t'informer, mes jours à la Flèche n'étaient nullement décontractés ; on se levait à 5h30 du matin chaque jour pour prier et pour faire des lectures pieuses avant le déjeuner. On devait suivre des cours de mathématiques, de musique, de danse, de dessin, d'allemand, d'histoire, de logique, de géographie, de physique et de latin chaque jour.

ARNAUD

À Sorèze on n'a point étudié le latin. On a passé beaucoup de temps aux cours de grammaire – de la rhétorique, plus précisément – dirigés par un monsieur Baumée, un homme gros et suant qui enseignait en soufflant. Il s'endormait en cours aussi souvent que ses élèves. Mais nos cours de danse et d'escrime à Sorèze étaient hors pair.

SONYALE

Je ne comprendrai jamais la raison pour laquelle ils voulaient enseigner la danse aux cadets. L'escrime, c'est logique, mais est-ce qu'on devrait danser au champs de bataille? Ceci est fort douteux.

TRIVAUD

Voilà qui n'est nul danseur ! La vie existe hors de la bataille, Sonyale. Quelques-uns d'entre nous veulent savoir comment se comporter dans la vie mondaine —

ARNAUD

— Et comment séduire les femmes. (*à Sonyale*) Mais la danse de t'aidera point – tu es un cas désespéré dans ce domaine.

*SONYALE se lève, se penchant au-dessous de la table pour frapper amicalement ARNAUD. Capitaine DUBEAU entre et tous les soldats se lèvent ; le silence règne.*

### I.3. LE TRAITÉ DE PARIS

DUBEAU

Attention, le corps de Brigade des Colonies. J'ai ici une correspondance directe du maréchal. La guerre s'est terminée hier par un traité signé par le Roi.

*Les soldats marmonnent, embrouillés.*

Par conséquent, vos expéditions aux Indes et au Canada sont annulées jusqu'à nouvel ordre. Jusque-là, vous recevrez vos stations de garnison dans les prochains jours. Votre Roi et votre pays vous remercient pour votre service. Repos !

*DUBEAU sort. Les soldats s'assoient, toujours silencieux.*

LANCÉE

C'est toute l'information qu'il nous donnera? (*parodiant DUBEAU*) Vous recevrez vos stations de garnison dans les prochains jours?

ARNAUD

Ne te moque pas du capitaine, Lancée. Il nous a expliqué tout ce qui était exigé, j'en suis sûr. Les détails des traités internationaux ne sont pas pertinents pour les soldats de la base.

TRIVAUD

Mais que font les soldats s'il n'y a aucune guerre?

LACLOS

Rien. Ils ne font rien.

*LACLOS sort. ARNAUD, SONYALE, LANCÉE et TRIVAUD se regardent.*

SONYALE

Qu'est-ce qui se passe avec Laclos? A-t-il trop bu?

LANCÉE

Je ne sais jamais. (*Il boit*) À mon avis, on est chanceux. Je détesterais servir en Inde ; j'ai entendu qu'il n'y a aucun moyen de s'y cacher de la chaleur. Le soleil brûle toute la nuit. Et au Canada, c'est l'inverse – le soleil se cache immanquablement derrière les nuages et

les hommes meurent chaque jour de froid. Pourquoi quitter la France? Tous les hommes veulent être des Achilles – moi, je suis content de garder mon talon indemne et en France.

TRIVAUD

Il existe des gens qui ne pensent pas seulement à eux-mêmes et à leur confort.

*TRIVAUD sort. LANCÉE hausse les épaules. Il boit son hydromel. Les autres soldats restent assis, sans parler. La scène change. Laclos est debout, s'appuyant sur un arbre à l'extérieure du mess.*

TRIVAUD

Quelles nouvelles du capitaine. (*Il attend une réponse de LACLOS. Silence. Il continue*)  
La guerre est terminée – je suppose que nous devrions être heureux.

LACLOS

Heureux de quoi ?

TRIVAUD

Nous ne faisons plus la guerre. Nous n'avons pas besoin de risquer notre vie —

LACLOS

— Nous sommes des soldats ; le risque n'est-il pas inhérent à notre métier ?

TRIVAUD

Ça ne veut pas dire que nous devrions avoir le désir de mourir. Je serais content d'une vie ordinaire.

LACLOS

Quel est le but d'une telle vie? Passer ton temps sans rien faire, n'ayant aucune influence sur le monde ? *J'aimerais mieux être oublié de tout le genre humain que regardé comme un homme ordinaire.*<sup>2</sup>

TRIVAUD

Rousseau?

LACLOS

Bien instruit, cousin.

TRIVAUD

Grâce à toi, mon précepteur. (*Il incline la tête amicalement*) À quelque chose malheur est bon ; tu auras beaucoup de temps pour lire maintenant que les expéditions sont annulées. Peut-être que tu pourrais même écrire quelque vers ou poèmes de plus.

LACLOS

De plus?

TRIVAUD

Je te voyais souvent la plume à la main quand le nez n'est pas au livre, mon ami. Si tu avais voulu garder secrets tes passetemps, tu n'as point réussi. La poésie n'est pas vraiment mon point fort mais ce ne serait pas surprenant si un homme qui sait s'exprimer aussi bien que toi savait s'y prendre en littérature. Mais ne me laisse pas juger de ton talent ; autant que je sache tu serais aussi maudit que Lancée.

*Les deux gloussent. Il y a une pause.*

LACLOS

J'ai un frère aîné, Jean-Charles-Marie, qui servait aux Indes. Dès sa jeunesse il n'avait jamais peur de rien. J'ai rêvé de partir à l'étranger comme lui, de servir la France et de voir le monde et les personnes avec qui nous le partageons. J'ai voulu être courageux, comme le chevalier d'Assas. J'ai voulu être la raison pour laquelle le nom de Laclos ne pourrait jamais être oublié.

TRIVAUD

Tu parles du courage et d'Assas – n'es-tu pas conscient que les actes courageux sont souvent suivis par des obsèques? Oui, d'Assas a sacrifié bravement sa vie pour que le régiment d'Auvergne ait pu trouver les grenadiers de Brunswick, c'est vrai. Il a été un héros pour un moment mais, il est mort pour l'éternité. Il a échangé sa vie contre la gloire.

LACLOS

N'est-il pas mieux de mourir pour quelque chose que de vivre pour rien ? Je voulais donner à ma vie un usage, laisser ma trace – quelle folie ! Toutes les années d'études et pour quoi ? Pour servir la France dans les coulisses ! Mon destin ne sera pas aussi glorieux que celui d'Assas ou même que celui de mon frère. Voilà ma réalité.

TRIVAUD

Nous ne sommes pas dans les coulisses, cousin ; peut-être que la gloire arrivera plus tard. *(pause)* Je te connais, Laclos – quoi qu'il advienne, tu laisseras ta trace, j'en suis sûr.

*LACLOS jette un coup d'œil à TRIVAUD, son visage marqué par un sourire faible. Les deux hommes sont debout, silencieux. TRIVAUD met sa main sur l'épaule de LACLOS.*

TRIVAUD

J'en suis sûr.

*TRIVAUD sort. LACLOS est seul sur scène. Le projecteur s'éteint. MARIE-SOULANGE entre, éclairée par un autre projecteur à l'avant-scène.*

MARIE-SOULANGE

Ni Laclos ni Trivaud ne savaient ce que l'avenir leur réservait mais, néanmoins, Laclos appréciait l'amitié de Trivaud et ses mots d'encouragement. Sans qu'ils le sachent, la fin de la guerre de Sept Ans marquerait leurs carrières militaires pour les années à venir.

Quelques jours après l'annonce choquante de capitaine Dubeau, le Brigade des Colonies est partie pour Toul, prenant de nouveau le nom de *Régiment de Toul*. Laclos restait toujours optimiste, attendant une occasion de servir la France qui ne viendrait jamais.

Son régiment est resté à Toul pendant deux années. En 1765, il a déménagé à Strasbourg où il est demeuré jusqu'en 1769. C'est à Strasbourg que Laclos a été promu lieutenant en 1765, puis sous-aide-major en 1767 pour ses mérites. Les jours passés en garnison se répétaient – les instructions, les activités de formations, les loisirs, tous sont devenus des routines monotones. Le régiment s'ennuyait de plus en plus. Tandis que plusieurs soldats s'habituèrent à la vie de garnison, passant leurs nuits en chassant les femmes de la ville ou en créant leur propre amusement, Laclos s'occupait davantage de la littérature. Toujours frustré par sa réalité, il trouvait dans les vers et dans les poèmes une façon de remonter son moral et de garder vif son esprit ; il a même publié quelques poèmes dans l'*Almanach des Muses*.

Laclos aimait raconter plusieurs petites histoires de ses années passées en garnison; les anecdotes de ses frères d'armes, des situations ridicules en ville. Mais, ses histoires les plus célèbres avaient pour lieu la ville de Grenoble, où, accompagné par son régiment, il a passé six années de garnison de 1769 à 1775. C'est à Grenoble que Laclos a été nommé capitaine par commission sans appointements en 1771, puis aide-major en 1772. C'est à Grenoble que Laclos a rencontré des personnes qu'il n'oubliera jamais.

*MARIE-SOULANGE sort.*

## SCÈNE II : La vie en garnison. *Grenoble, 1771.*

### II.1. L'AMOUREUX DE GRENOBLE

*La scène est allumée. ARNAUD, TRIVAUD, LANCÉE et LACLOS sont assis autour d'une table au sein d'une loge. Ils parlent entre eux calmement. Il y a plusieurs tables autour d'eux occupées par d'autres soldats du camp, des officiers et des hommes de ville. SONYALE entre, essoufflé.*

SONYALE

Mes amis, mes frères, il faut que je vous dise : je suis tombé amoureux.

*SONYALE s'assied dans une chaise libre, souriant.*

ARNAUD

Arrête de sourire comme un fou, Sonyale. Tu tombes amoureux d'une nouvelle femme presque chaque semaine.

SONYALE

C'est différent cette fois-ci, Arnaud. J'ai trouvé la femme de ma vie, j'en suis sûr. Tu comprendras un jour, peut-être quand tu seras plus sage.

ARNAUD

Ne me parle pas de sagesse! Tu chasses les filles comme un chien chasse les chats – il n’y a rien de sage dans tes exploits.

*TRIVAUD aboie à SONYALE. Tous les soldats autour de la table gloussent.*

LANCÉE

Mais on ne peut pas être surpris ; il faisait la même chasse à Toul et à Strasbourg.

TRIVAUD

Au moins les femmes grenobloises sont les plus belles —

LANCÉE

— Et les plus nombreuses ! Laisse-le faire sa chasse, Arnaud. Il existe des moyens pires de passer ton temps en garnison. Décris pour nous ta femme, Sonyale.

SONYALE.

Elle est parfaite. Je l’ai vue à la sortie du théâtre et elle m’a coupé le souffle ! Elle est grande – mais pas trop grande. Ses cheveux bruns coulent par-dessus ses épaules comme une cascade. Elle a des yeux d’un vert perçant et sa voix, oh sa voix! c’est une chorale d’anges ! Je me suis présenté et elle m’a dit : « Enchantée, Jean. » C’est la fille la plus gentille du monde !

ARNAUD

Et son nom?

SONYALE

Son nom ? O mon dieu! Je n’ai pas demandé son nom !

*SONYALE met sa tête sur la table. TRIVAUD aboie encore et les soldats rient.*

ARNAUD

Une de perdue, dix de retrouvées, mon ami.

SONYALE

Ce n’est pas le cas ici, Arnaud. Elle est mon destin.

ARNAUD

Cela perd de son sens quand tu le répètes cinq fois...

SONYALE

Laclos, tu comprends ce que je dis, non ? Tu es bien apprécié par les femmes, si j’ai bonne mémoire.

LANCÉE

Regarde-le, Sonyale ! Il est grand et beau – il a des femmes dans chaque ville soupirant après lui. (*à Laclos*) Et tu n'as pas dit non à toutes, n'est-ce pas, cousin ?

TRIVAUD

Et il n'était pas le seul à participer à la bombance !

LACLOS

Nous étions tous jeunes et envahis par l'ennui ; les femmes sont devenues une distraction bienvenue. Mais l'amour devrait être plus qu'une distraction. Je crois que chaque homme cherche le grand amour et je crois aussi que ça existe.

LANCÉE

Et je crois que tu es simplement amoureux de l'amour, Laclos.

SONYALE

Que vais-je faire ? La ville est trop peuplée, je ne pourrai pas la retrouver sans un miracle ! O j'étais prêt à faire une demande officielle au ministre pour l'autorisation de convoler en justes noces.

*SONYALE se lève, il s'éclaircit la voix et il met les mains sur ses côtés.*

*Monseigneur, étant né gentilhomme avec peu de bien et trouvant dans un établissement aisé considérablement pour moi de quoi me soutenir plus honorablement au service de sa majesté, oserai-je vous supplier, comme dispensateur de ses grâces, de vouloir bien m'en octroyer la permission de me marier, pour m'affermir d'autant plus dans le dessein où je suis de mourir à son service.<sup>3</sup>*

ARNAUD

Tout ça c'est très bien mais est-ce que tu as une fortune suffisante à offrir à sa famille ? Tu ne peux point subvenir décentement aux besoins d'une famille avec les soldes d'un officier subalterne.

SONYALE

*(pause)* Je n'avais pas pensé à ça.

*SONYALE s'assied et il met encore sa tête sur la table.*

TRIVAUD

Pauvre chien – si elle est ton destin, tu la retrouveras. Sinon, il y a d'autres chats à chasser.

*ARNAUD et LANCÉE aboient calmement. SONYALE lève sa tête, souriant.*

LACLOS

Peut-être que tu pourrais même leur demander leurs noms.

Tous les soldats rient. DOLMIEU, un jeune homme, entre, suivi par quelques soldats. Ils se joignent aux officiers autour d'une autre table.

TRIVAUD

(désignant DOLMIEU) Regarde, Sonyale, voilà un homme qui a maîtrisé la chasse.

SONYALE

C'est qui?

TRIVAUD

Gratet de Dolmieu. On dit qu'il est capitaine des dragons et chevalier de Malte. Il sera à Grenoble pour seulement quelques jours mais, personne ne connaît la raison de sa visite...

ARNAUD

Il est déjà un capitaine? Il est à peine un homme !

LANCÉE

Comment sais-tu tout cela, Trivaud ?

TRIVAUD

Le bruit court de son caractère. Malgré son appartenance à l'ordre de Malte, il a la réputation d'être un véritable don Juan. Tu devrais lui demander des conseils, Sonyale !

LACLOS

Tu dépends trop des rumeurs, Trivaud. J'ai parlé avec lui hier et il ne me semble point un don Juan. Cependant notre conversation a été fort courte...

TRIVAUD

Tu lui as parlé ? Mais de quoi ? Et comment est-ce que vous vous êtes rencontrés ?

LACLOS

J'étais à l'extérieur de la ville —

ARNAUD

— lisant *La Nouvelle Héloïse* pour la vingtième fois, sans doute —

LACLOS

— et il m'a approché. Il m'a semblé être un jeune homme bien instruit, poli et sensible. Il m'a dit qu'il est ici en qualité de géologue, venu pour étudier les Alpes.

SONYALE

Un géologue, un capitaine, un chevalier et un don Juan, ayant quoi, vingt ans? Quel homme !

*DOLMIEU* approche de leur table. *LACLOS* se lève.

## II.2. LA SAGESSE DE DOLMIEU

DOLMIEU

(à *Laclos*) Capitaine Laclos, bonjour.

LACLOS

Bonjour, capitaine Dolmieu.

DOLMIEU

J'aimerais vous faire mes adieux avant de partir pour le Mont Blanc.

LACLOS

C'était un plaisir de faire votre connaissance, capitaine. Bonne route.

DOLMIEU

C'est réciproque, capitaine. Et bonne chance avec votre écriture – les femmes adorent les poèmes, n'oubliez jamais ceci. Adieu.

*DOLMIEU* s'apprête à quitter. *TRIVAUD* l'interrompt.

TRIVAUD

Excusez-moi, capitaine Dolmieu. Avez-vous quelques conseils de plus à propos de ce que les femmes adorent? (*il désigne SONYALE*) Notre ami en a besoin.

DOLMIEU

Pourquoi penses-tu que j'aurais des conseils de plus?

LANCÉE

On a entendu que —

TRIVAUD

— Vous semblez, capitaine, être un homme bien né, bien instruit et bien estimé. Peut-être que vous avez quelques conseils à partager avec des hommes moindres comme nous... si vous avez un moment libre.

DOLMIEU

(à *Laclos*) Sont-ils vos amis, Laclos ?

LACLOS

Oui, capitaine, bien qu'ils m'embarrassent la plupart du temps.

*DOLMIEU* approche de la table. *SONYALE* se lève, offrant sa chaise à *DOLMIEU* qui s'assied. *SONYALE* s'agenouille à côté d'*ARNAUD*.

DOLMIEU

Vous voulez savoir ce que les femmes veulent ? Même les femmes ne savent ce qu'elles veulent.

*Tous les soldats rient.*

Je ne crois pas que les femmes elles-mêmes exigent des hommes aucune aptitude précise. Ce qui est exigé dans la relation est une maîtrise de soi. Tous peuvent suivre le cœur mais peu peuvent suivre l'esprit.

SONYALE

Mais l'amour exige qu'on suive le cœur —

DOLMIEU

— L'amour dont tu parles n'existe pas. Ce n'est pas une émotion, c'est une stratégie. J'approche l'amour comme j'approche la guerre. Estimez la femme à la manière dont vous estimez une tour dont vous devez faire l'assaut – trouvez ses faiblesses et exploitez-les. Voilà comment j'ai conquis de nombreuses dames. *Jugez-moi donc comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre l'ennemi qui ne voulait que temporiser; je me suis donné par de savantes manœuvres, le choix du terrain et celui des dispositions.*<sup>4</sup>

*DOLMIEU continue en arrière-plan, sans que l'auditoire l'entende. De l'autre côté de la table, TRIVAUD et LACLOS discutent secrètement.*

TRIVAUD

Croit-il vraiment que l'amour soit la guerre? Quelle vue perversie du monde !

LACLOS

Il n'est pas le premier à suivre une telle philosophie, à voir dans les autres des êtres à manipuler pour ses propres plaisirs.

TRIVAUD

Et il en semble fier – je crois que ce point-ci est le plus troublant de tous. Il parle comme un véritable libertin.

LACLOS

Il est un véritable libertin, Trivaud, en chair et en os.

*TRIVAUD et LACLOS écoutent encore DOLMIEU, qui continue.*

DOLMIEU

À Malte, la vie est libre. Voilà ce que j'ai appris là-bas : ne chassez pas les petits-riens, mes frères – une femme sans défi ne mérite pas vos efforts. N'importe quel homme peut se montrer plus malin que la poule ; seul un homme de qualité peut se montrer plus malin que le renard. Lancez-vous le défi de conquérir les femmes inatteignables et la victoire sera infiniment plus plaisante.

Il y avait une femme, mes compatriotes, une belle femme renommée pour sa dévotion et sa vertu. Quel défi à mes prouesses, me suis-je dit ! Quelle addition à ma collection elle serait ! Elle était dans ma ligne de mire et j'ai employé mon savoir-faire pour la vaincre. La vertu ? L'honnêteté ? L'amour ? Voici mon fusil, ma poudre à canon et ma balle. Après quelques rencontres, j'ai tiré sur elle et elle était mienne. La dévote n'avait de dévotion que pour moi ! Une fois vaincue, je l'ai laissée ; en qualité d'Alexandre, je suis parti agrandir mon Empire.

SONYALE

Et si on ne voulait pas *agrandir nos Empires* ? Si on ne voulait avoir qu'une seule femme ?

DOLMIEU

Si vous voulez cela vous êtes fou. Aimer une seule femme pour toute la vie ? Vous allez de ville en ville, entourés par les belles femmes qui vous attendent, mes frères ! Faites d'elles une collection.

*Tous sont silencieux. DOLMIEU les observe, un sourire au visage.*

Pensez-vous que je sois immoral ? Je suis éclairé. Le pouvoir nous gouverne tous : pourquoi l'amour serait-il différent ? Je ne me prive pas de ma nature ; nous sommes tous des militaires – *conquérir est notre destin*.<sup>5</sup>

*DOLMIEU se lève. Tous les soldats à la table se lève à sa suite.*

DOLMIEU

(à *Sonyale*) Bonne chance avec la femme qui t'intéresse. J'espère que mes mots t'aideront. (à *LACLOS*) Capitaine.

LACLOS

Capitaine.

*DOLMIEU quitte la table pour rejoindre sa table. Les soldats s'asseyent.*

### II.3. L'ARMÉE ET LE ROTURIER

ARNAUD

Il n'est qu'un fieffé coquin. N'a-t-il pas de mère ? Voici les nouveaux hommes de l'époque qui sont guidés uniquement par leurs organes, propageant leurs mœurs corruptrices dans les garnisons, parmi les hommes influençables. Quel vicieux !

LANCÉE

Tout ce qu'il a dit n'était pas complètement ridicule : je ne veux pas avoir seulement une femme pour toute la vie non plus. Il y a trop de belles Grenobloises ici – je ne veux pas gâcher ces opportunités !

LACLOS

Tu ne veux pas une épouse plus tard, Lancée? Quelqu'un avec qui tu partagerais ta vie ?

TRIVAUD

(à LACLOS) Une *Julie* à votre *Saint-Preux*, n'est-ce pas Laclos ?

LANCÉE

Je ne sais ce que l'avenir me fournira mais pour maintenant je suis content de me perdre parmi les jeunes femmes. (à SONYALE) As-tu tiré bénéfice des conseils de Dolmieu, Sonyale ?

SONYALE

Pas autant que je le souhaiterais.

ARNAUD

*Conquérir les femmes !* Il ne veut que dominer les autres. Obsédé par sa propre supériorité ... ce sont ces hommes que nous devons respecter ?

TRIVAUD

Ils sont néanmoins nos supérieurs, Arnaud.

ARNAUD

Je comprends bien ceci – mais pourquoi ? Parce qu'ils appartiennent à des familles aisées? Parce qu'ils sont *purs de sang*? L'ancienneté de leur noblesse n'a aucun impact sur leur caractère actuel ou leur propre mérite. Promus pour leur sang et pas pour leurs capacités ! Vous voulez savoir la raison pour laquelle nous avons perdu la guerre de Sept Ans? (*hurlé*) La glorification des coquins dorlotés, voici la raison!

*Il y a une pause. Arnaud se calme, les autres restent silencieux.*

(*marmonnant tout seul*) Conquérir les femmes, quel fanfaron!

*La lumière du projecteur faiblit. Les soldats s'immobilisent. MARIE-SOULANGE entre, illuminée par son propre projecteur.*

MARIE-SOULANGE

Gérard Arnaud n'appartenait pas à la noblesse. En fait, il appartenait à une famille de médecins depuis trois générations. Gérard, le troisième fils, était le seul qui n'avait pas repris l'occupation familiale. Contrairement à ses frères et à son père, Gérard s'intéressait aux arts militaires depuis sa jeunesse. Ne possédant pas les quatre quarts de noblesse requis des officiers de l'armée française à l'époque, Gérard est entré dans la division d'artillerie, de la même façon que Laclos. Bien qu'il n'était pas le seul bourgeois à servir dans une armée historiquement noble, Laclos racontait souvent qu'Arnaud se sentait marginal par rapport à ses frères d'armes.

*MARIE-SOULANGE sort. Son projecteur s'éteint. Les soldats se mettent à bouger.*

LANCÉE

As-tu fini ta tirade, Arnaud? Les autres commencent à nous regarder...

ARNAUD

Pardonnez-moi, mes amis. Mais c'est injuste – suis-je le seul à penser comme cela?

LACLOS

Tu n'es pas seul du tout, mon ami.

ARNAUD

Et toi, tu es noble, Laclos! Même toi, avec ton ascendance et tes capacités éprouvées –

LACLOS

Mon ascendance noble ne date que de deux générations, Arnaud – à leurs yeux, ça ne suffit point. Je ne suis qu'un simple écuyer, Arnaud.

TRIVAUD

C'est le système, Arnaud. Nous sommes tous égaux selon nous, voilà ce qui est important. Nous ne devrions pas nous plaindre de ce que nous ne pouvons pas changer.

ARNAUD

Et pourquoi ne pas nous plaindre, Trivaud? N'en as-tu pas assez de jouer les seconds couteaux pour les hommes moins adroits mais mieux nés? Laclos, tu n'es qu'un capitaine après huit ans de service. Je ne dis pas ceci de manière irrévérencieuse – tu sais que je n'ai que du respect pour toi. Toutes tes notes par les inspecteurs et les colonels sont excellentes, disant chaque année que tu es plein de talent et exceptionnellement intelligent. (*bruyamment*) Mais néanmoins les promotions vont premièrement aux hommes qui possèdent quatre quarts de la noblesse requise et pas un quart de la compétence exigée.

*Quelques hommes des autres tables se tournent vers ARNAUD.*

LANCÉE

Arnaud, tu fais une scène. Ne prends pas ce ton ici.

*ARNAUD continue sa diatribe, peu dissuadé par l'avertissement de LANCÉE.*

ARNAUD

Ce genre de petits-maîtres n'aurait aucune place dans l'armée française, si j'avais mon mot à dire! Ils ne sont que de *jolies poupées qui ne sont au soleil qu'avec un parasol* et qui *ne se mouillent pas une fois les pieds qu'ils n'aient un rhume.*<sup>6</sup> (*plus bruyamment encore*) Les nobles minables et bichonnés !

*Deux soldats d'une autre table se lèvent en entendant ce cri.*

SOLDAT I

(à ARNAUD) Sois-conscient de ce que tu dis ensuite, fripon.

LACLOS

(à SOLDAT I) On demande votre pardon ; on est sur le point de quitter.

SOLDAT I

(à LACLOS) C'est inutile de vous excuser si vous ne savez pas contrôler votre chien de meute.

SOLDAT II

(à LACLOS) Il faut au moins que tu le muselles. (*à la loge entière*) Voilà pourquoi les roturiers n'ont aucune place à l'armée ; ils ne sont pas suffisamment raffinés pour servir au sein des hommes de qualité.

ARNAUD

(à SOLDAT II) Tu te crois un homme de qualité ? Moi, je cultive la raison tandis que tu ne cultives que la vanité.

SOLDAT II

(à ARNAUD) Tu confonds la vanité avec ce que tu n'auras jamais – l'honneur. (*à SOLDAT I*) Il se comporte comme un véritable Gaulois ! Quelle disgrâce.

*ARNAUD se lève, sa main sur la poignée de son épée.*

ARNAUD

(à SOLDAT II) Veux-tu savoir si je me bats en duel comme un Gaulois aussi?

SOLDAT II

Sais-tu même comment brandir une épée, roturier?

SOLDAT I

Elle est bien différente de la binette à laquelle tu es sans doute accoutumé.

*ARNAUD renverse sa chaise en brandissant son épée. LACLOS et TRIVAUD l'empêchent de charger les soldats, qui rient. LACLOS, TRIVAUD et ARNAUD quittent la loge, suivis par SONYALE et LANCÉE. La scène plongée dans l'obscurité, MARIE-SOULANGE entre, illuminée par son propre projecteur.*

MARIE-SOULANGE

Ce n'était pas la dernière occasion où le tempérament d'Arnaud le mettrait dans de beaux draps. Mais, cette fois-ci, sa colère était bien fondée. En qualité de *roturier*, la carrière militaire d'Arnaud ne prospérait point ; à la fin de sa carrière, il n'accéderait qu'au rang de lieutenant, voyant continuellement les autres officiers plus jeunes et moins qualifiés promus à sa place.

Notre prochaine anecdote se déroule quelques mois plus tard. Laclos et le régiment de Toul étaient toujours en garnison à Grenoble. Leurs journées occupées par les gardes et les exercices militaires monotones, le régiment essayait chaque soir de trouver quelque façon de passer le temps. Néanmoins, ils se considéraient chanceux : Grenoble avait la réputation d'une ville animée où la fête régnait ; elle se glorifiait notamment de ses jeux, de ses femmes et de sa réputation comme foyer de corruption. En ville les soldats bénéficiaient du cabaret, du jeu, des paris, du billard et de la musique. Grenoble avait même un théâtre, des spectacles donnés par les soldats aussi souvent que par les interprètes.

Au début de leur stationnement à Grenoble, Laclos et ses amis du régiment faisaient tout ensemble : allant aux cafés militaires en groupe, jouant au billard, fréquentant le cabaret. Mais leur ennui collectif croissait de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois. Petit à petit, ils passaient les soirs séparément. Arnaud devenait maître de billard. Sonyale passait ses soirs au cabaret, cherchant toujours la femme de sa vie. Lancée trouvait la vie en garnison très. Il est devenu à tel point blasé qu'il a décidé un soir de lancer des fusées par les fenêtres ouvertes d'une maison.

Laclos, cependant, passait son temps libre faisant des activités intellectuelles. Il écrivait et lisait toujours, mais c'était à Grenoble qu'il raffina ses aptitudes d'observateur. Il observait tous les étrangers qui passaient en ville, notant religieusement leurs interactions avec les autres, leurs habillements, leurs visages. De jour en jour, il devenait davantage capable d'estimer les autres avec une exactitude sans pareil.

L'année est maintenant 1774, et Laclos, promu aide-major, a 33 ans. Un soir d'été, il va au théâtre de la ville. C'est ici qu'il rencontre une femme marquante, pour le meilleur ou pour le pire : la marquise de Montmort.

*MARIE-SOULANGE sort.*

#### II.4. LA NUIT AU THÉÂTRE

*La scène est allumée. Plusieurs interprètes sur une petite scène sont en face des spectateurs assis, parmi lesquels se trouvent LACLOS et M<sup>ME</sup> DE MONTMORT. On entend la voix de L'INTERPRÈTE, récitant le monologue final de Tartuffe de Molière.*

##### INTERPRÈTE

*Oui, c'est bien dit; allons à ses pieds, avec joie,  
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie :  
Puis, – acquittés un peu de ce premier devoir,  
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;  
Et – par un doux hymen, – couronner en Valère,  
La flamme d'un amant généreux – et sincère.<sup>7</sup>*

*Les spectateurs applaudissent. Tous les interprètes quittent la scène. Un bourdonnement remplit le théâtre pendant que les spectateurs se lèvent et quittent la salle. LACLOS est arrêté par M<sup>ME</sup> DE MONTMORT.*

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

*Le plus souvent l'apparence déçoit, il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.*<sup>8</sup>

LACLOS

Excusez-moi, madame?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

C'est un vers de Madame Pernelle, monsieur.

LACLOS

Évidemment ! pardonnez-moi, vous m'avez pris au dépourvu, c'est tout.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Aimez vous les pièces de Molière, monsieur? Je crois que ce *Tartuffe* est de loin ma préférée.

LACLOS

Je préfère *Le Misanthrope* – j'espère que cela ne vous offense point.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Un amateur lettré du théâtre et un aide-major estimé ; vous êtes une espèce particulière.

LACLOS

*(pause)* Ai-je l'honneur de vous connaître, madame ?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

*(Elle se présente)* Marquise de Montmort, enchantée.

LACLOS

Aide-major Choderlos de Laclos – mais vous le savez déjà.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Je m'occupe d'avoir la ville à l'œil, aide-major, observant tous ceux qui viennent et tout ce qu'ils font. J'en crois que nous sommes de la même étoffe.

LACLOS

De quelle manière, madame ?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Comme vous, je suis aussi observatrice, capable de saisir les autres en l'espace d'un moment. J'ai su que vous étiez un homme notable dès la première fois où je vous ai vu. N'importe qui pourrait noter initialement que vous êtes grand et beau, aide-major. Mais je ne suis pas n'importe qui. J'ai aussi noté que vous êtes discipliné, ambitieux, généreux, plus intelligent que les hommes avec qui vous vous associez.

*M<sup>ME</sup> MONTMORT fait une pause, regardant toujours LACLOS qui reste silencieux.*

Et maintenant je note vous n'êtes pas sûr si vous devriez être impressionné ou inquiet.

LACLOS

Peut-être pouvez-vous me dire quel sentiment appartiendrait le mieux à vos mots, madame ?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Révéler la réponse détruirait le plaisir du jeu, aide-major. (*pause*) Je vous voyais souvent prenant discrètement des notes sur les étrangers. Je me demande si vous prenez des notes sur moi.

LACLOS

Je vous assure, madame, que vous n'apparaissez point dans mes notes. J'observe les personnes qui viennent des pays étrangers, ce sont eux qui m'intéressent.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Croyez-vous donc que je ne mérite pas votre intérêt?

LACLOS

Pardonnez-moi, madame, cela n'était point mon intention.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Je suis une femme particulière, Laclos. Vous pouvez prendre des notes sur moi, si vous voulez.

LACLOS

Madame –

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Je suis veuve. Aucun enfant, aucun mari. Mais j'ai trouvé sans peine des compagnons en ville. Vous voyez, je m'entoure d'hommes particuliers – comme vous, aide-major – et je cherche toujours de nouveaux compagnons avec qui je peux ... échanger des idées.

*M<sup>ME</sup> DE MONTMORT approche LACLOS.*

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Peut-être que vous savez tout cela déjà. Peut-être avez-vous compris ma nature avant même que ma bouche ne soit ouverte.

LACLOS

Je n'avais aucune opinion de vous, madame.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Non ? Quel dommage. Si vous n'avez aucune opinion de moi, dites-moi quelle est votre opinion de vos étrangers. Trouvez-vous un courage sans pareil ou une intelligence exceptionnelle chez les hommes d'outremer?

LACLOS

En fait, madame, mes observations portent avant tout sur les femmes – pas pour leur beauté mais en qualité d'individus.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Vous aimez observer les femmes penaudes et silencieuses qui suivent les hommes comme les oisons suivent l'oie? Ce sont elles qui vous intéressent, ces femmes dominées ?

LACLOS

Je n'ai jamais dit *dominées*, madame —

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Parce que le rôle de la femme est d'être dominée, aide-major, par les hommes puissants comme vous?

*M<sup>ME</sup> MONTMORT est maintenant face à face avec LACLOS. Ils sont séparés seulement de quelques pouces.*

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Je dois vous avertir que je ne suis pas une de ces femmes penaudes ; je suis *née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre*.<sup>9</sup> J'ai perfectionné l'art de la conversation et la sensibilité exigée d'une femme de mon rang social. Ma langue est mon arme et je l'utilise à mon avantage. Quand je veux quelque chose, je le prends. Quand je désire quelqu'un, je le séduis. *Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne persifle pas; je fais mieux, je me venge*.<sup>10</sup>

LACLOS

Vous parlez comme si vous trouviez du plaisir dans la vengeance, madame.

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Ne sont-ils pas liés ? Les relations sont surtout des luttes de pouvoir dans lesquelles *il faut vaincre ou périr*<sup>11</sup>. Plaisir, vengeance, amour, sympathie, honnêteté, tout n'a pour but que la victoire.

LACLOS

C'est une vision blasée de la vie, n'est-ce pas, madame?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

C'est une vision réaliste de la vie, aide-major.

LACLOS

Ne craignez-vous donc pas ce que les autres disent de vous?

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Les réputations sont forgées au grand jour, les plaisirs au boudoir. Une maîtresse sait comment isoler les unes et les autres afin de gouverner les deux.

*LANCÉE et TRIVAUD entrent, inaperçus par LACLOS ou M<sup>ME</sup> MONTMORT. Ils se cachent, observant la situation discrètement.*

Vous devez vous demander maintenant lequel vous occupe le plus: la réputation ou le plaisir ? Je peux vous offrir les deux.

*M<sup>ME</sup> MONTMORT prend le visage de LACLOS dans ses mains. LACLOS recule.*

M<sup>ME</sup> DE MONTMORT

Un homme de principe. (*coquettement*) Hé bien, la guerre.<sup>12</sup> Vous succomberez à mes manœuvres en fin de compte, aide-major. Bonne soirée.

LACLOS

Bonne soirée, madame de Montmort.

*M<sup>ME</sup> MONTMORT sort. LANCÉE et TRIVAUD approchent de LACLOS.*

LANCÉE

Je pourrais te demander ce qui s'est passé mais je crois que c'est assez clair...

TRIVAUD

Qui est elle ?

LACLOS

La marquise de Montmort.

LANCÉE

De Montmort, tu dis? Oh ! une véritable Grenobloise! J'ai entendu des histoires à son sujet, mon ami. Un M. de Rochechouard – que j'ai rencontré à la loge – m'a mis en garde contre elle. Une impératrice romaine fort rusée, selon lui.

LACLOS

Qu'est-ce qui s'est passé entre eux ?

LANCÉE

Je ne me souviens plus, sinon qu'elle l'a humilié d'une façon ou d'une autre.

TRIVAUD

Son caractère me fait penser à celui du capitaine de Dolmieu. Ils semblent être tous les deux des scélérats libertins !

LANCÉE

Montmort et Dolmieu devraient se réunir – quel désastre ça serait, une veuve noire et une vipère !

TRIVAUD

Leur couple venimeux montrerait sans doute le danger des liaisons – au moins pour dissuader un peu Sonyale de ses exploits romantiques!

LANCÉE

*TRIVAUD et LANCÉE sortent, riant. LACLOS reste sur scène, silencieux. Il sort par la suite. La scène plongée dans l'obscurité, MARIE-SOULANGE entre, illuminée par son propre projecteur à l'avant-scène.*

MARIE-SOULANGE

Laclos ne verrait plus la marquise de Montmort. Il ne savait si elle l'avait oublié ou si elle l'avait estimé indigne de ses efforts. Quel que soit le cas, quelques mois après leur rencontre, le régiment de Toul quittait Grenoble pour Besançon où Laclos resterait jusqu'en 1777, continuant sa vie insipide de garnison, publiant de plus en plus ses vers dans l'*Almanach des Muses*.

Le premier janvier 1777, Laclos était chargé d'installer une école d'artillerie à Valence. Pour la première fois en presque quatorze ans, Laclos n'avait pas ses frères d'armes à ses côtés. Il avait fait ses adieux, ignorant le fait qu'il les voyait pour la dernière fois. Ses amis disparus, Laclos s'engageait davantage dans l'écriture. En juillet 1777, Laclos, en association avec le musicien Saint-George, montait un opéra-comique, *Ernestine*, à la Comédie-Italienne. L'opéra était fondé sur le roman de M<sup>me</sup> Riccoboni, une amie de la famille Laclos sur laquelle je reviendrai plus tard. Selon Laclos, son opéra était un échec désastreux, n'ayant qu'une seule représentation. Découragé et humilié, sa prochaine publication n'aurait lieu qu'à la fin de l'année prochaine.

En avril 1779, Laclos était chargé d'une deuxième mission de confiance grâce à ses aptitudes techniques en qualité d'artilleur. Il était chargé de fortifier l'Île d'Aix sous la supervision du marquis de Montalembert. C'était ici, au sein de ses travaux sur cette petite île, que le destin de notre ambitieux se dévoilerait.

*MARIE-SOULANGE sort. Son projecteur s'éteint.*

SCÈNE III : Les fortifications chez Montalembert  
*L'Île d'Aix, 1779.*

III.1. LE CHARGE À L'ÎLE D'AIX

*La scène est allumée. LE LIEUTENANT est seul sur scène. LACLOS entre.*

LE LIEUTENANT

Capitaine Choderlos de Laclos, bienvenue à l'Île d'Aix. Le marquis vous demande pardon, il est occupé en ce moment. Il viendra se présenter dès que possible. (*il se présente*) Lieutenant Gilles de Prince.

LACLOS

Enchanté, Lieutenant.

LE LIEUTENANT

Enchanté. Le marquis m'a chargé de vous familiariser avec l'île. Êtes-vous au courant des détails de vos fonctions, capitaine?

LACLOS

Je suis au courant de ce qui m'a été dit dans le résumé de mission. Rien de plus.

LE LIEUTENANT

Je peux vous expliquer davantage vos fonctions. Avez-vous besoin d'un repas avant que nous commencions?

LACLOS

Non merci, Lieutenant.

*LIEUTENANT et LACLOS traversent la scène, arrivant à une table couverte des papiers, notamment les cartes et des plans architecturaux. Après être arrivé à la table, LIEUTENANT feuillette les papiers jusqu'à ce qu'il trouve une carte de l'île.*

LE LIEUTENANT

L'Île d'Aix, avec l'Île d'Oléron au sud et l'Île de Ré au nord, fait partie de la première défense du port militaire de Rochefort contre les attaques navales venant de l'Atlantique. Bien que notre île soit de loin la plus petite des trois, sa position tactique empêche les flottes d'entrer dans la rade, protégeant l'arsenal de Rochefort et les autres villes littorales des telles attaques. Vous êtes ici —

LACLOS

— pour fortifier l'île contre les attaques possibles de la flotte anglaise.

*LIEUTENANT fait un signe de tête affirmatif.*

LE LIEUTENANT

Votre réputation en qualité d'artilleur technique fait de vous un atout pour nos travaux de fortification, capitaine. Notre mission est d'améliorer plusieurs batteries et murailles sur la côte ouest de l'île et de renouveler le fort de la Rade au sud.

LACLOS

Quel style de fortification construisons-nous?

LE LIEUTENANT

Je ne suis ni artilleur ni ingénieur de métier, capitaine – ce n'est pas à moi de divulguer les affaires techniques. Le marquis partagera ses plans détaillés avec vous promptement.

LACLOS

Sera-t-il présent au cours des travaux?

LE LIEUTENANT

Il doit souvent s'occuper des affaires sur le continent, notamment en qualité de propriétaire de la fonderie de Ruelle à Angoumois.

*MONTALEMBERT entre inaperçu par LACLOS et LIEUTENANT.*

Par conséquent, le marquis m'a informé que vous êtes le commandant de l'effectif de cinq cents troupes stationnées ; il vous fait confiance, capitaine.

MONTALEMBERT

Une confiance totale.

*LACLOS et LIEUTENANT se redressent et ils saluent MONTALEMBERT.*

Merci, lieutenant, d'avoir accueilli notre invité. Rompez !

*LIEUTENANT salue les deux avant de sortir.*

### **III.2. SOUS LA DIRECTION DE MONTALEMBERT**

MONTALEMBERT

Capitaine Choderlos de Laclos, je vous prie d'excuser mon absence.

LACLOS

Aucune excuse n'est exigée, marquis. Votre lieutenant m'a informé de mes fonctions.

MONTALEMBERT

*(Il se présente)* Marc-René, marquis de Montalembert. Enchanté, capitaine. Vous a-t-il informé de nos plans?

LACLOS

Seulement des faits rudimentaires. Il m'a dit que vous expliquerez davantage les détails.

*MONTALEMBERT* feuillette aussi les papiers. Il trouve ses plans de fortification du fort de la Rade et il les met sur la table.

MONTALEMBERT

Les voici ! Notre première occupation serait la reconstruction du fort de la Rade au sud de l'île.

LACLOS

Construisons-nous une fortification perpendiculaire ?

*MONTALEMBERT* regarde LACLOS. Son regard confus est rapidement remplacé par un sourire.

MONTALEMBERT

Connaissez-vous mes travaux, capitaine ?

LACLOS

J'ai trouvé votre essai à propos de la fortification perpendiculaire très inspiré, marquis.

MONTALEMBERT

Vous êtes un des seuls, il me semble. Ils m'ont interdit de publier ces idées pendant presque quinze ans.

LACLOS

Mais vos idées sont progressistes —

MONTALEMBERT

— et elles réfutent celles de Vauban et sont donc dérisoires. Je les ai présentées au duc de Choiseul, mais le duc, et par extension l'armée, ne s'intéresse pas à mes idées réformatrices ; après tout, que sait un vieux chevalier de l'art de la fortification auprès de leur ingénieur favori ?

LACLOS

Vous n'avez pas besoin d'être un ingénieur pour constater que les modèles de Vauban ne sont plus dans la fleur de l'âge. Tous *les honneurs rendus à Vauban ne peuvent être exagérés sans être dangereux*.<sup>13</sup> Je suis conscient toutefois que le Maréchal de Vauban s'est distingué en qualité de tacticien des attaques des places ; *en ce genre, il a fait plus que perfectionner, il a créé l'art*.<sup>14</sup>

MONTALEMBERT

Mais la guerre exige plus que les succès de l'offensive. Les défenses, les fortifications – voici l'art de garder ce que vous conquérez ! Vauban a prouvé sa supériorité en attaque en révélant sa faiblesse en défense quand il a conquis une de ses propres fortifications de

la ville d'Ath en 1697. *Si M. de Vauban avait su conserver comme acquérir, sa gloire serait entière.*<sup>15</sup> Néanmoins ses forteresses bastionnées sont toujours l'étalon-or. L'adhésion à un style démodé sous prétexte d'une défense de la tradition est de la folie. C'est pour cette raison que nous avons perdu la guerre de Sept Ans : la tradition obstinée. Une société qui ne veut pas se moderniser ne progressera jamais.

LACLOS

L'armée craint tout ce qui est nouveau. Mais vous n'êtes pas nouveau – votre carrière militaire est impressionnante, c'est le moins qu'on puisse dire. *Combien encore chacun apporte de résistance à adopter les idées nouvelles surtout quand il faut y sacrifier des connaissances longuement et péniblement acquises.*<sup>16</sup>

MONTALEMBERT

Vous êtes généreux, capitaine. Mais je crois que ma carrière s'est ternie au cours des années. Je suis un vétéran d'une autre époque. Je ne me suis point battu au cours de la guerre de Sept Ans ; ils m'ont envoyé en Suède et en Russie en qualité de conseiller militaire.

LACLOS

C'est une noble charge, marquis. Vous étiez apprécié pour votre carrière digne de respect.

MONTALEMBERT

C'était un poste réservé pour les officiers ringards qui n'ont aucun autre usage ! Vous voyez, les vieux hommes comme moi ne peuvent offrir à l'armée que leur esprit, s'ils en ont toujours. Mais je ne me plains point. C'était à l'étranger que j'ai vu les nouvelles fortifications qui ont inspiré mes propres travaux. Et maintenant, bien des années plus tard, j'ai l'occasion de réaliser mes plans.

LACLOS

Vous ont-ils accordé l'autorisation ?

MONTALEMBERT

Sous la condition que je les construisse à mes frais – ils n'ont pas une caisse suffisante pour financer les expériences, m'ont-ils dit. J'ai proposé de reconstruire indépendamment le fort de la Rade, qui a été détruit en 1757 par les Anglais, selon mes propres plans. Me permettez-vous de vous les montrer ?

LACLOS

Ce serait un plaisir, marquis.

*LACLOS et MONTALEMBERT encerclent la table. Au cours de sa présentation, MONTALEMBERT fait référence aux plans.*

MONTALEMBERT

Grâce au système de Gribeauval, l'art de l'artillerie progresse. L'art de la fortification doit en faire autant. Notre artillerie est plus précise et destructive qu'auparavant et le

système bastionné n'offre plus une défense suffisante. La citadelle est désormais une cible ; *par son front extérieur, elle n'est pas plus forte que la ville, puisque alors l'ennemi attaque la citadelle et prend la ville en même temps.*<sup>17</sup>

En réponse, les enceintes du nouveau fort ne seront pas aussi hautes de façon à ne pas trop ressortir du champ. Au lieu des bastions, elles bénéficient des casemates et des fossés protégés par les caponnières et les ravelins. Les casemates d'une forteresse perpendiculaire offrent aux soldats qui les occupent une sécurité totale et elles n'exigent qu'un petit nombre. Si on avait *d'assez bonnes forteresses on n'aura besoin que de très peu de Troupes.*<sup>18</sup>

Comme vous voyez, il y aura quatre lignes de défense. À l'extérieur, une tenaille. Les deux défenses au milieu seront les contregardes qui entoureront la dernière défense : une tour ronde dotée des canons. La forteresse exigera donc quatre brèches pour la conquérir. La zone de combat éloignée, les défenses intérieures seront mieux protégées des assauts d'une artillerie plus puissante. Notre forteresse serait dotée elle-même d'une puissance de feu impressionnante, armée de cent cinquante pièces de canons de la plus haute qualité venant de la fonderie de Ruelle.

*LACLOS et MONTALEMBERT font une pause, regardant les plans sur la table.*

LACLOS

Les mots me manquent. Je tiens absolument à apporter mon aide : ce serait mon honneur de servir sous votre direction. Permettez-moi de dire, marquis, quel plaisir c'était de vous rencontrer.

MONTALEMBERT

Moi de même, Laclos. Mais le vrai plaisir serait de rencontrer la marquise de Montalembert. Venez dîner chez nous ce soir – mon épouse aimerait avoir de la nouvelle compagnie. Elle se lasse de ne voir que mon visage jour après jour.

LACLOS

Vous êtes généreux, marquis, mais je craindrais d'abuser de votre gentillesse.

MONTALEMBERT

S'il vous plaît, – Marc-René. Et c'est une invitation, capitaine, pas une obligation. Ce serait négligeant de ma part si je vous laissais ici au fort, sevré de toute société à part les pêcheurs misérables et les soldats peu sociables. L'île n'offre que le sable et une abondance d'ennui ; laissez-moi vous offrir une soirée chez vos hôtes pour marquer votre arrivée et notre association nouvelle. Je vous laisse vous installer pour l'instant et le lieutenant vous mènera chez nous vers 20h00. À bientôt, capitaine. Et encore, bienvenue à l'Île d'Aix.

*MONTALEMBERT sort. Le projecteur s'éteint.*

### III.3. UNE SOIRÉE CHEZ LES HÔTES

*MONTALEMBERT est seul sur scène. LACLOS et LE LIEUTENANT entrent.*

MONTALEMBERT

Merci, lieutenant.

*LE LIEUTENANT salue les deux avant de sortir.*

Vous sentez-vous familier avec l'île, Pierre?

LACLOS

Oui, merci. Votre lieutenant m'a fait faire une visite de l'île —

MONTALEMBERT

— ce qui n'a pris que deux heures, j'en suis sûr.

LACLOS

C'est pure folie qu'une île si petite se glorifie d'une telle importance politique.

MONTALEMBERT

C'est souvent celles qu'on estime les moins importantes qui ont la plus grande influence.

*M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT entre. Au cours du dialogue qui suit, une table est préparée au fond de la scène.*

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Bonjour, capitaine, et bienvenue.

LACLOS

Madame la marquise de Montalembert, enchanté.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Joséphine, s'il vous plaît – si vous dînez chez nous, vous dînez en qualité d'ami. Il me semble que vous avez fortement impressionné mon époux. Il a parlé de vous tout l'après-midi.

LACLOS

C'est un honneur de servir à ses côtés, Joséphine.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Et c'est un honneur de vous recevoir, Pierre. Quel don de reconnaître quelqu'un d'autre qui apprécie la génie de Marc-René.

MONTALEMBERT

Elle est plutôt contente que j'aie maintenant quelqu'un d'autre avec qui je puisse discuter de mes plans.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

(à LACLOS) Je ne suis pas ingénieur ; pour moi une demi-lune n'est qu'une forme.

*La préparation de la table est achevée. MONTALEMBERT et M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT s'asseyent aux bouts de la table. LACLOS s'assied entre les deux. Ils dînent.*

Pierre, Marc-René m'a informé que vous n'êtes pas un ingénieur de métier, mais un artilleur ?

LACLOS

C'est vrai, madame. Je suis allé à l'École royale d'artillerie de La Fère en Picardie au début de ma carrière.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Venez-vous de Picardie, donc ?

LACLOS

En fait d'Amiens, madame.

MONTALEMBERT

Une belle ville. J'y suis allé dans ma jeunesse pour visiter la Basilique Notre-Dame d'Amiens.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

(à LACLOS) Et avez-vous des intérêts en dehors des fortifications et de l'artillerie?

MONTALEMBERT

Nous avons invité le capitaine pour une soirée, Joséphine, pas un interrogatoire !

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

(à LACLOS) Je veux seulement faire votre connaissance, Pierre. J'espère que je ne vous ai pas mis mal à l'aise! Je parle trop, je le sais. Le résultat d'une vie insipide !

LACLOS

(amicalement) Une vie dans laquelle votre esprit vous offre le seul dynamisme. Je le comprends bien, madame.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Exactement. Et bien dit, Pierre ! (à MONTALEMBERT) Votre émule a l'esprit d'un poète. Vous êtes plus similaires que nous l'imaginions. (à LACLOS) Marc-René ne le dira jamais mais il est un poète exceptionnel.

MONTALEMBERT

Exceptionnel selon vous, Joséphine.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Il m'a en fait écrit plusieurs chansons. (à LACLOS, à voix basse) Il est un chanteur nul, mais néanmoins ses vers sont beaux.

MONTALEMBERT

Je laisse les vocalises à mon épouse. Une chanteuse excellente et une actrice de talent !

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Il m'a même écrit quelques petites pièces. Mais êtes-vous intéressé un tant soit peu par la littérature, Pierre, ou est-ce que notre digression vous ennue ?

LACLOS

Je suis amateur de littérature tout comme vous. J'ai même quelques publications, des contes et des épîtres dans l'*Almanach des Muses*, mais rien d'exceptionnel. Elles sont plutôt les produits d'un officier qui cherche à vaincre l'ennui.

MONTALEMBERT

(à M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT) Rien d'exceptionnel, l'as-tu entendu ? Toujours un homme modeste, ce capitaine Laclos.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Trop modeste, j'en suis sûr. Pouvez-vous nous réciter quelques vers ?

MONTALEMBERT

Pierre, vous n'avez pas besoin d'acquiescer à chaque exigence de ma femme.

LACLOS

(à MONTALEMBERT) Cela me ferait honneur. (à M<sup>ME</sup> MONTALEMBERT) C'est un plaisir de discuter de littérature avec des individus ayant le même enthousiasme – mes frères d'armes ne s'intéressent point à l'art littéraire. J'ai à l'esprit quelques vers d'un poème incomplet que je peux vous réciter. Est-ce que cela vous plairait ?

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

S'il vous plaît, Pierre.

LACLOS

*Dévoré de mélancolie,  
J'errais longtemps, triste et rêveur.  
Un jour je rencontrai Julie.  
Séduisante par sa fraîcheur  
Et plus encore par sa folie,  
Elle dissipa mon humeur ;  
Elle m'en parut plus jolie.  
Que son rire était enchanteur !  
Pour le coup la voilà trouvée  
La maîtresse selon mon cœur !  
Par la gaieté même approuvée,  
Ma flamme fera mon bonheur.<sup>19</sup>*

*Il y a une pause. Après quelques moments, M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT applaudit avec agitation.*

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Quels beaux mots ! Où avez-vous acquis ce talent ?

LACLOS

Vous êtes généreuse, Joséphine. Mon père m'a transmis sa passion littéraire au cours de ma jeunesse – quand j'ai l'occasion, j'écris. Je vais à Paris autant que je peux, si j'ai assez de temps entre mes fonctions militaires. Les Parisiens s'occupent beaucoup plus de la littérature que le plupart des gens qui m'entourent habituellement.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

*(désignant LACLOS et MONTALEMBERT)* Deux militaires et deux hommes de lettres à la table mais il n'y a que vous deux. Je suis en bonne compagnie.

MONTALEMBERT

Votre poème vous peint comme un éternel romantique, Pierre.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

*(à MONTALEMBERT)* N'est-il pas mieux d'être un éternel romantique qu'un éternel cynique? *(à LACLOS)* Il faut que je vous demande : qui est la femme que vous évoquez ?

MONTALEMBERT

Un beau jeune homme comme lui a certainement eu plusieurs amantes, Joséphine. J'en ai eu plusieurs au cours de ma jeunesse.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Et maintenant que tu es vieux tu n'en as qu'une.

MONTALEMBERT

Et je n'en voudrais aucune autre.

*MONTALEMBERT et M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT rient ensemble avant de se tourner vers LACLOS.*

LACLOS

Elle est une femme de mon imagination, madame. Elle n'est que le produit des années de réflexion pleines d'espoir. Je ne suis plus sûr qu'une femme aussi vertueuse et généreuse que la *Julie* décrite par Rousseau existe.

MONTALEMBERT

Attendez, Pierre ! Où est-allé l'éternel romantique qui a rédigé ce poème que nous venons d'écouter ? Je vois maintenant devant mes yeux un homme qui renonce à attendre un tel amour !

LACLOS

J'aimerais croire que l'amour innocent et pur existe toujours mais un tel amour me semble n'être qu'une fiction qui n'existe point hors des poèmes et des romans.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Est-ce que quelqu'un a brisé votre cœur, Pierre?

MONTALEMBERT

Ou est-ce qu'ils ont fêlé votre esprit?

LACLOS

À Grenoble, j'ai passé six ans en garnison. C'est là que j'ai rencontré les personnes qui enveniment l'amour.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Comment enveniment-ils l'amour, Pierre ?

LACLOS

Ils le pervertissaient, traitant les autres comme des êtres à conquérir. Ils étaient des libertins sans honte, des rapaces intellectuels qui se présentaient comme des nobles vertueux. J'avais déjà renoncé à attendre la gloire militaire mais à cause d'eux, j'ai aussi renoncé à attendre le grand amour.

*Pour quelques moments, tout est silencieux.*

MONTALEMBERT

Luttez contre eux, donc. Si vous vous opposez à leur corruption de l'amour, faites quelque chose. Mettez votre mépris en vers, faites du bruit !

LACLOS

Vous parlez de rédiger une épître contre eux?

MONTALEMBERT

Une épître, un conte, un roman – n'importe! Démasquez ces monstrueux libertins, montrez la corruption de leur esprit. Peignez à quel point une vie comprise d'une multitude de liaisons amoureuses sans lendemains peut être une vie dangereuse !

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Pour apprécier le bon, il faut premièrement répondre au mal. Lutter pour l'amour en soulignant l'inverse.

LACLOS

Mais lutter contre ce vice n'obligerait-il pas à le peindre et à produire une œuvre elle-même libertine, mes hôtes ?

MONTALEMBERT

Toute philosophie est libertinage, Pierre ; les philosophes luttent contre les normes sociales pour les faire évoluer. L'esprit des hommes ne se changera pas seul – les hommes de lettres comme nous avons le pouvoir d'influencer le cours des idées. Notre champ de bataille est le papier, notre arme la plume.

M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT

Vous êtes un écrivain de talent, Pierre. Vos mots peuvent faire la guerre aussi bien que les hommes.

*Il y a une pause. LACLOS est silencieux et pensif.*

MONTALEMBERT

Vous avez parlé de la gloire comme si elle n'était plus accessible. Peut-être que vous essayez de la trouver au mauvais endroit. Considérons cela, mon ami.

*LACLOS sourit à MONTALEMBERT et à M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT. Ils mangent pendant que le projecteur s'éteint. La scène est plongée dans l'obscurité, MARIE-SOULANGE entre, éclairée par son propre projecteur à l'avant-scène.*

MARIE-SOULANGE

Laclos l'a considéré. Il l'a considéré longuement. Au cours des trois années suivantes Laclos et le marquis de Montalembert ont travaillé sur la reconstruction du fort de la Rade, qui sera un immense succès. L'inspecteur général des fortifications, M. de Fourcroy, un vieil homme traditionnel qui luttait contre toute innovation, a dû féliciter Montalembert pour le génie de sa nouvelle fortification perpendiculaire. Laclos m'a dit que le marquis lui avait donné beaucoup de mérite, bien que Laclos ne croyait pas qu'il en méritait autant.

En plus de faire de Laclos son émule ingénieur, Montalembert le soutenait dans sa pratique de la littérature. Au cours de ses travaux à l'Île d'Aix, Laclos rédigeait petit à petit une nouvelle œuvre. Toujours inspiré par celles de Rousseau et Richardson avant lui, Laclos écrivait son propre roman épistolaire à propos des libertins grenoblois. Montalembert lui a donné deux permissions de six mois à Paris, offrant à Laclos l'occasion de se concentrer sur la rédaction de son premier roman, sinon de simplement échapper à la monotonie de l'île pour rejoindre les cercles littéraires qui fleurissaient en ville.

À la fin de son dernier congé, au milieu du mois de mars 1782, Laclos est devenu un véritable romancier en signant un contrat de publication avec un éditeur parisien, monsieur Durand Neveu. Une semaine plus tard, le *Mercure de France* annonçait la publication d'un roman qui deviendrait très populaire. Au cours des semaines suivantes, le nom de Laclos scandalisera la société française et marquera l'esprit de ses contemporains. Tout Paris parlait du capitaine Choderlos de Laclos et de ses *Liaisons Dangereuses*.

*MARIE-SOULANGE sort. La scène est plongée dans l'obscurité.*

FIN DE L'ACTE PREMIER

## ACTE II

### SCÈNE I : L'œuvre éclatante *Paris, 1782.*

#### I.1. La réception des *Liaisons dangereuses* à Paris

*La scène est éclairée, révélant plusieurs personnages. Les projecteurs sont braqués sur deux groupes de personnages. À gauche, deux Parisiens. À droite, deux Parisiennes. Pendant qu'une paire se parle, les autres personnages sur scène s'immobilisent.*

#### PARISIEN I

Quel type d'homme a pu écrire un tel roman ? Un homme pervers, sans aucun doute. Et qui est plus, un capitaine ! Il se fait passer pour un émule de Rousseau mais son roman ne possède même pas une petite partie de la sensibilité ou de la vertu de *La Nouvelle Héloïse*.

#### PARISIEN II

Peut-être, mon ami, le juges-tu trop sévèrement.

#### PARISIEN I

Peut-être, mon ami, le juges-tu trop peu ! Il a évidemment écrit *Les Liaisons dangereuses* pour servir son complot libertin. Le vicomte de Valmont ? Ce n'est qu'un pseudonyme du capitaine de Laclos.

#### PARISIEN II

Crois-tu donc que Saint Preux soit un pseudonyme de Rousseau ? N'est-il pas possible que les romanciers existent hors de leurs romans ?

#### PARISIEN I

Mais les intrigues viennent de l'esprit de l'auteur ! Un romancier qui invente des personnages vertueux doit être vertueux d'esprit. Un romancier qui invente des personnages pervers doit être pervers d'esprit. C'est simple, mon ami.

#### PARISIEN II

Si un évêque peut parler du diable sans le servir, n'est-il pas possible qu'un romancier crée des personnages vicieux sans être vicieux lui-même ?

#### PARISIEN I

Tu luttas fortement pour sa vertu – comment sais-tu que Laclos n'est pas un libertin ?

#### PARISIEN II

Comment sais-tu qu'il en est un ? As-tu lu le deuxième titre du roman ? *Lettres recueillies dans une société particulière et publiées pour l'instruction de quelques autres*. Peut-être est-il un moraliste plutôt qu'un libertin...

PARISIEN I

Un moraliste ? Hé bien ! Peut-être qu'il n'est pas lui-même un Valmont, mais il n'est point un moraliste, j'en suis sûr ! Quel genre de moraliste viserait à scandaliser tout Paris ?

*PARISIEN I et PARISIEN II s'immobilisent. Deux femmes se mettent à bouger.*

PARISIENNE I

*Vous connaissez bien ce grand monsieur maigre et jaune en habit noir, qui vient souvent chez moi ? Je n'y suis plus pour lui. Si j'étais seule avec lui, j'aurais peur.<sup>20</sup> Ce libertin sans honte, il n'est qu'un dévoileur, trouvant ses plaisirs en révélant les secrets qu'il découvre.*

PARISIENNE II

Avez-vous peur qu'il découvre quelques-uns de vos secrets, madame ? J'avais pensé qu'il n'était qu'un bel esprit de province, toujours galant et généreux. Il m'a trompée, le rusé !

PARISIENNE I

Laclos est un monstre, si on me demande mon opinion. *Les Liaisons dangereuses* ? un crime de lèse-humanité ! Il insulte les femmes – l'amour même – en créant une femme vertueuse et angélique pour pouvoir la tuer ! Et le personnage de madame de Merteuil ? Elle n'est point une *femme* non plus – notre sexe ne se conduit point comme cela.

PARISIENNE II

Toutes les femmes ne sont pas des Tourvel, madame. (*à voix basse*) Connaissez-vous la marquise de Guignon ? C'est elle qui est la véritable Merteuil, je n'en ai aucun doute ! Je l'ai vue avec Laclos plusieurs fois en ville.

PARISIENNE I

Pourquoi êtes-vous aussi suspicieuse des autres, madame ? On vous a souvent vue avec lui en ville.

PARISIENNE II

Mais madame de Guignon parle trop peu. Les personnes qui parlent le moins cachent le plus, après tout !

PARISIENNE I

Vous ne cachez rien, donc.

*Tous les personnages sur scène se mettent à bouger. Certains sortent en murmurant. LACLOS et NEVEU entrent du côté jardin. Les autres les regardent, quelques-uns plus discrètement que d'autres.*

## I.2. La promenade avec Neveu

NEVEU

C'est étrange, n'est-ce pas, de se coucher un inconnu pour se réveiller une célébrité ?

*LACLOS salue quelques femmes qui lui tournent le dos, offensées.*

LACLOS

Je ne crois pas que ce soit de la célébrité, monsieur Neveu.

NEVEU

Bien sûr que c'est la célébrité, capitaine ! Tout Paris s'occupe de vous, on ne parle de rien d'autre hors de vous et de votre roman. Le nom de Laclos est sur la langue de chaque Parisien !

*D'autres personnages sortent quand LACLOS et NEVEU approchent.*

LACLOS

Et il me semble qu'ils n'aiment pas le goût.

NEVEU

Les grands hommes comme vous suscitent toujours des critiques, capitaine. Ils sont intimidés par votre succès incontestable. Seulement quelques semaines se sont passées depuis la publication et on a presque épuisé les 2 000 exemplaires ! Nous aurons sans doute besoin de renouveler le contrat – quel immense succès ! (*Il rit*).

LACLOS

Ils me regardent comme une bête exotique, comme si j'étais un rhinocéros à la ménagerie royale de Versailles. Regardez-les, monsieur ! S'ils ne sont pas dégoûtés, ils ont peur de moi. La célébrité dont vous parlez me semble être plutôt une punition qu'un prix. Je comprends maintenant pourquoi Rousseau s'est caché des yeux perçants du public !

NEVEU

Vous avez maintenant la renommée, capitaine, voilà ce qui est important – Paris lira tout ce que vous écrirez ! Je ne serais pas surpris que des figurines de *Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuse* soient vendues dans la rue dans les prochains jours !

LACLOS

Vous pensez toujours comme un éditeur, monsieur. C'est ma vie, mon nom, ternis pour toujours.

NEVEU

Pourquoi dites-vous ternis ? Vous avez un véritable pouvoir, Laclos – et pourquoi ? Parce que vous avez maintenant une voix. Un homme qui possède une voix peut réformer

l'esprit public ; il peut tout changer. Voilà le pouvoir, Laclos. Ce n'est plus à Versailles, c'est aux hommes comme vous.

*LACLOS et NEVEU sont abordés par un jeune homme avec un gros sac.*

#### LE COURRIER

Capitaine Choderlos de Laclos ?

*LACLOS fait un signe de tête affirmatif. LE COURRIER fouille dans son sac. Il donne à Laclos une lettre.*

Bonne journée, messieurs.

*LE COURRIER sort.*

#### NEVEU

Une lettre de l'un de vos enthousiastes, capitaine ? La première de nombreuses à venir, j'en suis sûr !

*LACLOS observe la lettre.*

#### LACLOS

Ce n'est pas d'un enthousiaste, monsieur – c'est d'une amie de la famille. Excusez-moi.

*LACLOS sort.*

#### NEVEU

*(il crie à LACLOS)* Jouissez de votre nouvelle renommée, capitaine, ne la fuyez plus ! À bientôt !

*NEVEU sort, suivi par tous les autres personnages sur scène.*

### I.3. Les correspondances

*LACLOS est seul sur scène, assis derrière un bureau à l'avant-scène du côté cour. À la main, la lettre. Il respire bruyamment avant de l'ouvrir. Il lit le contenu à haute voix.*

#### LACLOS

*Je ne suis pas surprise qu'un fils de M. de Choderlos écrive bien. L'esprit est héréditaire dans sa famille ; mais je ne puis le féliciter d'employer ses talents, sa facilité, les grâces de son style, à donner aux étrangers une idée si révoltante des mœurs de sa nation et du goût de ses compatriotes.<sup>21</sup>*

*Au cours de la lecture suivante, un projecteur éclaire lentement une femme au centre, M<sup>ME</sup> RICCOBONI. Elle rejoint LACLOS, lisant ses propres mots avec lui. Quand elle est complètement éclairée, elle prend la parole seule.*

#### LACLOS & M<sup>ME</sup> RICCOBONI

*Un écrivain distingué, comme M. de Laclos, doit avoir deux objets en se faisant imprimer, celui de plaire, et celui d'être utile. En remplir un, ce n'est pas assez pour un homme honnête. On n'a pas besoin de se mettre en garde contre des caractères qui ne peuvent exister, et j'invite M. de Laclos à ne jamais orner le vice, des agréments qu'il a prêtés à Mme de Merteuil.<sup>22</sup> Votre très humble et très obéissante servante, Mme. Riccoboni.*

*LACLOS et M<sup>ME</sup> RICCOBONI sont isolés par leurs propres feux, faisant face aux spectateurs. Ils lisent à voix haute leurs lettres sans aucune connaissance de la présence de l'autre. Pendant que le destinataire parle, le destinataire lit la lettre.*

#### LACLOS

*Monsieur de Laclos remercie, bien sincèrement, Madame Riccoboni, de la bonté qu'elle a eue de lui faire parvenir son avis sur l'ouvrage qu'il vient de faire paraître. Il lui doit bien plus de remerciements encore, de l'indulgence qu'elle a portée dans son jugement littéraire : mais il la supplie de lui permettre quelques réclamations sur la sévérité avec laquelle elle a jugé la morale de l'Auteur.*

*M. de L. commence par féliciter Mme R. de ne pas croire à l'existence des femmes méchantes et dépravées. Pour lui, éclairé par une expérience plus malheureuse, il assure avec chagrin, mais avec sincérité, qu'il ne pourrait effacer aucun des traits qu'il a rassemblés dans la personne de Mme de Merteuil, sans mentir à sa conscience, sans taire au moins, une partie de ce qu'il a vu. Serait-ce donc un tort d'avoir voulu, dans l'indignation de ces horreurs, les dévoiler, les combattre, et peut-être en prévenir de semblables ? [...]*

*M. de L. n'en sent pas moins que les regards peuvent être blessés de quelques-uns des tableaux qu'il n'a pas craint de présenter : mais son premier objet était d'être utile, et ce n'est que pour y parvenir qu'il a désiré de plaire.<sup>23</sup>*

#### M<sup>ME</sup> RICCOBONI

*Vous êtes bien généreux, Monsieur, de répondre par des compliments si polis, si flatteurs, si spirituellement exprimés, à la liberté que j'ai osé prendre d'attaquer le fond d'un ouvrage dont le style et les détails méritent tant de louanges. [...] C'est en qualité de femme, Monsieur, de Française, de patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon cœur blessé du caractère de Mme de Merteuil. Si, comme vous l'assurez, ce caractère affreux existe, je m'applaudis d'avoir passé mes jours dans un petit cercle, et je plains ceux qui étendent assez leurs connaissances pour se rencontrer avec de pareils monstres. [...] J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentiments qui vous sont dus.<sup>24</sup>*

LACLOS

*C'est encore moi, Madame, et je crains bien que vous ne me trouviez importun. [...] Mais, dites-vous, vous êtes femme et Française ! Hé bien ! ces deux qualités ne m'effraient point. Je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour ne pas redouter ce tribunal.*

*On insiste, et l'on me demande, Mme de Merteuil a-t-elle jamais existé ? Je l'ignore. Je n'ai point prétendu faire un libelle. Mais quand Molière peignit le Tartufe, existait-il un homme qui, sous le manteau de la Religion, eût entrepris de séduire la mère dont il épousait la fille ; de brouiller le fils avec le père ; d'enlever à celui-ci sa fortune ; et de finir par se rendre le délateur de sa victime, pour échapper à ses réclamations ? Non sans doute, cet homme n'existait pas : mais vingt, mais cent hypocrites avaient commis séparément de semblables horreurs : Molière les réunit sur un seul d'entr'eux, et le livra à l'indignation publique. [...]*

*Soyez donc, Madame, femme et Française ; chérissez votre sexe et votre patrie, qui tous deux doivent s'honorer de vous posséder ; j'y trouverai un motif de plus de désirer votre suffrage, mais non une raison nouvelle pour ne pas l'obtenir. J'ai l'honneur d'être, Madame.<sup>25</sup>*

M<sup>ME</sup> RICCOBONI

*Me croire dispensée de vous répondre, Monsieur. [...] Vous avez la fantaisie de me persuader, même de me convaincre par vos raisonnements, qu'un livre, où brille votre esprit, est le résultat de vos remarques et non l'ouvrage de votre imagination. [...] Oui sans doute, Monsieur, on a montré avant vous des monstres détestables, mais leur vice est puni par les Lois. Tartufe, que vous chargez à tort d'un désir incestueux, est un voleur adroit, mis à la fin de la pièce entre les mains de la Justice. Molière a dû rassembler des traits frappants sur ce personnage, le théâtre exigeant une action vive et pressée. [...]*

*Malgré tout votre esprit, malgré toute votre adresse à justifier vos intentions, on vous reprochera toujours, Monsieur, de présenter à vos Lecteurs une vile créature, appliquée dès sa première jeunesse à se former au vice, à se faire des principes de noirceur, à se composer un masque pour cacher, à tous les regards, le dessein d'adopter les mœurs d'une de ces malheureuses que la misère réduit à vivre de leur infamie. [...]*

*Vous avez tant de facilité, Monsieur, un style si aimable, pourquoi ne pas les employer à présenter des caractères que l'on désire d'imiter ? [...] Changez de système, Monsieur, ou vous vivrez chargé de la malédiction de la moitié du monde, excepté de la mienne pourtant : car je vous pardonne de tout mon cœur, et je vous excuserai même, autant que je le pourrai, sans me faire arracher les yeux. J'ai l'honneur d'être, Monsieur.<sup>26</sup>*

LACLOS

*[...] Qui osera se croire le talent nécessaire pour peindre les femmes dans tous leurs avantages ! pour rendre comme on le sent, et leur force, et leurs grâces, et leur courage, et même leurs faiblesses ! toutes les vertus embellies ! jusqu'aux défauts devenus séduisants ! la raison sans raisonnement, l'esprit sans prétentions, l'abandon de la tendresse et la réserve de la modestie, la solidité de l'âge mûr et l'enjouement*

*folâtre de l'enfance ! Que sais-je...Mais surtout comment ne pas laisser là le tableau, pour courir après le modèle. Rousseau osa fixer Julie ; il essaya de la peindre : il porta l'enthousiasme jusqu'au délire, et vingt fois cependant il resta au-dessous de son sujet.*

*[...] Quelle main ne sera pas tremblante ? Quels yeux ne seront point troublés...? Et, si cet homme impassible existe, par là même il ne sera qu'une image imparfaite. [...] J'ai l'honneur d'être.<sup>27</sup>*

*(M<sup>ME</sup> RICCOBONI est silencieuse.)*

*[...] Il me semble que votre silence me donne le droit de poursuivre, et j'en profite pour éclaircir les objets qui me restent à traiter avec vous.*

*[...] Je me permets, à mon tour, une observation sur ce que vous me dites de cette pièce ; c'est que Tartufe n'est point puni par les Lois, mais par l'autorité. Je fais cette remarque, parce qu'il me semble le droit du Moraliste, soit Dramatique soit Romancier, ne commence qu'où les Lois se taisent. [...] C'est qu'en effet les hommes une fois rassemblés en société, n'ont droit de se faire justice que des délits que le Gouvernement ne s'est pas chargé de punir. Cette justice du Public est le ridicule pour les défauts, et l'indignation pour les vices. [...]*

*Les mœurs que j'ai peintes ne sont pourtant pas, Madame, celles de ces malheureuses que la misère réduit à vivre de leur infamie : mais ce sont celles de ces femmes, plus viles encore, qui savent calculer ce que le rang ou la fortune leur permettent d'ajouter à ces vices infâmes ; et qui en redoublent le danger par la profanation de l'esprit des grâces. Le tableau en est attristant, je l'avoue, mais il est vrai ; et le mérite que je reconnais à tracer des sentiments qu'on désire d'imiter, n'empêche pas, je crois, qu'il ne soit utile de peindre ceux dont on doit se défendre. [...] J'ai l'honneur d'être.<sup>28</sup>*

M<sup>ME</sup> RICCOBONI

*Avec de l'esprit, de l'éloquence et de l'obstination, on a souvent raison, Monsieur, ou du moins on réduit au silence, les personnes qui n'aiment ni à dissenter, ni à soutenir leur opinion avec trop de chaleur. Permettez-moi donc de terminer une dispute dont nos derniers neveux ne verraient pas la fin si elle continuait. Le brillant succès de votre livre doit vous faire oublier ma légère censure. Parmi tant de suffrages, à quoi vous servirait celui d'une cénobite ignorée ? Il n'ajouterait point à votre gloire. Dire ce que je ne pense pas me paraît une trahison, et je vous tromperais en feignant de me rendre à vos sentiments. Ainsi, Monsieur, après un volume de lettres, nous nous retrouverions toujours au point d'où nous sommes partis. J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante.<sup>29</sup>*

*Le projecteur sur M<sup>ME</sup> RICCOBONI s'éteint. LACLOS soupire. Il commence à sortir de la scène mais il est interrompu par LE COURRIER qui entre du côté cour.*

LE COURRIER

Bonjour, capitaine. Une dernière.

*Il donne à LACLOS une lettre. LACLOS le remercie avant de reprendre sa place derrière son bureau.*

Vous êtes un homme populaire, il me semble.

LACLOS

Ce n'est pas le mot que j'utiliserais. Merci, cousin.

*LE COURRIER sort. LACLOS observe la lettre. Elle n'est pas cachetée de la même façon que les missives de M<sup>ME</sup> RICCOBONI. Il ouvre la lettre et un nouveau projecteur s'allume au centre, éclairant un vieil homme sous les drapeaux, grêlé par les années de service militaire, M. DE SÉGUR. Tout comme M<sup>ME</sup> RICCOBONI, M. DE SÉGUR ne s'adresse jamais à LACLOS directement.*

M. DE SÉGUR

Capitaine Choderlos de Laclos. Le ministère a appris la nouvelle que votre congé de six mois à Paris touche à sa fin. Votre présence à l'Île d'Aix ne sera plus requise ; le marquis de Montalembert a été déjà notifié. Au lieu de retourner à l'île, c'est la décision du ministère que vous rejoindrez en toute hâte le régiment de Toul stationné à Brest. Il est exigé que vous occupiez vos fonctions militaires au lieu de composer des ouvrages indignes d'un officier ; ce serait sage de laisser vos pensées perverses et vos aspirations littéraires à Paris pour que vous puissiez retrouver l'esprit militaire d'un soldat vertueux et honorable. Votre ministre de la guerre, le maréchal de Ségur.

*Un deuxième projecteur s'allume au centre à côté de M. SÉGUR, éclairant maintenant MONTALEMBERT. Malgré leur proximité, les deux hommes n'interagissent point. Le projecteur qui éclaire LACLOS s'éteint.*

MONTALEMBERT

Permettez-moi, s'il vous plaît, ministre, de prendre la défense du sieur de Laclos, cet officier *de la première intelligence*<sup>30</sup> qui mérite des louanges pour ses travaux sur la reconstruction du fort de la Rade. Il faut que je vous informe *que les connaissances que le sieur de Laclos a acquises dans ce genre de travail, auquel il a été employé jusqu'à présent, l'y rendent infiniment précieux qu'il est l'âme de tout ce qui s'exécute, qu'il est sur les lieux un autre lui-même, et qu'enfin un tel officier ne peut se remplacer, puisqu'à intelligence égale tout autre aurait besoin de plusieurs années pour acquérir les mêmes connaissances... Il n'y a que le cas où sa compagnie s'embarquerait ou recevrait une destination de guerre, auquel cas le sieur de Laclos serait lui-même jaloux de la suivre.*<sup>31</sup> Je vous prie, maréchal, de permettre à Monsieur de Laclos, mon collaborateur, de retourner au travail de fortification à l'Île d'Aix au lieu de rejoindre sa compagnie à Brest. Votre humble compatriote, le marquis de Montalembert.

M. DE SÉGUR

Je vous remercie, marquis, pour votre correspondance en ce qui concerne l'utilité du sieur de Laclos à l'Île d'Aix. Pour le moment, le ministère permettra à Monsieur de Laclos de vous rejoindre ; *mais je vous préviens qu'il est indispensable que le sieur de Laclos*

*s'occupe promptement à mettre un des officiers, qu'il a avec lui, à même de les remplacer, afin que rien ne s'oppose à ce qu'il aille reprendre son service avec sa troupe, à la première occasion qui pourra l'exiger. Je le lui signifie et vous prie d'y tenir la main.*<sup>32</sup> Votre humble compatriote, le maréchal de Ségur, ministre de la guerre.

*Tous les projecteurs s'éteignent. MARIE-SOULANGE entre à l'avant-scène, éclairée par son propre projecteur.*

#### MARIE-SOULANGE

Laclos a compris ce que le maréchal de Ségur voulait. Le ministre était un homme discipliné, rigoureux et orgueilleux ; il ne s'intéressait point à la durée du congé de Laclos – il voulait le punir. Il se fâchait qu'un officier qui porte le titre de Capitaine porte aussi le titre d'auteur *des Liaisons dangereuses*. En cachant le capitaine à Brest, le maréchal espérait que le nom de Laclos et son œuvre éclatante seraient oubliés. Brest ou l'Île d'Aix, n'importe quel lieu serait mieux que Paris.

Laclos n'était pas fâché de la lettre du ministre ; en fait, il était surpris qu'elle ne soit pas venue plus tôt. Il est parti le lendemain pour l'Île d'Aix. La monotonie de la vie à l'île, autrefois ressentie comme un fléau, semblait maintenant être une oasis tranquille, loin des regards réprobateurs des Parisiens. Cependant, il ne resterait pas à l'île longtemps. La menace d'une attaque de la flotte anglaise s'était dissipée, et ni la présence de Laclos, ni la force de la garnison ne seraient plus exigées à l'île. Par conséquent, Laclos serait affecté à La Rochelle, chargé de construire les bâtiments de l'Arsenal. La Rochelle. La même ville où sa carrière militaire avait commencé était aussi la ville où il rencontrerait son grand amour. Quelques-uns en parleraient comme d'une coïncidence, mais Laclos l'appellera le destin.

*MARIE-SOULANGE sort.*

### SCÈNE II : Le retour à La Rochelle *La Rochelle, 1782.*

#### II.1. Les Rochelais

*La scène est éclairée. Il y deux pêcheurs sur scène, un plus vieux que l'autre, qui sont en train de dénouer leurs filets.*

#### ROCHELAIS I

La prochaine fois que je dis « À gauche », tu vas à gauche !

#### ROCHELAIS II

Crois-tu que ces nœuds sont ma faute ? Si je me souviens correctement, cousin, tu n'as pas bien dénoué nos filets ce matin ; toute cela est de ta faute !

#### ROCHELAIS I

Bricon !

ROCHELAIS II

Pautonier !

*Les ROCHELAIS I & II se regardent avant de rire. Ils continuent à dénouer les filets.*

ROCHELAIS II

As-tu vu monsieur Gourmier ce matin ? C'est rare de le voir ces temps-ci.

ROCHELAIS I

Parles-tu du grand homme mince, presque chauve, au visage émacié ?

ROCHELAIS II

C'est lui, le financier ! On dit qu'il vient d'acheter une maison à Paris...

ROCHELAIS I

Hé bien ! ce n'est pas mon affaire, et ce n'est pas la tienne non plus, Bertrand. Laisse monsieur Gourmier faire ce qu'il veut.

ROCHELAIS II

Il n'est plus content à La Rochelle, évidemment. Il doit fuir à Paris pour nous échapper ! Notre ville est devenue trop petite pour lui.

ROCHELAIS I

Ce n'est pas une surprise ; c'est ce que les financiers de La Rochelle font, cousin. Ils font fortune dans le commerce du poisson pour pouvoir fuir à Paris ou à Versailles où ils achètent ce qui est exigé pour se faire passer des nobles. Ils étalent leur fortune pour mieux jouir de leur condition. Monsieur Gourmier n'est pas le premier et il ne sera pas le dernier. Je ne trouve donc aucune raison de m'en plaindre.

ROCHELAIS II

Pourquoi veulent-ils devenir les nobles ? Eh ? Ce ne sont que des enfants gâtés qui ne savent rien faire que consommer. Nous – nous subvenons aux besoins de la ville ! Nous apportons à La Rochelle ! Néanmoins les nobles s'asseyaient dans leurs hôtels, vêtus en robes de soie, méprisant les gens estimés inférieurs parce qu'ils travaillent pour vivre.

ROCHELAIS I

Je préférerais les robes de soie à ces filets trempés...

ROCHELAIS II

Personne n'est plus content de ce qu'il a ; ils veulent plus, toujours plus ! Regarde-moi ! Je suis pêcheur, comme mon père avant moi et son père avant lui. Je n'en ai aucune honte ! Mais les autres veulent être quelque chose d'autre, veulent un métier plus *digne* que celui de leurs parents. Je n'essayerai jamais d'être quelque chose que je ne suis pas.

ROCHELAIS I

Tu es un homme de qualité, mon ami.

ROCHELAIS II

Te souviens-tu de monsieur Duperré, le receveur de taille ? Voici un homme de qualité, que Dieu ait son âme ! Aisé mais néanmoins honnête, toujours entouré de sa famille et non de ses richesses. Il était un Rochelais jusqu'à la moelle ! Mais ce monsieur Gourmier ne s'occupe de personne sauf de lui-même, le fripon ! (*à un monsieur Gourmier imaginaire*) Jouissez de vos nouveaux amis en ville qui seront aussi égocentriques que vous, Gourmier. Bon débarras !

*ALQUIER entre.*

ALQUIER

Une belle prise aujourd'hui, cousins?

ROCHELAIS I

Ce serait mieux si nos filets ne s'étaient pas si emmêlés, monsieur Alquier.

ALQUIER

Quel ennui! J'offrirais mon aide mais il faut que j'accueille un invité réputé !

ROCHELAIS I

Ce n'est pas monsieur Gourmier, j'espère.

ALQUIER

Monsieur Gourmier – réputé ? (*Il rit*)

ROCHELAIS II

C'est qui donc?

ALQUIER

Je viens d'accueillir le capitaine Choderlos de Laclos.

ROCHELAIS II

Laclos, vous dites?

ALQUIER

Bien oui, le nom de Laclos est familier ; il est un romancier renommé !

ROCHELAIS II

Je ne me souviens pas d'un romancier, monsieur Alquier. Le Laclos dont je me souviens était un jeune soldat généreux, ici en garnison au cours de la guerre de Sept Ans. Il rendait souvent visite aux villageois ; il venait quelques fois à ce dock même pour me parler des poissons et des filets, ce qui ne l'intéressait point, j'en suis sûr.

ALQUIER

Ce serait une forte coïncidence si c'est le même homme ; je peux au moins lui demander. Bonne chance avec tes filets, cousins!

*ALQUIER sort.*

ROCHELAIS II

J'aimerais le voir, encore une fois, si c'est bien le Laclos dont je me souviens. Quel esprit il avait !

ROCHELAIS I

Crois-tu vraiment qu'il se souviendrait de toi, Bertrand?

ROCHELAIS II

Eh ? Je suis mémorable !

ROCHELAIS I

Peut-être qu'il se souviendra de l'homme bavard qui empeste le poisson.

ROCHELAIS II

Je serais donc mémorable, tout de même !

ROCHELAIS I

Bricon.

ROCHELAIS II

Pautonier.

*Les deux rient ensemble et ils continuent à dénouer leurs filets noués. Le projecteur s'éteint.*

## **II.2. Le retour**

*Plusieurs personnages (les marchands, les négociants, etc.) sont sur scène. ALQUIER est à l'avant-scène, au côté jardin. Il converse avec quelques personnages. LACLOS entre du côté cour. Il est rapidement accueilli par ALQUIER.*

ALQUIER

Capitaine Choderlos de Laclos?

LACLOS

Monsieur Alquier, je présume; enchanté.

ALQUIER

C'est un véritable plaisir de vous accueillir à La Rochelle.

LACLOS

Et c'est un plaisir d'y revenir. Êtes-vous le commandant de la garnison?

ALQUIER

*(il rit)* Oh ! je ne suis pas un officier, capitaine ; je préfère me battre au tribunal.

LACLOS

Excusez-moi, monsieur ; je suis devenu accoutumé à être accueilli par les officiers.

ALQUIER

Sans offense, capitaine. Vous rencontrerez le commandant, aide-major Poirier, demain matin.

*Les deux marchent ensemble, saluant les personnages sur scène quand ils s'en approchent.*

LACLOS

Vous avez insinué que vous êtes avocat, monsieur Alquier?

ALQUIER

Avocat au présidial – mais je serai le maire de la ville un jour, je vous en donne ma parole !

LACLOS

*(d'un ton taquin)* Les avocats sont-ils ceux qui accueillent habituellement les étrangers ?

ALQUIER

Je me suis proposé pour vous accueillir, capitaine – ce n'est pas chaque jour qu'on a l'occasion de rencontrer un homme aussi influent que vous. Et un romancier célèbre, rien de moins que ça !

LACLOS

J'avais espéré que ma nouvelle réputation ne se serait pas encore propagée jusqu'ici. Je viens d'échapper à la surveillance des Parisiens...

ALQUIER

Vous ne trouverez aucune surveillance ici, capitaine ; les scandales ne sont pas rares à La Rochelle ! L'apparition des *Liaisons dangereuses* n'était qu'un scandale parmi plusieurs – et selon les Rochelais qui n'ont pas lu votre roman, le nom de Laclos ne leur fait penser qu'à un jeune soldat généreux.

*LACLOS rit.*

C'était vraiment vous, donc, ce jeune soldat ? Un pêcheur m'a raconté cette histoire mais j'ai pensé qu'il confondait avec quelqu'un d'autre !

LACLOS

C'était Bertrand, avec qui vous avez parlé ? Je suis surpris qu'il se souvienne de moi.

ALQUIER

Je suis surpris que vous vous souveniez de lui, capitaine !

LACLOS

Quand vous passez assez de temps au sein d'une seule ville, ses habitants vous font une forte impression. (*pause*) Il devrait avoir presque soixante ans maintenant...

ALQUIER

Soixante-deux, en fait ; il est aussi têtu qu'auparavant. Vous étiez donc stationné ici au cours de la guerre de Sept Ans, comme il a attesté ?

LACLOS

Pour presque une année entière.

ALQUIER

J'étais prêt à vous montrer la ville, mais il me semble qu'une telle visite serait désormais inutile ! Vous souvenez-vous de notre théâtre ? Il y a deux ans que Billaud-Varenes y a monté une comédie intitulée *La femme comme il n'y en a point* – ce n'était qu'une moquerie prolongée et sévère des dames rochelaises. Cette pièce, voici un vrai *scandale*, capitaine. Auprès d'elle, votre roman est innocent !

*Deux femmes croisent LACLOS et ALQUIER. Les hommes les saluent.*

ALQUIER

Et notre Académie ! Vous êtes sans doute au courant de l'Académie renommée de la Rochelle, capitaine ! Nous aimerions vous y voir un jour, les autres membres et moi. Un homme de votre sensibilité et expérience aura beaucoup à nous dire.

LACLOS

(*Enthousiasmé*) Ce serait un honneur d'assister à une séance de l'Académie des Belles-Lettres, merci monsieur !

ALQUIER

Quel plaisir ! J'ai le pressentiment que nous serons de bons compagnons, capitaine. Mais peut-être que je vais trop vite ; excusez, s'il vous plaît, mon impatience !

LACLOS

Vous n'avez pas besoin d'excuser un enthousiasme que nous partageons, monsieur !

ALQUIER

D'accord, mon ami ! Mais il faut que nous refouillions notre impatience pour l'instant ; je dois avant tout vous montrer où vous résidez.

*Ils continuent à marcher.*

La maison dans laquelle vous habiterez est une des plus belles de la ville, capitaine, réservée pour les invités les plus honorés. Elle est sur la rue Saint-Antoine, séparée d'un hôtel par un jardin luxuriant. (*à voix basse*) Il y a un petit secret qui joint les deux édifices que je pourrai vous révéler lorsque nous l'approcherons ! (*à voix normale*) Vous voyez la rue Dauphine par la fenêtre de la maison, mais je crois que vos yeux ne sont pas occupés par les affaires de la rue...

LACLOS

Qu'insinuez-vous, Alquier?

ALQUIER

Votre voisine – qui occupe l'hôtel voisin – est la plus belle des Rochelaises. Elle est jeune, ayant les cheveux bruns, les joues roses et les yeux qui dévoilent son esprit vif et qui enchantent tous ceux qui la voient.

LACLOS

Une véritable enchanteresse, il me semble...

ALQUIER

Elle n'est qu'une belle femme vertueuse et honnête, capitaine. Sa présence seule enchante ; c'est sans doute une des raisons pour lesquelles le salon qu'elle tient est estimé l'un des meilleurs qu'offre La Rochelle ! Peut-être que nous pourrions trouver l'occasion d'y assister dans les prochains jours, si cela vous plaît.

LACLOS

(*amicalement*) Pourquoi pas aujourd'hui, monsieur? Trop de temps a passé depuis que j'ai fréquenté un salon hors de Paris.

ALQUIER

*Pourquoi pas aujourd'hui* – quel génie, capitaine ! Suivez-moi, s'il vous plaît. À la rue Saint-Antoine !

*LACLOS et ALQUIER sort. Le projecteur s'éteint.*

### SCÈNE III : L'hôtel Duperré *La Rochelle, 1782.*

#### **III.1. Les habitués du salon**

*MARIE-SOULANGE entre à l'avant-scène, éclairée par son propre projecteur.*

MARIE-SOULANGE

Je suis une Rochelaise. Et fière de l'être. J'ai hérité cette fierté de mon père, qui m'a souvent dit : *Il y a deux choses que personne ne peut te voler, ma chère : ta famille et ton identité.* Je l'ai cru de tout cœur, ce qui a aggravé mon chagrin quand Dieu a pris l'âme de mon père. Notre père décédé, mon frère aîné a repris son poste de receveur de tailles

au meilleur de ses compétences. Notre mère était accablée, non seulement de chagrin, mais aussi par la besogne d'élever toute seule leurs vingt-deux enfants. Pour l'aider, je m'occupais, à sa place, du rôle d'hôtesse de l'hôtel que mon père avait acheté en 1769 : le salon Duperré. Un jour, par un coup du destin, un homme grand et beau – un capitaine, un romancier célèbre – a assisté à une séance de notre salon. C'est ici que son histoire devient *notre* histoire...

*MARIE-SOULANGE sort et la scène est éclairée. Une Marie-Soulange plus jeune, M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ, âgée d'environ vingt-deux ans, entre. Il y a plusieurs discussions qui se déroulent sur scène dont on n'entend que les murmures. Quelques-unes sont animées par deux participants, les autres par plusieurs. Une première discussion entre deux habitués devient intelligible.*

#### HABITUÉ I

Je ne veux pas dire que le roi devrait nous servir ; ce que je crois est qu'il devrait *s'enquérir* de nous, du bien-être des Français. Le Roi soleil, par exemple, il ne pensait qu'à lui-même, abusant de sa souveraineté et, par extension, de son peuple. Et Louis XVI n'est pas mieux.

#### HABITUÉ II

Le roi devrait gouverner pour le bonheur du peuple, non pour lui-même ; vous avez raison, monsieur. Mais, quoi qu'il fasse, il est néanmoins le souverain désigné par Dieu...

#### HABITUÉ I

Et si Dieu n'existe pas ? Pourquoi donc permettons-nous au roi de faire ce qu'il veut ? En qualité de tête, il possède l'esprit ; en qualité de corps, c'est nous, le peuple, qui possède la force !

*L'HABITUÉ II semble un peu choqué par ses mots.*

Excusez-moi, monsieur, si je suis allé trop loin. Vous voyez, j'aimerais voir un système dans lequel le souverain est une partie du peuple, non séparé. Je veux un souverain qui lutte pour la croissance de son peuple, qui nous protège.

#### HABITUÉ II

Comme Jésus-Christ et ses agneaux ?

#### HABITUÉ I

Pourquoi pas ? Si le roi est le candidat retenu de Dieu – le Dieudonné, si vous voulez – mis au sein de l'humanité pour les gouverner, n'aurait-il pas les mêmes responsabilités que le Christ ?

#### HABITUÉ II

Un berger altruiste qui guide son troupeau, qui s'occupe premièrement d'eux —

### HABITUÉ I

— pour qui chaque homme est un enfant de Dieu, pour qui tous sont égaux.

### HABITUÉ II

Pour qui tous sont égaux...

*La discussion entre HABITUÉ I et HABITUÉ II s'assourdit. Une deuxième discussion entre trois habituées devient intelligible.*

### HABITUÉE I

Avez-vous jamais entendu la harpe jouée par une Autrichienne ? Mon époux et moi avons séjourné à Vienne la semaine dernière et nous avons eu l'occasion d'écouter une harpiste suisse extrêmement douée. Je ne me souviens plus de son nom, malheureusement.

### HABITUÉE III

Pensez-vous qu'elle en jouait mieux que la reine ?

### HABITUÉE I

Je n'ai pu en avoir encore l'occasion d'entendre la musique de Marie-Antoinette mais, cela dit, il est difficile d'imaginer une harpiste ayant plus de talent que cette Autrichienne ! Ses doigts coulaient comme une rivière sur les cordes. Même les sourds apprécieraient son talent ; c'était un spectacle aussi visuel qu'auditif.

### HABITUÉE III

Tout le monde a la manie de la harpe. Je ne comprendrai jamais cette obsession. Donnez moi la mandore, le clavecin, le luth !

### HABITUÉE II

Vous les préférez parce que vous en jouez, madame.

### HABITUÉE III

Nous écoutions divers instruments au salon et en ville. Il me semble que, depuis quelques temps, nous ne voulions écouter que de la harpe, que nous ne nous occupons que de la harpe ! Je n'aurais pas appris jouer des autres instruments si j'avais su qu'ils deviendraient aussitôt désuets !

### HABITUÉE II

Vos talents musicaux ne sont pas gâtés par la popularité de la harpe ; j'aimerais vous écouter jouer un jour, madame.

### HABITUÉE I

Peut-être que vous pourriez même apprendre à jouer de la harpe...

*La discussion entre les trois HABITUÉES s'assourdit. LACLOS et ALQUIER entrent. Les discussions continuent sans être interrompues. ALQUIER présente LACLOS à quelques*

*habitués. Petit à petit, les habitués entourent les nouveaux arrivés. Une troisième discussion entre deux autres habitués devient intelligible.*

#### HABITUÉ III

Si vous me demandez, l'idée de monter au ciel à l'aide d'un ballon ne montre que de la folie. C'est dangereux et blasphématoire ce que Pilâtre de Rozier vise à faire. Si Dieu avait voulu nous voir prendre le frais, il nous aurait donné des ailes !

#### HABITUÉ IV

Croyez-vous que ce soit vraiment blasphématoire, cette invention du ballon? Nous n'avons point de nageoires ; néanmoins, à l'aide des bateaux nous nous sommes rendus maîtres de la mer. Pourquoi ne pas se rendre maître du ciel sans avoir d'ailes ?

#### HABITUÉ III

Votre argument est honnête, monsieur. Mais les humains peuvent nager, vous voyez ; nous n'avons pas besoin des bateaux pour traverser la mer. Personne, cependant, n'a jamais volé. C'est du sacrilège, pénétrer le ciel, cet espace qui est réservé à Dieu et à ses anges.

#### HABITUÉ IV

Vous parlez de sacrilège, mon ami, mais si nous avons construit un appareil tel que le ballon, cela signifie que Dieu nous a donné les compétences requises pour le construire. Donc, si nous nous privions du ciel, dénierions-nous ce don divin?

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ s'approche des deux habitués.*

#### HABITUÉ IV

Qu'en pensez-vous, mademoiselle Duperré? Les ballons sont-ils blasphématoires?

#### M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Il me semble, messieurs, que j'aurais besoin de plus de contexte pour répondre à votre question de façon significative. Mais n'oubliez pas ce que La Rochefoucauld a dit : *Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.*<sup>33</sup> Ce qui est important est une conversation respectable, non de trouver qui a raison. N'êtes-vous pas d'accord ?

#### HABITUÉ II

Complètement – merci, mademoiselle. Vous êtes aussi sensible que vous êtes belle ; vous seriez la parfaite épouse pour un gentilhomme.

*HABITUÉ I se lève, souriant.*

#### M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Pour un gentilhomme, bien sûr. (*Elle sourit*) Bonne soirée, messieurs.

*HABITUÉ III s'assied, découragé. HABITUÉ IV sourit, réprimant un rire. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ quitte la discussion qui s'assourdit promptement. Quelques pas plus loin, son amie, LUCE, l'approche.*

LUCE

*( Désignant LACLOS ) Marie, vois-tu ce grand homme là-bas, accompagné par monsieur Alquier ? On dit que c'est lui, le capitaine Laclos.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Sais-tu pourquoi il est ici, Luce ?

LUCE

Je n'ai aucune idée. C'était probablement l'idée impulsive et irréfléchie de monsieur Alquier.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Quel genre d'homme est ce monsieur Laclos, je me demande ? Pense-t-il qu'il puisse étaler sa célébrité en tous lieux ? *Jamais M. de Laclos ne serait admis dans notre salon.*<sup>34</sup>

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ s'approche de LACLOS et d'ALQUIER, suivie par LUCE. Elle entre (poliment) dans le cercle des habitués qui entourent les deux hommes.*

ALQUIER

*( Avec grandiloquence ) Et voici notre hôtesse, une femme pleine d'esprit et de générosité ! Marie, permettez-moi, s'il vous plaît, de vous présenter le capitaine Pierre Choderlos de Laclos.*

*LACLOS fait un signe de tête. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ lui rend un faible sourire.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Merci, monsieur Alquier, mais aucune présentation n'est exigée. *( à LACLOS )* Monsieur Laclos, bienvenue à La Rochelle.

ALQUIER

Mais il est de retour à La Rochelle, Marie ! Vous n'auriez été qu'une petite fille au temps de sa première garnison ici. Mais peut-être que je vieillis notre invité – *( à LACLOS )* excusez-moi, capitaine ! *( à MARIE-SOULANGE )* Il voulait assister à notre salon et j'ai pensé que vos habitués apprécieraient une visite d'un romancier aussi célèbre que monsieur Laclos – nous y voilà !

*Les HABITUÉS tournent leur attention vers LACLOS et ALQUIER*

LACLOS

*( à MARIE-SOULANGE )* J'espère que notre présence ne vous importune pas, mademoiselle. Si vous voulez, nous pouvons revenir quand ce serait plus commode —

ALQUIER

Une visite importune ? Quelle humilité ! C'est un honneur de vous recevoir, capitaine – n'est-ce pas, Marie ?

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

*(d'une froideur polie)* C'est bien un honneur, monsieur Alquier. Je suis sûr que plusieurs parmi nous aimeraient entrapercevoir l'esprit qui a imaginé *Les Liaisons dangereuses*...

*Il y a une réaction mitigée parmi les habitués au moment où est mentionné le roman.*

ALQUIER

Bonne idée ! *(aux HABITUÉS)* Mes amis, approchez-vous, s'il vous plaît ; bénéficiez des mots de Pierre Choderlos de Laclos.

## II.2. L'invité d'honneur du salon

*Tous les habitués entourent LACLOS. Quelques-uns sont assis, les autres debout. Chacun regarde LACLOS, attendant ses premiers mots. LACLOS, mal préparé, commence à parler très lentement, essayant de trouver ses mots.*

LACLOS

Merci, monsieur Alquier. Pour être honnête, je n'avais aucune intention de me donner en spectacle mais, merci néanmoins, aimables Rochelais, pour votre attention. C'est un plaisir de revenir dans votre ville et de m'entourer des gens aussi sensibles que vous.

*Il fait une pause. Il y a quelques applaudissements suivis d'un silence complet.*

Je vous assure que je suis conscient que plusieurs se sentent offensés par mon ouvrage. *Il me semble toujours que ce Recueil doit plaire à peu de monde.*<sup>35</sup>

HABITUÉ V

Monsieur, si vous saviez que votre ouvrage pourrait offenser le lectorat, pourquoi l'avez-vous écrit? Au moins vous auriez pu le publier anonymement !

ALQUIER

Monsieur Duront, un peu de discrétion, s'il vous plaît !

LACLOS

*(à ALQUIER)* Cela ne me dérange pas, mon ami. *(aux HABITUÉS)* Je peux m'expliquer et répondre à vos questions, si vous en avez. *(à HABITUÉ V)* Si nous craignons toujours d'offenser, monsieur, rien ne changera. L'évolution exige des sacrifices. En ce que concerne l'anonymat, je crois, en qualité de disciple de Rousseau, que c'est la responsabilité politique d'un auteur de signer ses œuvres. Si une œuvre existe seule, sans auteur, que peut-elle faire? C'est l'auteur qui donne à l'œuvre sa raison d'être. Je l'ai signée pour renforcer ce que cette œuvre visait à faire. Il faut que vous sachiez que je l'ai écrite pour une raison, pour instruire et pour prévenir les lecteurs qu'une société cachée existe au sein de la nôtre.

#### HABITUÉ VI

Vous dites, monsieur Laclos, que votre Valmont et votre Merteuil existent, qu'ils sont de véritables Français ?

#### LACLOS

Ils existent et ils ne sont pas les seuls de leur espèce.

#### HABITUÉ V

Mais aucun Français ne se comporte jamais aussi mal que vos libertins, j'en suis sûr !

#### LACLOS

Votre opinion de vos compatriotes est optimiste, monsieur, mais elle est néanmoins naïve. (*Il cite Grimaret*) *Il n'est pas permis raisonnablement de juger tout à fait du mérite d'une personne par la conversation, il faut attendre, pour se prononcer, que l'on ait vu ses lettres.*<sup>36</sup> Voici ce qui était visé par la publication des *Liaisons dangereuses*, un dévoilement rendu possible grâce à l'intimité de la lettre.

#### HABITUÉE IV

Vous parlez de l'intimité de la lettre, monsieur, mais ne croyez-vous que vous l'avez pervertie ?

#### LACLOS

De quelle manière, madame ?

#### HABITUÉE IV

Vous avez mentionné plus tôt Rousseau, selon qui la lettre est sensible et bienveillante. Cependant selon vous, monsieur, la lettre peut être malveillante, devenir une arme libertine —

#### HABITUÉ VII

— avec laquelle vous transformez vos lecteurs en voyeurs indiscrets !

#### LACLOS

(à *HABITUÉ VII*) Si vous avez lu le roman, c'était par votre propre curiosité, monsieur. Ce n'est pas moi, donc, qui ai fait des lecteurs des voyeurs ; ils ont fait cela eux-mêmes. (à *HABITUÉE IV*) Vous avez raison, madame, à l'effet que mes lettres ne sont pas semblables à celles qui constituent *La Nouvelle Héloïse*. Mais, considérez, s'il vous plaît, que *Les Liaisons dangereuses* et *La Nouvelle Héloïse* ont le même but : celui de l'instruction. *Si ce Recueil ne m'avait pas paru digne d'être offert au Public, je ne m'en serais pas occupé.*<sup>37</sup>

#### HABITUÉ V

Je ne vois aucune instruction dans votre recueil, monsieur. À mon avis, le roman ne glorifie que les prouesses libertines.

#### HABITUÉ VIII

(à *HABITUÉ V*) Mais ne faut-il pas montrer le pire pour apprécier le bon, monsieur ? Peut-être que monsieur Laclos utilise les libertins pour peindre le mal qu'il voyait —

#### HABITUÉE V

— tandis que Rousseau utilise Julie et Saint-Preux pour peindre le bien. N'habitons-nous pas dans un monde qui fluctue entre les deux, en fin de compte ? C'est une guerre du bien et du mal ; Monsieur Laclos est un capitaine par métier, après tout !

#### LACLOS

Pour préconiser la vertu et l'honnêteté, il faut être conscient des contraires. *L'utilité de l'Ouvrage, qui peut-être sera encore plus contestée, me paraît pourtant plus facile à établir. Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but.*<sup>38</sup> Si nous ignorons toujours les fausses mœurs du libertinage, elles continueront à se propager.

#### HABITUÉE VI

Mais l'Ouvrage fait plus que reconnaître le libertinage, monsieur ; il le glorifie, comme monsieur a dit. C'est donc un roman libertin.

#### HABITUÉ VIII

Son œuvre représente les libertins, madame, mais est-ce qu'elle est elle-même libertine ? Il existe des œuvres beaucoup plus explicites que celle de monsieur Laclos. Les scènes érotiques selon lui sont peu nombreuses et très discrètes.

#### HABITUÉE IV

Mais elles existent, néanmoins. (à *LACLOS*) Je comprends ce que vous dites, monsieur Laclos, que ces liaisons dangereuses représentées visent à instruire votre lectorat. Peut-être en qualité de romancier êtes-vous devenu plus fasciné par vos personnages libertins que vous l'aviez anticipé. Il me semble que le romancier a peut-être étouffé le moraliste.

*LACLOS est silencieux. Il réfléchit à ce que l'HABITUÉE IV vient de dire.*

#### LACLOS

Je sais déjà que les opinions sont plus fortes qu'aucune forteresse. Je ne veux pas gaspiller votre temps, madame, ou le mien en essayant de vous convaincre de ce que vous n'accepteriez jamais. Si vous m'estimez un libertin ou un agent du mal, il n'y a rien que je puisse dire pour vous convaincre du contraire.

Voici tout ce que je pourrais en dire. *J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres.*<sup>39</sup> Pour la jeunesse, le Recueil est un avertissement ; *les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourraient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paraissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piège dangereux, et aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu.*<sup>40</sup> *Les Liaisons dangereuses*, voici le titre du roman et sa leçon. Pour mes compatriotes, le Recueil est un rappel, une reconnaissance que le mal se promène en notre pays en toute liberté. Pour les moralistes, c'est un appel aux armes ; c'est à nous de chercher à freiner leur conquête licencieuse..

*LACLOS fait une pause. Après quelques secondes de silence, il continue.*

Les personnes ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Lovelace se déguisait physiquement, Valmont et Merteuil se déguisent moralement. Toutes les femmes ne sont pas vertueuses, tous les hommes ne sont pas honnêtes. Il existe au sein de notre société de comédiens doués. La ruse, voilà leur métier. Ils trompent les autres, les attrapant dans leurs pièges ; si vous n'êtes pas vigilants, ils vous convertissent, vous injectant avec le poison de leurs fausses mœurs. Quand ce temps arrive, *voyez le poison que renferme votre cœur ; il s'insinue dans vos meilleurs sentiments comme dans les pires et corrompt toutes vos actions. Prenez garde ; vous êtes tous en voie de devenir des Valmont ou des Merteuil.*<sup>41</sup>

*(Il cite un extrait d'Atalzaïde de Crébillon Fils) Il faut souvent, pour découvrir les véritables sentiments, chercher dans leurs actions et dans leurs paroles un sens détourné, qui même est quelquefois difficile à trouver.*<sup>42</sup> Il existe, en fin de compte, deux êtres dans chacun de nous : celui que nous présentons aux autres et celui qui se cache en notre for intérieur.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

*(Abruptement) Et quel être cachez-vous, monsieur?*

*Le salon est silencieux. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ et LACLOS attirent les regards des HABITUÉS.*

Vous nous avertissez des dangers des liaisons, des mœurs immorales qui tourmentent notre société. Vous vous présentez en moraliste. Cependant, en suivant vos avertissements à la lettre, monsieur, il faut que je me demande : quelle est sa nature cachée? Est-il vraiment le moraliste qu'il nous présente ou est-il complice de ces Valmont et Merteuil dont il désavoue les mœurs ? Qui est cet homme, ce capitaine Laclos?

*Tous les regards se posent sur LACLOS, qui regarde M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ. ALQUIER brise le silence.*

ALQUIER

*(nerveusement mais néanmoins avec assurance) (aux HABITUÉS) Qui est ce capitaine Laclos, demandez-vous ? Un invité d'honneur dans notre salon et dans notre ville, mes amis ! En dépit de tout ce vous pourriez penser, je vous assure que monsieur Laclos est un homme de qualité ; vertueux, doué, intelligent et généreux. (à LACLOS) Merci, capitaine, pour votre transparence et votre générosité !*

*Les HABITUÉS applaudissent avant de retourner à leurs discussions. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ sort, suivie par LUCE. LACLOS et ALQUIER remercient quelques HABITUÉS avant de se retrouver dans un coin du salon.*

ALQUIER

Pardonnez-moi, monsieur. Si j'avais su qu'ils réagiraient comme cela, je ne vous aurais pas présenté avec autant d'insistance. Mes excuses !

LACLOS

Ne vous tourmentez pas ; je ne suis pas étranger à la critique.

ALQUIER

Je n'avais aucune idée que Marie pourrait être aussi méfiante envers un invité...

LACLOS

Mais je n'étais pas un invité, Charles – j'étais une surprise ; une surprise controversée, rien de moins.

ALQUIER

(*pause*) Peut-être m'accorderait-elle l'occasion de m'excuser. Je ne voulais pas me montrer irrespectueux ; elle jouait son rôle d'hôtesse avec un dévouement louable. Sa mère était éperdue de douleur, vous voyez, trop désespérée pour recevoir les autres au salon après la mort de son époux. Monsieur Duperré était un homme très estimé à La Rochelle. Il manque immensément à la ville. Je ne peux même pas imaginer comment sa famille s'est débrouillée.

LACLOS

Monsieur Duperré, le receveur de tailles?

ALQUIER

Est-ce que vous le connaissiez?

LACLOS

Il était une de mes connaissances les plus proches quand j'étais un jeune soldat. Quelle tragédie !

ALQUIER

En effet ! Marie était très proche de son père. Certains en ville disent que sa mort est la raison pour laquelle elle n'est pas encore mariée ; elle est trop absorbée par la douleur du deuil, disent-ils. Si on me demande, c'est parce qu'il n'y a aucun parti en ville qui peut se montrer à la hauteur de son père. (*pause*) Peut-être, Laclos, que je peux maintenant vous laisser – vous êtes probablement épuisé après toutes vos allées et venues. Nous aurons amplement le temps de mieux nous connaître dans les jours qui viennent.

LACLOS

Voilà mon sentiment, Charles. Merci encore de m'avoir accueilli.

ALQUIER

Encore, c'était mon plaisir. À demain, mon ami.

*ALQUIER sort du côté cour. LACLOS sort, très lentement, du côté jardin. Le projecteur s'éteint. MARIE-SOULANGE entre à l'avant-scène, éclairée par son propre projecteur.*

## MARIE-SOULANGE

Quand Laclos est sorti du salon ce soir-là, je n'avais aucune envie de le revoir. Néanmoins, par quelque miracle, je l'ai vu une fois de plus ce même soir. Dans un couloir du salon, il y avait un panneau spécial qui tournait, marquant la porte d'entrée vers un escalier étroit qui menait à une chambre souterraine sous le jardin. Il y avait un autre escalier qui joignait la maison voisine à la même chambre. Pour quelle raison ? Nous ne l'avons jamais su. Quelle que soit la raison, c'était notre chambre familiale secrète. Au cours de ma jeunesse, nous y jouions, nous nous y cachions ; quand nous étions plus âgés, cette chambre est devenue une oasis de paix.

L'existence de cette chambre était connue par très peu des Rochelais, ce qui a rendu la visite de Laclos ce soir-là très surprenante. Il me disait avoir trouvé l'escalier par lui-même *en qualité de tacticien* mais je crois, encore aujourd'hui, qu'il avait été prévenu par monsieur Alquier. Peu importe le moyen par lequel il est entré dans cette chambre secrète, je remercie chaque jour qu'il l'ait trouvée.

MARIE-SOULANGE sort.

### III.3. Les escaliers souterrains

*La scène est éclairée. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ est seule sur scène, lisant un livre dans une chaise. Il y a une série de craquements et grincements, mais elle les ignore. Quelques moments se passent. On frappe à la porte.*

#### M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Luce, mon amie, je t'assure que je ne suis pas fâchée. Je veux simplement quelques minutes de paix. Je te rejoindrai bientôt !

*Elle attend la réponse de LUCE de derrière la porte. Silence.*

Luce?

*On entend la voix de LACLOS de derrière la porte.*

#### LACLOS

Je suis content d'entendre que vous n'êtes pas fâchée, mademoiselle.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ est silencieuse.*

J'aimerais m'excuser pour ma présence importune dans votre salon aujourd'hui. Vous permettez ?

#### M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Il me semble, monsieur Laclos, que vos manières se sont améliorées ; maintenant vous savez demander la permission avant d'entrer.

*Elle marche vers la porte derrière laquelle LACLOS attend.*

À cause de votre visite spontanée, monsieur, mon salon, le nom de Duperré et moi-même seront toujours associés à vous, au nom de Laclos, le célèbre libertin. Ce n'était pas simplement ma réputation que vous avez compromise, monsieur, c'était aussi ma carrière.

LACLOS

Mademoiselle, —

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

— Je sais déjà, monsieur, que vous avez aussi été victime du caractère impulsif de monsieur Alquier, mais cela ne change rien à l'affaire. C'est vous qui avez éclaboussé notre salon de scandale. (*pause*) Vous pouvez vous excuser d'où vous vous trouvez; vous comprenez qu'il est dangereux d'inviter un inconnu à entrer dans une chambre qu'on occupe seule.

LACLOS

Tous les hommes restent inconnus, mademoiselle, si on ne leur donne pas l'occasion de se présenter correctement.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Et si les hommes sont tous des comédiens comme vous le supposez, monsieur, ne restent-ils pas toujours inconnus quand même ? Leurs présentations ne sont que des spectacles, des soliloques complaisants. Les excuses n'exigent que des mots, monsieur, donc prononcez-les.

LACLOS

Mais la sincérité exige que nos regards puissent se croiser, mademoiselle.

*Silence. Après quelques moments, M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ ouvre la porte avant de marcher vers sa chaise. LACLOS entre.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Voilà, monsieur, mon regard. Ne m'approchez pas davantage, excusez-vous comme vous entendiez le faire.

LACLOS

(*pause*) Mademoiselle Duperré, je vous prie de me pardonner d'avoir imposé ma présence dans votre salon. Ce n'était ni mon intention de détourner votre programme, ni d'entacher votre réputation, celle de votre salon ou encore le nom de Duperré.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Merci, monsieur Laclos, pour la sincérité de vos excuses.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ le regarde. Elle désigne la porte et LACLOS suit son geste. Avant de sortir, il se tourne vers M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ.*

LACLOS

Vous avez beaucoup de caractère et de zèle pour une si jeune personne. Votre père en serait fier. Bonne soirée, mademoiselle.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

*(offensée)* Qu'avez-vous dit, monsieur ? Ne vous avisez surtout pas de me parler de mon père comme si vous le connaissiez.

LACLOS

Je n'oserais jamais. Je connaissais votre père.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ est silencieuse. Elle regarde LACLOS. Elle n'est ni contente, ni fâchée. LACLOS rentre dans la chambre, respectant la distance imposée.*

J'ai passé une année en garnison à La Rochelle au début de ma carrière. Votre père a été l'un des premiers à m'accueillir en ville. On m'a dit qu'on l'appelait le —

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

— le visage de La Rochelle.

LACLOS

Le visage de La Rochelle, oui. Nous sommes devenus de bons amis, votre père et moi, au cours de cette année. Et nous nous sommes rencontrés aussi, je crois, mademoiselle. Je doute que vous vous en souveniez ; vous ne deviez pas avoir plus de quatre ans. Vous étiez en train de fuir votre père pour vous amuser.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

*(Elle rit)* Je ne serais pas surprise si c'était moi. Mon père m'a souvent dit que j'étais une enfant... énergique. Quel embarras !

LACLOS

Pas du tout, mademoiselle. Les enfants devraient être énergiques ; *ils courent, ils sautent, ils s'agitent, il faut qu'ils se remuent. Un enfant tranquille, à moins qu'il ne soit fatigué, est un enfant malade ; ce symptôme est certain.*<sup>43</sup>

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Il faut que vous sachiez, monsieur Laclos, que je ne suis plus cette fille. Beaucoup de temps a passé depuis votre dernière visite dans notre ville.

LACLOS

Cela est évident.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ fait une pause. Elle n'est pas certaine de comprendre à quelle phrase Laclos répond.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Savez-vous ce qu'on dit de vous, du capitaine Choderlos de Laclos ?

LACLOS

Je ne peux jamais l'oublier, mademoiselle.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Et n'avez-vous pas la moindre honte ? On vous appelle un libertin, un vaurien – un Valmont, même !

LACLOS

*Le feu de l'imagination [du public] ne manque presque jamais d'être allumé.<sup>44</sup>*

Mais, mademoiselle, il y a une partie du public qui m'estime un moraliste ; c'est grâce à eux que je ne me cache pas du monde. Ce sont eux qui comprennent que les individus ont *les moyens qui leur conviennent et qui ne conviennent qu'à eux.*<sup>45</sup> Mon chemin, c'est la littérature, ce roman est mon arme. Le public pensera ce qu'il veut de Laclos, auteur *des Liaisons dangereuses* ; je n'ai aucun contrôle là-dessus. Ce que je peux contrôler, en revanche, c'est l'impression que je donne de ma personne et de mon caractère lorsqu'on daigne m'adresser la parole.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Contrôle, vous dites, monsieur ? Vous ouvrez la bouche et j'entends Valmont.

LACLOS

Ce que je veux dire, mademoiselle, et qu'en me présentant, je vise à accorder aux individus l'occasion de voir ce qui est derrière le scandale ; de voir le cœur d'un homme honnête.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Et s'ils ne voient qu'un homme rusé ?

LACLOS

Mais alors, ils ne connaîtront jamais le vrai Laclos.

*LACLOS fait une pause. Il fait un pas vers M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ.*

Mademoiselle, mes personnages libertins sont vraisemblables – voici ce qui effraye le public. Ils sont vraisemblables parce qu'ils sont *vrais*. Il existe deux types de séducteurs : *l'un, plus sensible au nombre qu'au choix de ses conquêtes, est séduit par l'expression de la facilité ; l'autre, au contraire, est excité à la vue des difficultés que semble lui opposer une beauté sévère ; celui-ci est attaché par le charme d'une douce langueur ; celui-là est entraîné par l'ivresse du plaisir vivement exprimé.*<sup>46</sup>

Et les séductrices ? *Elles pratiquèrent l'art pénible de refuser, lors même qu'elles désiraient de consentir ; de ce moment elles surent allumer l'imagination des hommes, elles surent à leur gré faire naître et diriger les désirs. [...] Dans l'état de guerre perpétuelle qui subsiste entre elles et les hommes, on les a vues, à l'aide des caresses*

*qu'elles ont su se créer, combattre sans cesse, vaincre quelquefois, et souvent, plus adroites, tirer avantage des forces mêmes dirigés contre elles.*<sup>47</sup> Ces espèces existent vraiment, mademoiselle. Je ne suis point l'un d'entre eux – je suis celui qui les dévoile.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Vous considérez-vous donc le chevalier de la moralité française, monsieur ?

LACLOS

Si cette métaphore vous plaît, mademoiselle. Le vérité est la suivante : *le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs.*<sup>48</sup> Rien ne changera si personne ne fait rien.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ fait un pas vers LACLOS.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Vous affirmez que vous n'êtes pas le personnage que vous avez créé ; est-ce que nous devrions croire que vous n'apparaissez point dans votre roman ?

LACLOS

Si une partie de mon essence apparaît dans l'intrigue, c'est en fait au sein du personnage du chevalier Danceny. J'étais comme lui au même âge : un jeune homme naïf et ambitieux sur le point d'être détrompé par les mœurs dont j'étais témoin.

*M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ fait un autre pas vers LACLOS.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Et moi? M'estimez-vous une Cécile de Volanges ou une présidente de Tourvel? Suis-je la jeune femme naïve ou la dévote à vaincre?

*LACLOS fait un pas vers M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ.*

LACLOS

À mon avis, mademoiselle, vous n'êtes ni l'une, ni l'autre. Vous possédez, cependant, les meilleures qualités des deux.

*LACLOS fait un autre pas vers M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ.*

Belle et charmante comme Cécile. Résolue et vertueuse comme Tourvel.

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Vous parlez maintenant comme un véritable séducteur, monsieur.

LACLOS

Je parle comme un homme amoureux, mademoiselle.

*LACLOS ET M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ se font face.*

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Vous n'êtes pas amoureux, monsieur ; nous venons de nous rencontrer.

LACLOS

Mais c'est le destin, mademoiselle, ne pouvez-vous le voir ? Que j'étais en stationnement à La Rochelle en 1763 ? Que j'y suis stationné encore, presque vingt ans plus tard ? Que j'ai trouvé l'entrée de cette chambre ? Que vous étiez dedans ? Que vous m'avez permis d'entrer ? Que notre conversation nous a menés ici, en vis-à-vis ?

*LACLOS prend ses mains.*

Êtes-vous jamais tombée amoureuse, mademoiselle ?

M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ

Ni au cours de ma jeunesse, ni ce soir, monsieur.

LACLOS

*(Il rit) J'ai imaginé des centaines de fois la scène. L'amoureuse attend. C'est alors, qu'à quelque distance, elle aperçoit un homme ; un instinct puissant, un mouvement involontaire, la fait courir vers lui ; plus près, elle devient timide, elle s'arrête. Mais, emportée de nouveau, elle le joint et le serre entre ses bras... (LACLOS met les mains sur la taille de M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ.) Jouissance délicieuse.<sup>49</sup>*

*LACLOS et M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ sont silencieux, en vis-à-vis, ses mains sur sa taille. Ils ne bougent point. Quelques moments passent. LACLOS sourit. Il lui fait le baisemain.*

LACLOS

Bonne soirée, mademoiselle.

*LACLOS sort. M<sup>LLE</sup> DUPERRÉ s'assoit dans sa chaise et prend son livre à la main. Elle essaye de lire. Elle ferme son livre et elle le remet sur la table. Elle fait une pause, avant de sortir. Le projecteur s'éteint.*

EPILOGUE

*Le destin d'un ambitieux*

*MARIE-SOULANGE entre du côté jardin, éclairée au centre de l'avant-scène par son propre projecteur.*

MARIE-SOULANGE

Nous nous rencontrions souvent dans cette chambre. Il exécutait ses fonctions militaires, la construction d'Arsenal, le jour et il me rendait visite le soir. Nous passions des heures à parler, nous dévoilant un peu plus au cours de chaque conversation. Je suis tombée amoureuse, pour la première fois dans ma vie ; je suis tombée enceinte l'année suivante. Je suis allée me cacher à Mortagne-a-Vieille, dans ce petit hameau séparé de La Rochelle par une quinzaine de kilomètres. Le premier mai 1783, notre fils, Étienne-Fargeau, est né.

Il aurait été facile pour Laclos de nous quitter, mais il restait toujours proche, prolongeant ses fonctions à La Rochelle afin de rester près de nous, sa famille illégitime.

Il voulait m'épouser, mais ma mère n'avait pas une bonne opinion de lui, de cet homme immoral qui avait séduit sa fille. Elle n'avait aucune intention d'admettre un tel homme dans sa famille. Néanmoins, l'amour a triomphé ; le 29 avril 1786, nous nous sommes mariés et Laclos a reconnu officiellement, pour la première fois, son fils. J'aimerais vous dire que nous avons vécu une vie simple et paisible après cela, mais ce serait mentir. En 1789, les tensions politiques arrachaient Laclos à sa famille. Malgré sa loyauté à la cause et à la nouvelle République, il a été incarcéré, notamment pour la relation qu'il a entretenue avec le duc d'Orléans. Après les pires dix années de ma vie, pendant lesquelles je n'ai que très peu vu mon époux, la vie s'est apaisée. Laclos était libre, il était vivant et il a été promu général d'artillerie. Bien que ces années aient été difficiles, Laclos n'a jamais cessé d'aimer sa famille de tout son cœur et il n'a jamais cessé de nous envoyer ses lettres pour nous rassurer. Il était un officier de métier et un épistolier de cœur.

*Un projecteur éclaire LACLOS assis à un bureau au fond de la scène, au centre. Ses cheveux sont gris, son visage plus buriné qu'auparavant. Ni LACLOS, ni MARIE-SOULANGE n'est conscient de la présence de l'autre.*

LACLOS

*J'envoie, ma chère amie, le commissionnaire savoir de tes nouvelles, et te donner des miennes sans avoir d'autre objet à remplir. [...] Je t'aime et [t'] embrasse du meilleur de mon cœur.<sup>50</sup>*

MARIE-SOULANGE

Pendant des années, j'ai reçu presque chaque jour une lettre de mon époux. Peu importe ses fonctions militaires, il a montré maintes et maintes fois que sa famille avait préséance sur le reste.

LACLOS

*Je pense que tu auras reçu ce matin la lettre pour Étienne et le petit mot qui y était joint pour toi. Adieu, bonne et chère amie, je t'aime et [t'] embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.<sup>51</sup>*

MARIE-SOULANGE

Il s'intéressait de façon égale à son épouse et à ses enfants, voulant toujours des nouvelles de ceux qu'il aimait. Pour lui, nos anecdotes familiales et apparemment insignifiantes étaient de la plus grande valeur.

LACLOS

*Trois lettres de toi en trois jours! Voilà, ma chère amie, trois heureuses journées.<sup>52</sup> Je te remercie [...] des charmants détails que tu me donnes de la scène touchante de [Catherine] au déjeuner de famille. Tu sais à présent que le même jour, je m'occupais de lui écrire.<sup>53</sup> Tu ne saurais croire avec quelle émotion je t'écris cette lettre; et j'ai, moi-*

*même, peine à comprendre pourquoi quelques larmes me roulent dans les yeux. Le bonheur est-il donc plus difficile à supporter que la peine ?*<sup>54</sup>

MARIE-SOULANGE

Quoi qu'il arrivait, ses priorités ne changeaient jamais. Il m'a même dit qu'il voulait écrire un deuxième roman, ceci pour souligner le bonheur de famille.

LACLOS

*Cette tendresse réciproque qui règne dans une famille est un trésor commun qui s'augmente en se partageant et dont on jouit sans l'altérer ; qualité précieuse que n'ont pas les autres trésors.*<sup>55</sup> Adieu, bonne et chère amie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

MARIE-SOULANGE

C'était ces lettres qui me soutenaient, qui tenaient compagnie à une épouse inquiète et solitaire, aux enfants qui avaient hâte de correspondre avec leur tendre père.

LACLOS

*C'est bien de toi et d'eux que je tiens mon bonheur, j'espère que cette idée fera aussi le tien et le leur. Je suis bavard aussi, et plus bavard que toi ; car voilà trois bien grandes pages remplies, et il me semble que je n'ai rien dit du tout. [...] Adieu, bonne chère amie. Je t'aime et [t'] embrasse de tout mon cœur ainsi que mes enfants. Dis à Charles qu'il aura une lettre de moi dès qu'il saura en entier son Ba Be Bi Bo Bu, jusqu'à la fin de l'alphabet.*<sup>56</sup>

MARIE-SOULANGE

Étienne, Catherine et petit Charles adoraient leur père ; il était tout pour eux, comme mon père était tout pour moi. (pause) Quand j'ai perdu mon père, tout mon petit monde s'est écroulé. Je ne souhaiterais jamais une telle douleur à quelqu'un ; surtout pas à mes propres enfants.

*Le projecteur qui éclaire LACLOS s'éteint lentement.*

Le 2 mai 1803, Laclos est parti pour l'Italie. Sans que nous le sachions, ce sera sa dernière mission. J'avais déjà perdu un père ; je n'étais point prête à perdre un époux. Mais, bien qu'il soit tombé malade, ses lettres me parvenaient tout de même.

LACLOS

Adieu, bonne et chère amie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

*LACLOS est plongé dans l'obscurité. Un jeune garçon, CHARLES-AMBROISE, âgé de sept ou huit ans, court vers MARIE-SOULANGE du côté cour, se cachant derrière elle. Deux autres le suivent. La première est CATHERINE-SOULANGE, une belle fille âgée de quinze ans. Le deuxième est ÉTIENNE-FARGEAU, un grand homme blond sous les drapeaux, âgé de vingt ans ; c'est son père tout craché.*

MARIE-SOULANGE

Pierre Ambroise Choderlos de Laclos était mon époux et le père de mes enfants. Il était un officier louable et un romancier controversé. Un libertin selon quelques-uns, un moraliste selon les autres. Selon moi, il était mon grand amour. J'étais le sien.

*MARIE-SOULANGE marche au centre de l'avant-scène avec son jeune fils. Elle s'agenouille pour mettre sa main sur le plancher. ALQUIER, MONTALEMBERT, M<sup>ME</sup> DE MONTALEMBERT, SONYALE, ARNAUD, TRIVAUD et LANCÉE (LES SEPT) entrent du côté jardin, éclairés indépendamment des autres par un projecteur bleu. Pendant que MARIE-SOULANGE s'agenouille, ils récitent l'épithaphe suivante :*

ALQUIER

*Ici repose Laclos, que les armes et son esprit ont illustré.*

SONYALE, ARNAUD, TRIVAUD, LANCÉE

*Digne des larmes de son épouse, de ses compagnons et de l'ennemi,*

MONTALEMBERT & M<sup>ME</sup> MONTALEMBERT

*Il peignit le vice avec vivacité, cultiva les vertus avec aménité,*

LES SEPT

*Comme écrivain et comme homme, il fut la gloire et la censure de son pays.<sup>57</sup>*

MARIE-SOULANGE

Adieu, bon et cher ami, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que nos enfants.

*Elle sourit faiblement, les larmes aux yeux. Elle regarde CHARLES-AMBROISE à son côté et un sourire apparaît sur son visage. Elle se lève et, main dans la main avec son plus jeune fils, elle rejoint ses deux autres enfants du côté cour. ÉTIENNE-FARGEAU met le bras autour d'elle. Elle saisit sa main sur son épaule. CATHERINE-SOULANGE tient l'autre main de CHARLES-AMBROISE. Le projecteur s'éteint. Rideau.*

FIN

## Notes :

---

- <sup>1</sup> Pierre Barbier. *Histoire de France par les chansons*. Paris : Librairie Gallimard, 1957. p. 62.
- <sup>2</sup> Antoine Lilti. *Figures publiques*. Paris : Fayard, 2014. p 186.
- <sup>3</sup> Albert Babeau. *La vie militaire sous l'Ancien Régime*, cité dans : François Bluche. *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Librairie Hachette, 1973. p. 144
- <sup>4</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Catriona Seth. Paris : Éditions Gallimard, 2011. Lettre CXXV, pp. 349-350.
- <sup>5</sup> *Ibid.*, Lettre IV, p. 21.
- <sup>6</sup> Albert Babeau. *La vie militaire sous l'Ancien Régime*, cité dans : François Bluche. *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII<sup>e</sup> siècle. op. cit.*, p. 150.
- <sup>7</sup> Molière, *Tartuffe*. dans : *Le Tartuffe des comédiens*. Éd. P. Régnier. Paris : Paul Ollendorf. 1816. p. 218.
- <sup>8</sup> *Ibid.* p. 198.
- <sup>9</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Catriona Seth. *op. cit.* Lettre LXXXI, p. 204.
- <sup>10</sup> *Ibid.* Lettre CLIX, p. 427.
- <sup>11</sup> *Ibid.* Lettre LVXXXI, p. 212.
- <sup>12</sup> *Ibid.*, Lettre CLIII, p. 417.
- <sup>13</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, *Lettre à messieurs de l'Académie française sur l'éloge de M. le maréchal de Vauban, proposé pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1787*. dans : *Œuvres Complètes*. Éd. Maurice Allem. Paris : Librairie Gallimard, 1951. p. 545.
- <sup>14</sup> *Ibid.* p. 549.
- <sup>15</sup> *Id.*
- <sup>16</sup> *Ibid.* pp. 547-548.
- <sup>17</sup> *Ibid.* pp. 551-552.

---

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 554.

<sup>19</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, *Épître à madame la marquise de Montalembert*. dans : *Œuvres Complètes*. Éd. Maurice Allem. *op. cit.*, p. 472.

<sup>20</sup> Alexandre de Tilly. *Mémoires*, cité dans : Émile Dard. *Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803, d'après des documents inédits*. Paris : Perrin, 1905. p. 45-46.

<sup>21</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos et Marie-Jeanne Riccoboni. *Correspondance entre Madame Riccoboni et l'auteur des Liaisons Dangereuses*, cité dans : Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Seth Catriona. *op. cit.*, p. 463.

<sup>22</sup> *Id.*

<sup>23</sup> *Ibid.* pp. 464-465.

<sup>24</sup> *Ibid.* pp. 466-467.

<sup>25</sup> *Ibid.* pp. 468-470.

<sup>26</sup> *Ibid.* pp. 471-473.

<sup>27</sup> *Ibid.* pp. 475-476.

<sup>28</sup> *Ibid.* pp. 476-478.

<sup>29</sup> *Ibid.* p. 479.

<sup>30</sup> Émile Dard. *Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803, d'après des documents inédits*. *op. cit.*, p. 91.

<sup>31</sup> *Id.*

<sup>32</sup> *Ibid.* pp. 91-92.

<sup>33</sup> Marguerite Glotz. *Salons de XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Nouvelles Éditions Latines, 1949 p. 18.

<sup>34</sup> Émile Dard. *Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803, d'après des documents inédits*. *op. cit.*, p. 107.

- 
- <sup>35</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Catriona Seth. *op. cit.*, p. 10.
- <sup>36</sup> Jean-Léonor Le Gallois de Grimarest. *Traité sur la manière d'écrire des lettres*, cité dans : Marie Claire Grassi. *Lire l'épistolaire*. Paris : Dunod, 1998. p. 14.
- <sup>37</sup> Pierre Ambroise Choderlos de. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Seth Catriona. *op. cit.*, p. 9.
- <sup>38</sup> *Id.*
- <sup>39</sup> Dorothy Thelander. *Laclos and the epistolary novel*. Genève : Droz, 1963. p. 153.
- <sup>40</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Catriona Seth. *op. cit.*, p. 10.
- <sup>41</sup> Émile Dard. *Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803, d'après des documents inédits*. *op. cit.*, p. 83.
- <sup>42</sup> Crébillon Fils. *Atalzaïde*, cité dans : Patrick Wald Lasowski. *Libertines*. Paris : Éditions Gallimard, 1980. p. 62.
- <sup>43</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, *Discours sur la question proposée par l'Académie de Chalons-sur-Marne : Quels serait les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes*, cité dans : Pierre Ambroise Choderlos de Laclos, *Œuvres Complètes*. Éd. Maurice Allem. *op. cit.*, pp. 410-411.
- <sup>44</sup> *Ibid.* pp. 412-413.
- <sup>45</sup> *Ibid.* p. 447.
- <sup>46</sup> *Ibid.* p. 442.
- <sup>47</sup> *Ibid.* pp. 436.
- <sup>48</sup> *Ibid.* pp. 404-405.
- <sup>49</sup> *Ibid.* p. 415.
- <sup>50</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « 19 germinal, Du Corridor Chaliier, n° 7 », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*. Paris : Société du Mercure de France, 1904. p. 29.
- <sup>51</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « 19 floréal an S<sup>d</sup> de la République une et indiv. », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*.

---

*op. cit.*, pp. 39-40.

<sup>52</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « 5 prairial an S<sup>d</sup> de la Rép. une et indiv. », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos. op.cit.*, p. 51.

<sup>53</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « 2 prairial an S<sup>d</sup> de la Rép. une et indiv. », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos. op. cit.*, p. 49.

<sup>54</sup> René Pomeau. *Laclos*. Paris : Hatier, 1975. p. 27.

<sup>55</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « 2 messidor an S<sup>d</sup> de la Rép. une et indiv. », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos. op. cit.*, p 71.

<sup>56</sup> Pierre Ambroise Choderlos de Laclos. « Turin, 26 fructidor pour partir le 27 id. an VIII de la République », cité dans : Louis de Chauvigny. *Lettres Inédites de Choderlos de Laclos. op. cit.*, p 154.

<sup>57</sup> Louis de Chauvigny. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos. op cit.*, p. 317.

## Bibliographie

### Œuvres de Laclos

CHAUVIGNY, Louis de. *Lettres Inédites de Choderlos de Laclos*. Paris : Société du Mercure de France, 1904.

LACLOS, Pierre Ambroise Choderlos de. *Les Liaisons dangereuses*. Éd. Catriona Seth. Paris : Éditions Gallimard, 2011.

LACLOS, Pierre Ambroise Choderlos de. *Œuvres Complètes*. Éd. Maurice Allem. Paris : Librairie Gallimard, 1951.

### Ouvrages sur Laclos

DARD, Émile. *Le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803, d'après des documents inédits*. Paris : Perrin, 1905.

POMEAU, René. *Laclos*. Paris : Hatier, 1975.

### Autres références

BARBER, Elinor. *The Bourgeoisie in 18th Century France*. New Jersey : Princeton University Press, 1970.

BARBIER, Pierre. *Histoire de France par les chansons*. Paris : Librairie Gallimard, 1957.

BÉNICHOU, Paul. *Le sacre de l'écrivain (1750-1830) : essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*. Paris : Gallimard, 1996.

BLUCHE, François. *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Librairie Hachette, 1973.

CALAS, Frédéric. *Le roman épistolaire*. Paris : Éditions Nathan, 1996.

CARRÉ, Henri. *La noblesse de France et l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, 1920.

CART, Alex. *Uniformes des Régiments français. De Louis XV à nos jours*. Paris : Les Éditions Militaires Illustrées, 1945.

- CART, Alex et Philippe Tanneur. *Uniformes des Régiments de France*. Paris : Joker International Editions, 1983.
- DELON, Michel. *P.A. Choderlos de Laclos, le Liaisons dangereuses*. Paris : PUF, 1986.
- GALLIANO, Paul, Robert Philippe et Philippe Sussel. *La France des Lumières 1715-1789*. Paris : Denoël, 1970.
- GLOTZ, Marguerite. *Salons de XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Nouvelles Éditions Latines, 1949.
- GRASSI, Marie-Claire. *Lire l'épistolaire*. Paris : Dunod, 1998
- HAMPTON, Christopher. *Les Liaisons dangereuses : a play from the novel by Choderlos de Laclos*. London : Faber and Faber, 1986.
- LETAILLEUR, Christine. *Les Liasons dangereuses de Choderlos de Laclos*. Paris : Éditions Gründ, 2015.
- LARTHOMAS, Pierre. *Le langage dramatique*. Paris : Librairie Armand Colin, 1972.
- LASOWSKI, Patrick Wald. *Libertines*. Paris : Éditions Gallimard, 1980.
- LILTI, Antoine. *Figures publiques*. Paris : Fayard, 2014.  
 ———. *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard, 2005.
- MANDROU, Robert. *La France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris : Presses Universitaires de France, 1967.
- OMACINI, Lucia. *Le roman épistolaire au tournant des Lumières*. Paris : Honoré Champion, 2003.
- OSMAN, Julia Anne. « A Tale of Two Tactics: Laclos's Novel Approach to Military Crisis and Reform ». *Eighteenth Century Fiction*, vol. 22, n° 3, printemps 2010, pp. 503-524
- PICARD, Roger. *Les salons littéraires et la société française 1610-1789*. New York : Brentano's INC., 1943.
- POUQUET-LAPAR, Philippe. *Histoire de l'armée française*. Paris : Presses Universitaires de France, 1986.
- ROSS, Steven. *French Military History, 1661-1799*. New York & Londres : Garland Publishing, 1984.

SEYLAZ, Jean-Luc. *Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*. Genève: Droz, 1998.

SMILEY, Sam. *Playwriting: The Structure of Action*. New Haven : Yale University Press, 1971.

THELANDER, Dorothy. *Laclos and the epistolary novel*. Genève : Droz, 1963.

VAILLAND, Roger. *Laclos par lui-même*. Paris : Éditions du Seuil, 1953.

VERSINI, Laurent. *Le roman épistolaire*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979.